







Na II 79

F. Donné par l'auteur.

L. angl. d. 14

Dip.

FABLES
DE M. GAY,
SUIVIES DU POËME
DE L'ÉVENTAIL,
LE TOUT TRADUIT DE L'ANGLAIS;
Par Madame DE KERARIO.

*Ce Champ-là ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La Fontaine.*



A LONDRES,
Et se trouvent à Paris,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue
Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.

TABLES

OF THE

STATISTICS

OF THE

POPULATION

OF THE

UNITED STATES

IN 1870

BY

JOHN

W. COHEN

AND

OTHERS

OF THE

DEPARTMENT

OF COMMERCE

AND

NAVY



A MONSIEUR P. D. V.

C. D. J. D. L. R. M.



MONSIEUR,

La permission que vous m'avez accordée de vous dédier cet Ouvrage, est le succès le plus flatteur que je m'en étois promis. Oui, c'est avec le plaisir le plus doux, que j'ai l'honneur de vous offrir ce gage trop foible des sentimens de respect & de reconnaissance que je vous dois. Il est vrai qu'en me défendant de vous
a ij

nommer, vous m'avez privée
d'une partie de ce plaisir ; mais
qui pourra me connoître & m'en-
tendre parler un instant, sans
percer ce voile modeste dont vous
avez voulu vous couvrir ? Que je
me dédommagerai pour lors de la
sévérité de vos ordres ! Que je
me vengerai de ne pouvoir parler
ici que de ma reconnoissance
pour toutes vos bontés que je
peux nommer paternelles, & du
profond respect avec lequel je
suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéissante Ser-
vante ABEILLE
DE KERALIO.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

*L*A grande réputation de l'Auteur de cet Ouvrage, l'applaudissement universel & constant que ses Fables ont mérité en Angleterre, prouvé par six éditions qui en ont été publiées, me dispensent d'en faire un éloge qui pourroit paroître suspect. Il ne me reste qu'à prévenir le Public, à qui j'offre cet Ouvrage, des changemens que je me suis permis d'y faire de temps en temps, pour en rendre la lecture plus agréable. Il m'a semblé nécessaire de le rapprocher quelquefois de nos mœurs; je n'ai cependant pas cru devoir le dépouiller entièrement de son air national: il n'auroit pu qu'y

VJ AVERTISSEMENT.

perdre beaucoup, & j'ai toujours pensé que mes Lecteurs exigeoient de moi que cette copie leur représentât les principaux traits de l'original; j'en ai donc conservé, autant que j'ai pu, la chaleur, & quelquefois même le tour poétique. Je ne citerai point ici les changemens dont je viens de parler; ceux qui ont lu l'Ouvrage Anglois s'en appercevront au premier coup d'œil; les autres n'en tireroient pas l'utilité la plus légère.

Quelques peines que j'aie prises, pour que cette Traduction puisse plaire à ceux qui la liront, je sens le besoin que j'ai de leur indulgence; mais je suis un peu rassurée, en pensant que j'écris pour des François, trop doux pour que leur critique ne soit pas utile, & trop délicats pour qu'elle blesse.



VIE

DE M. JEAN GAY,

Tirée du Supplément au Dictionnaire de Bayle par M. Chauffepié.



JEAN Gay, fameux Poëte Anglois du 17^e siècle, étoit d'une ancienne Famille de la Comté de *Devon*. Il fit ses études dans l'Ecole publique de *Barnstaple* dans la même Comté, sous M. *Guillaume Rainer*, très-habile maître, qui ayant étudié dans l'Ecole de *Westminster*, s'étoit

fait une méthode d'enseigner pareille à celle qu'il y avoit vu pratiquer.

M. Gay avoit quelque bien, mais trop peu pour le genre de vie indépendant que son esprit libre lui faisoit souhaiter. Vers l'année 1712. il fut fait Secrétaire de la Duchesse de *Monmouth*, & il remplit cette place jusqu'au commencement de 1714. qu'il partit pour *Hannovre* avec le Comte de *Clarendon* que la Reine Anne y envoya. A la mort de cette Princesse, il retourna en Angleterre, où il acquit l'estime & l'amitié des personnes les plus distinguées par leur rang & par leur esprit. Parmi les Lettres de M. Pope on trouve celle qui suit, datée

du 23. Septembre 1714.

» Soyez , mon cher Mon-
» sieur Gay , foyez le bien venu
» dans votre patrie , le bien ve-
» nu pour vos amis , & le tri-
» plement bien venu pour moi ;
» soit que vous reveniez cou-
» vert de gloire , en faveur à la
» Cour , aimé , recherché des
» Grands , & rempli d'espéran-
» ces flatteuses , ou qu'abattu
» & mélancolique , occupé de
» changemens de fortune , &
» inquiet pour l'avenir ; soit
» que vous reveniez en *Whig*
» triomphant , ou en *Tory* qui
» perd courage , vous me ferez
» toujours cher. Si vous êtes
» heureux , je prends part à vo-
» tre bonheur ; si vous êtes dans
» l'infortune , vous aurez dans

» les tems les plus fâcheux une
» place dans mon cœur , & une
» retraite à *Bienfield*. Si vous
» êtes un *Tory*, ou si vous passez
» pour tel dans l'esprit de quel-
» ques - uns , je sçais que cela
» ne vient que de votre recon-
» noissance pour des personnes
» qui ont tâché de vous rendre
» service , & dans les intérêts
» politiques desquelles vous
» n'êtes jamais entré. Si vous
» êtes *Wigh* , comme je l'espè-
» re plutôt , & comme je le
» pense , parce que vos princi-
» pes & les miens , en tant que
» frères en Apollon , furent
» toujours pour la liberté, je suis
» sûr de votre droiture , & je
» vous connois sur-tout inca-
» pable d'être si fort attaché à

» l'un ou l'autre parti , que vous
 » ne foyez propre à rien de bon:
 » ainsi encore une fois , quel
 » que vous foyez , ou en quel-
 » que état que vous vous trou-
 » vriez , je vous fouhaite un par-
 » fait bonheur.

En 1724. on représenta sur le
 Théâtre de *Drury-Lane* sa Tra-
 gédie intitulée les *Captifs*, qu'il
 eut l'honneur de lire à la feue
 Reine pour-lors Princeſſe de
Galles. En 1726. il publia la
 première partie de ſes Fables,
 dédiée au Duc de *Cumberland*.
 (La ſeconde partie n'a été im-
 primée qu'après ſa mort , par
 les ſoins du Duc de *Queensbur-*
ry. Celles-ci ont un tour poli-
 tique & ſont beaucoup plus
 graves que celles de la première.

re partie. On offrit à M. Gay en 1727. la place d'Ecuyer des plus jeunes Princesses ; mais il ne jugea pas à propos de l'accepter. Il a écrit plusieurs ouvrages qui ont été fort goûtés en Angleterre. Les plus considérables sont la *Semaine du Berger*, le *Trivia*, le *Comment l'appellez-vous ?* l'*Opera du Gueux* (a).

L'Auteur des notes sur ce vers de la *Dunciade* (Liv. 3. v. 326.)

Gay dies unpensioned with hundred friends.

Gay meurt sans pension avec une centaine d'amis.

Cet Auteur, dis-je, observe que l'*Opera* en question est une

(a) Il en a paru une traduction Française en 1757. par M. Patu.

Satyre qui plut beaucoup à tout le monde, depuis les personnes du plus haut rang, jusqu'au plus bas peuple, & qu'on n'a jamais pu appliquer plus justement qu'à cette pièce ce vers d'Horace :

*Primores populi arripuit, populumque
tributim.*

Elle eut un succès prodigieux, sans exemple, & presque incroyable ; ce qu'on raconte des effets extraordinaires de la Musique & de la Tragédie ancienne, en approche à peine. Sophocle & Euripide furent moins connus & moins fameux dans la Grèce. Cet Opéra fut représenté à Londres soixante-trois fois de suite, & on le reprit

l'hiver suivant avec le même succès : on le joua dans toutes les grandes Villes d'Angleterre, & il alla dans quelques - unes jusqu'à la quarantième représentation, à *Bath* & à *Bristol* jusqu'à la cinquantième, &c. Il passa du Pays de Galles dans l'*Ecosse* & dans l'*Irlande*, où il fut représenté jusqu'à quatorze fois. Enfin il le fut dans l'Isle de *Minorque*. Le nom de l'Auteur ne fut pas alors seulement dans toutes les bouches ; les Dames portèrent les principaux airs de cet Opéra sur leurs éventails, & on les vit sur tous les écrans : l'Actrice qui avoit joué le Rôle de *Polly*, jusqu'alors inconnue, devint tout à coup l'Idole de la Ville ; on

grava son portrait , & l'on vendit une infinité de ces gravures; on écrivit sa vie , on publia des volumes de Vers & de Lettres qu'on lui avoit adressés; on recueillit jusqu'à ses bons mots. Bien plus cette pièce chassa pour lors d'Angleterre l'*Opera Italien* qui depuis dix ans y enlevait tous les suffrages. Cette Idole des Grands & du peuple , que M. *Dennys* , ce célèbre Critique , n'avoit pu renverser par ses travaux , & par ses déclamations , pendant tout le cours de sa vie , a été détruite par ce seul ouvrage. Cet événement remarquable arriva en 1728.

La modestie de l'Auteur étoit telle qu'il mit toujours à

la tête de toutes les éditions de
sa pièce ; *Nos hæc novimus esse
nihil.* Le Docteur *Swift* Doyen
de *S. Patrice* , a fait l'apologie
de *M. Gay* & de l'Opéra du
Gueux , dans son *Intelligencer* ,
n^o. III. Il observe que » quoi-
» que le mauvais goût pût l'em-
» porter à *Dublin* où il étoit ,
» & à *Londres* , il y avoit ce-
» pendant une chose par laquelle
» le tout homme qui s'y entend
» bien , ne pouvoit manquer
» de plaire au grand nombre ,
» & de forcer les Censeurs mê-
» mes à se taire ou à faire com-
» me les autres par stupidité ou
» par affectation. Je veux par-
» ler , continue-t-il , de ce que
» nous appellons enjoûment
» (*humor*) , qui est préférable à

» l'esprit , quand il est parfait , si
» même ce n'en est pas la plus
» utile & la plus agréable espè-
» ce Or je soutiens que la
» Comédie , ou la farce , ou
» comme il plaira aux Critiques
» de la nommer , intitulée l'O-
» péra du Gueux , excelle de ce
» côté - là , & que c'est la rai-
» son du prodigieux succès
» qu'elle a eu ici & en Angle-
» terre. « Le Doyen remarque
ensuite qu'on croyoit généra-
lement qu'il y avoit dans cet
Opéra des traits contre les
Courtisans & les Ministres d'E-
tat. » Il est vrai , dit-il , qu'il y
» a eu quelque chose de fort
» singulier dans la fortune de
» M. Gay , qui étant à la Cour
» avec un grand fonds de mé-

» rite , joint à un commerce
» agréable & à une conduite
» modeste , avec cent promef-
» ses & cinq cens amis , a ce-
» pendant échoué , & cela par
» une raison fort grave ; il étoit
» soupçonné d'être l'Auteur
» d'un Libelle ou d'une Satyre
» contre un grand M.... Il est
» vrai qu'on démontra à ce
» grand M..... & qu'il avoua
» publiquement qu'il étoit con-
» vaincu que M. Gay n'en étoit
» point l'Auteur ; mais ayant
» été soupçonné , il étoit juste
» qu'il fût puni , parce que dans
» un siècle aussi épuré que le
» nôtre , les vertus d'un grand
» M.... doivent être aussi peu
» soupçonnées que la chasteté
» de la femme de César.

Il faut avouer que l'Opéra du Gueux ne fut pas le premier ouvrage de M. Gay , où il attaqua la Cour. Sans parler de ses autres pièces , on le trouva trop hardi dans ses Fables dédiées au Duc de *Cumberland*, & pour lesquelles une récompense lui avoit été promise.

„ M. Gay , ajoute le Doyen
 „ au sujet de l'Opéra du Gueux,
 „ a, par un tour absolument nou-
 „ veau , mis dans cette pièce
 „ toutes sortes de vices dans le
 „ point de vue le plus frappant
 „ & le plus odieux , & a rendu
 „ par - là un très - grand service
 „ à la Religion & à la vertu.
 „ C'est ce que le succès éton-
 „ nant de cette pièce a assez
 „ prouvé : les gens de tous les

partis , de toutes les condi-
tions & de toutes les Sectes
vinrent en foule voir cet
Opéra , ou le lurent avec
plaisir. Les Ministres d'Etat
même qu'on prétend qu'il a
le plus attaqués , après ceux
que les actions représentoient
directement , se trouverent
fréquemment aux représen-
tations de cette pièce , bien
convaincus intérieurement de
leur innocence, & pour con-
vaincre le Public de l'injusti-
ce du parallèle que la mali-
gnité, l'envie & la haine de
quelques Grands avoient fait...
Dans cette heureuse produc-
tion de M. Gay , tous les ca-
ractères sont justes ; il n'y en
a aucun qui passe le naturel

qui soit trop chargé , & dont
on ne puisse peut-être trouver
des originaux. Il y découvre
tout le système de cet état
d'iniquité , établi au milieu
de nous , qui met nos vies &
nos biens en danger dans les
grands chemins , dans les as-
semblées publiques , & même
dans nos maisons ; il y ex-
pose la vie misérable & le
sort constant de ces scélérats ;
il y fait voir le vil prix auquel
ils mettent leur vie & leur
ame, trahis par leurs femmes,
leurs camarades, leurs rece-
leurs ou acheteurs de leurs
larcins. Cette Comédie con-
tient aussi une Satyre qui ,
quoiqu'elle ne regarde point
du tout notre tems , auroit

» pu être fort utile dans le siècle
» précédent , & pourra peut-
» être avoir son utilité dans
» ceux à venir. Je parle de l'en-
» droit où l'Auteur prend oc-
» casion de comparer ces vo-
» leurs ordinaires , & les diffé-
» rens stratagêmes dont ils se
» servent pour se trahir, se sup-
» planter & se perdre les uns
» les autres , avec les tours &
» les artifices des politiques des
» tems corrompus. Cette Co-
» médie tourne aussi avec raison
» en ridicule ce goût extrava-
» gant qui regne parmi nous
» pour la Musique Italienne ,
» qui ne convient ni à notre
» climat septentrional , ni au
» génie de la nation , & qui
» nous accable de la mollesse &

du faux esprit de l'Italie. . . .
 Enfin je pense de l'Opéra du
 Gueux , qu'il n'y a qu'un at-
 tachment servile à un certain
 parti , qu'une affectation de
 singularité , une pitoyable
 stupidité , un zèle mal enten-
 du , ou une hypocrisie prémé-
 ditée , qui puisse raisonnable-
 ment trouver à redire à cette
 excellente pièce de morale du
 célèbre M. Gay.

Il donna peu de tems après
 un autre Opéra intitulé *Polly* ,
 & destiné à servir de suite à ce-
 lui du Gueux ; mais il fut dé-
 fendu par le grand Chambellan,
 qui ne voulut pas permettre
 qu'on le représentât , lorsque
 tout étoit prêt pour en faire la
 répétition. Dans la préface de

cet Opéra imprimé à Londres en 1729. *in* - 4°. par une très-riche Souscription , M. Gay entre dans un très-grand détail de toute cette affaire ; il nous apprend que le jeudi 12. Décembre 1728. il reçut de sa Grandeur pour réponse au sujet de cet Opéra , qu'on n'en permettroit pas la représentation , & qu'on ordonnoit qu'il fût supprimé. » Voilà ce qui » me fut dit , ajoute - t - il , en » termes généraux , sans me » donner aucune raison & sans » m'accuser d'avoir fait aucune » faute particulière. On m'a dit » depuis cette défense que je » suis accusé en général d'avoir » fait plusieurs Libelles contre » le Gouvernement , & des
Brochure

» Brochures féditiones. Com-
» me ma plus grande ambition,
» si je puis me fervir ici de ce
» terme , a toujours été de me-
» ner une vie innocente & tran-
» quille , je n'aurois jamais cru
» avoir besoin de me justifier
» sur cet article. Comme j'ai
» toujours détesté cette sorte
» d'écrits , comme je n'en ai
» jamais fait , je suis bien per-
» suadé qu'une calomnie aussi
» mal fondée ne passera pour
» vérité que chez ceux qui ne
» me connoissent point : mais
» ces vagues accusations étant
» répandues, je crois me devoir
» une profession publique de
» mes principes , & je déclare
» avec la plus stricte vérité , que
» je suis un sujet aussi fidele ,

„ aussi fermement attaché à
„ l'heureuse constitution de
„ l'Etat où nous vivons , qu'au-
„ cun de ceux qui occupent les
„ premiers emplois, ou qui ont
„ la meilleure pension. J'ai
„ aussi appris qu'on m'a accusé
„ d'avoir mis des obscénités dans
„ la pièce suivante, & d'y avoir
„ calomnié quelques personnes
„ en place, d'avoir même tâ-
„ ché d'y tourner Sa Majesté en
„ ridicule, & de l'exposer au
„ mépris. Sachant que toutes
„ ces accusations étoient fauf-
„ ses à tous égards, & sans le
„ moindre fondement, elles
„ ne m'ont point d'abord in-
„ quiété; mais quand j'ai vu
„ qu'on insistoit, qu'on citoit
„ & qu'on répandoit certains

11 endroits qui ne se trouvent
 12 point dans cette pièce , & par
 13 lesquels on favorisoit ces
 14 odieuses insinuations , je n'ai
 15 pu souffrir plus long - tems
 16 qu'on me déchirât par des ac-
 17 cufations aussi fausses. Renon-
 18 çant donc à tout intérêt , &
 19 au profit que j'en aurois tiré
 20 en la donnant au Théâtre , je
 21 l'ai fait imprimer : cette nou-
 22 velle fera , sans doute , plaisir
 23 aux honnêtes gens qui m'ont
 24 traité avec tant de candeur &
 25 de politesse , & qui m'ont
 26 peint de si belle manière ;
 27 mais comme ma conscience
 28 me rend témoignage , que
 29 mon unique dessein a été
 30 d'attaquer en général les vi-
 31 ces à la mode , & de faire ai-

» mer & respecter la vertu , je
» me suis cru obligé , pour ma
» propre justification de publier
» mon Opéra sans délai & tel
» que je l'ai composé.

Outre les ouvrages de M. Gay dont on vient de parler , il a fait plusieurs petites pièces , telles que des Eglogues , des Epîtres , des Contes , &c. qui sont dans une édition de ses Œuvres , imprimée à Londres en 1737. en deux vol. *in-12*. Il a encore composé une Comédie intitulée *la Femme de Bath* , qui fut représentée en 1715. sur le Théâtre de *Lincoln-inn-fields* ; une autre Comédie qui a pour titre , *trois heures après le mariage* (deux de ses amis travaillèrent avec

lui à cette dernière), un Opéra intitulé *Achille* , qui fut représenté sur le Théâtre de *Covent-garden*.

M. Gay mourut chez le Duc de *Queensberry* dans *Burlingtons - garden* , d'une violente fièvre ardente au mois de Décembre 1732. & il fut enterré dans l'Abbaye de *Westminster* , où le Duc & la Duchesse de *Queensberry* lui firent ériger un Mausolée , sur lequel est gravée cette Epitaphe composée par M. *Pope* , qui avoit pour lui la plus vive amitié.

„ Aimable en ses mœurs ,
 „ doux & modéré dans ses in-
 „ clinations , Gay réunit un gé-
 „ nie mâle à la simplicité d'un
 „ enfant ; un enjouement natu-

» rel tempéroit en lui sa passion
» pour la vertu. Né pour amu-
» ser & pour corriger ses com-
» patriotes , au - dessus des ten-
» tations dans une fortune mé-
» diocre , incorruptible au mi-
» lieu des Grands ; sa vie fut ir-
» reprochable , sa mort déplo-
» rée. Tels sont ses honneurs ;
» non que son image soit ici
» placée parmi celles des Hé-
» ros , ses cendres mêlées à
» celles de ses Rois ; mais que
» tout mortel dise en soupirant :
» *Cy git Gay.*

On y lit ensuite cette Inf-
cription :

Ici reposent les cendres de M. Jean Gay ;
L'ami le plus zélé ,
Le plus bienfaisant des hommes ;
Qui a conservé
Sa liberté ,

DE M. GAY. xxxj

Dans la fortune la plus médiocre ;
Son intégrité ,
Au milieu d'un siècle corrompu ;
Et cette égale tranquillité d'esprit
Qu'une conscience pure peut seule donner,
Pendant tout le cours de sa vie.

Favori des Muses ,
Elles l'ont instruit elles-mêmes dans tous
les Arts ;

Elles ont épuré son goût ,
Et orné de graces tout ce qu'il avoit en lui.

Supérieur à plusieurs ,
Inférieur à personne

En divers genres de Poësie ,
Ses ouvrages continuent à inspirer
Ce que son exemple enseignoit ,
Le mépris de la folie , quoique ornée,
La haine du vice , quelque élevé qu'il soit ,
Le respect pour la vertu , quelque malheu-
reuse qu'elle puisse être.

Charles & Catherine , Duc
& Duchesse de *Queensberry*, qui
aimèrent cet excellent homme
pendant sa vie, & pleurerent sa
mort , ont fait élever ce monu-
ment à sa mémoire.

T A B L E

DES FABLES DE M. GAY.

PREMIERE PARTIE.

INTRODUCTION.

Le Berger & le Philosophe, pag. 1

FABLE PREMIERE.

LE Lion, le Tigre & le Voyageur.
A Son Altesse Sérénissime Guil-
laume, Duc de Cumberland, 6

FABLE II. L'Epagneul & le Caméléon, 11

FABLE III. La Mère, la Nourrice &
la Fée, 14

FABLE IV. L'Aigle & l'assemblée des
Animaux, 17

FABLE V. Le Sanglier & le Belier, 20

FABLE VI. L'Avare & Plutus, 22

FABLE VII. Le Lion, le Renard &
les Oies, 25

FABLE VIII. La Demoiselle & la
Guêpe, 27

FABLE IX. Le Taureau & le Mâtin, 31

T A B L E.

xxxiiij

FABLE X. <i>L'Eléphant & le Libraire ,</i>	33
FABLE XI. <i>Le Paon , le Coq d'Inde & l'Oie ,</i>	37
FABLE XII. <i>L'Amour , l'Hymen & Plutus ,</i>	41
FABLE XIII. <i>Le jeune Cerf ,</i>	44
FABLE XIV. <i>Le Singe qui a vu le Monde ,</i>	47
FABLE XV. <i>Le Philosophe & les Fai- sans ,</i>	51
FABLE XVI. <i>L'Epingle & l'Aiguille aimantée ,</i>	53
FABLE XVII. <i>Le Chien de Berger & le Loup ,</i>	57
FABLE XVIII. <i>Le Peintre qui contente & qui mécontente tout le monde ,</i>	59
FABLE XIX. <i>Le Lion & son Fils ,</i>	63
FABLE XX. <i>La vieille Poule & le Coq ,</i>	65
FABLE XXI. <i>Le Preneur de Rats , & les Chats ,</i>	69
FABLE XXII. <i>Le Bouc sans barbe ,</i>	72
FABLE XXIII. <i>La Vieille & ses Chats ,</i>	75
FABLE XXIV. <i>Le Papillon & le Li- maçon ,</i>	78
FABLE XXV. <i>La Grondeuse & le Per- roquet ,</i>	80

FABLE XXVI. <i>Le Chien couchant & le Dogue ,</i>	83
FABLE XXVII. <i>Le Persan , le Soleil & la Nue ,</i>	85
FABLE XXVIII. <i>Le Renard mourant ,</i>	88
FABLE XXIX. <i>Le Chien couchant & la Perdrix ,</i>	91
FABLE XXX. <i>L'Apparition universelle ,</i>	93
FABLE XXXI. <i>Le Moineau & les deux Hiboux ,</i>	97
FABLE XXXII. <i>Le Courtisan & Prothée ,</i>	99
FABLE XXXIII. <i>Les Mâtins ,</i>	103
FABLE XXXIV. <i>Le Monceau d'Orge & le Fumier ,</i>	105
FABLE XXXV. <i>Pythagore & le Paysan ,</i>	107
FABLE XXXVI. <i>La Fermière & la Corneille ,</i>	110
FABLE XXXVII. <i>La Poule-d'Inde & la Fourmi ,</i>	113
FABLE XXXVIII. <i>Le Père & Jupiter ,</i>	115
FABLE XXXIX. <i>Les deux Singes ,</i>	118
FABLE XL. <i>Le Hibou & le Fermier ,</i>	121

T A B L E.

XXXV

FABLE XLI. <i>Les Jongleurs ,</i>	123
FABLE XLII. <i>Le Conseil des Chevaux ,</i>	127
FABLE XLIII. <i>Le Chien & le Chasseur ,</i>	131
FABLE XLIV. <i>Le Poëte & la Rose ,</i>	133
FABLE XLV. <i>Le Mâtin , le Cheval & le Chien de Berger ,</i>	136
FABLE XLVI. <i>La Cour de la Mort ,</i>	139
FABLE XLVII. <i>Le Jardinier & le Cochon ,</i>	143
FABLE XLVIII. <i>L'Homme & la Puce ,</i>	146
FABLE XLIX. <i>Le Lièvre & ses Amis ,</i>	149

SECONDE PARTIE.

FABLE PREMIERE.

L E Chien & le Renard. <i>A un Homme de Loi ,</i>	155
FABLE II. <i>Le Vautour , le Moineau , & autres Oiseaux ,</i>	163
FABLE III. <i>Le gros Singe & le Poulailler. A un Courtisan, Coureur de levers ,</i>	170
FABLE IV. <i>La Fourmi en charge. A un Ami ,</i>	177

FABLE V. <i>L'Ours dans un Bateau. A un Fat,</i>	186
FABLE VI. <i>Le Gentilhomme & son Chien. A un Gentilhomme de Campagne,</i>	193
FABLE VII. <i>Jupiter & le Villageois. GAY à soi-même,</i>	203
FABLE VIII. <i>L'Homme, le Chat, le Chien & la Mouche. Le Traducteur à sa Patrie,</i>	211
FABLE IX. <i>Le Tigre, le Léopard, le Baudet, & autres Animaux. A un Politique,</i>	219
FABLE X. <i>Les Abeilles dégénérées. Au Révérend Docteur Swift, Doyen de S. Patrice,</i>	227
FABLE XI. <i>Le Cheval de bât & le Courrier. A un jeune Milord,</i>	233
FABLE XII. <i>Pan & la Fortune,</i>	239
FABLE XIII. <i>Plutus, Cupidon, & le Temps,</i>	246
FABLE XIV. <i>Le Hibou, le Cygne, le Coq, l'Araignée, l'Asne & le Fermier. A une Mère,</i>	255
FABLE XV. <i>La Servante, le Bœuf & le Tournebroke. A un pauvre Homme,</i>	264
FABLE XVI. <i>Les Corneilles, le Fossoyeur, & le Ver de terre. A Laure,</i>	270
<i>L'Eventail, Poème,</i>	279
FABLES	



FABLES DE M. GAY.



PREMIERE PARTIE.

INTRODUCTION.

Le Berger & le Philosophe.



UN Berger vivoit éloigné des villes , exempt des soins auxquels la soif du gain livre ceux qu'elle tourmente ; l'âge avoit blanchi sa tête , & une longue expérience avoit fait de lui un vrai Sage. Pendant les

A

chaleurs de l'été , les froids de l'hiver , il faisoit paître ses troupeaux , il les ramenoit à leur parc , & s'occupoit toujours agréablement de ces paisibles & doux travaux : l'ambition & l'envie étoient des passions inconnues à cet homme heureux. En peu de tems ses vertus l'eurent fait connoître.

Un Philosophe célèbre , qui avoit puisé dans l'Ecole les règles de la vie morale , vint le trouver dans sa cabane , à dessein de mesurer l'étendue de son esprit.

D'où te vient ton savoir , lui dit-il ? As-tu pâli les nuits entières sur les livres ? As-tu parcouru Rome & l'antique Grèce , pesé l'esprit de Cicéron , & approfondi le sens du divin Platon ? Réponds-moi ; le sage Socrate a-t-il épuré ton ame ? Ou tel que le prudent Ulysse , jetté par un destin contraire en des Royaumes inconnus , errant dans un grand nom-

bre de villes , en as-tu étudié les loix , les usages & les mœurs ?

Le Berger répondit avec modestie :
Jamais je ne m'engageai dans le sentier de la science ; je n'ai pas non plus voyagé dans les pays étrangers , pour connoître le genre humain , ses loix & ses arts. L'homme est si exercé au déguisement, qu'il trompe les yeux les plus clairvoyans. Eh ! comment cette étude nous rendroit-elle plus sages ? Nous ne parvenons jamais à nous connoître nous-mêmes. Les médiocres connoissances que j'ai acquises , la simple nature me les a fournies ; c'est en elle que j'ai puisé toutes mes maximes & ma haine enracinée pour le vice.

Les travaux journaliers de l'Abeille éveillent mon ame & l'excitent à l'industrie. Qui peut observer la Fourmi prévoyante , & ne pas se pourvoir contre les besoins à venir ? Mon Chien , le plus fidèle de son espèce ,

me remplit de reconnoissance ; je remarque avec soin son attachement , sa docilité , & je le sers comme il me sert. Je reçois de la Colombe des leçons de constance & d'amour conjugal : la Poule & tous les oiseaux , qui de leurs ailes secourables défendent leurs petits du froid , m'instruisent assez des devoirs de Père.

La nature m'apprit aussi à éviter les dédains & la vanité ridicule ; je n'offense jamais par des tons , des airs importants. L'homme sérieux & composé passera-t-il pour sage , tandis que les hommes méprisent la gravité du Hibou ? Je pèse avec soin mes paroles. Celui qui parle beaucoup , parle toujours inutilement. Je fuis sur-tout les torrens de mots : qui peut supporter un babil de Pie ? Je ne vais point employer criminellement mon adresse à dérober les biens d'autrui ; nous haïssons les bêtes rapaces , & les Milans , les Loups , les Vau-

tours méritent bien leur destin. N'a-t-on pas une juste horreur pour le Crapaud & les Serpens ? Cependant la jalousie , la calomnie & la haine répandent un venin plus cruel. Ainsi chaque être peut fournir des sujets de méditation ; ainsi les moindres objets sont pour un cœur vertueux autant de leçons de morale.

Tu mérites ta renommée , répondit le Philosophe : tu es vertueux ; tu es donc sage. La seule vanité conduit la plume des écrivains , & les livres sont affectés aujourd'hui autant que les hommes. En étudiant la nature, on établit ses maximes sur une vérité constante , & cette école suffit pour donner à l'homme des mœurs, de la sagesse & de la bonté.



FABLE PREMIERE.

Le Lion, le Tigre & le Voyageur.

A SON ALTESSE SERENISSIME

GUILLAUME,

DUC DE CUMBERLAND.

DAIGNEZ accepter mon ouvrage ,
& étudier le genre humain ,
jeune Prince , dans ces Fables ; for-
mez dès à présent votre cœur à la
vertu ; hâtez-vous de détester les dé-
tours spécieux du vice. La voix de
la vérité parvient rarement jusqu'à
l'oreille des Rois : apprenez dès au-
jourd'hui à mépriser la flatterie ;
c'est elle qui nourrit le crime , &
c'est par ses doux reproches que l'a-
mitié se fait connoître : l'amitié, cette
vertu toujours éloignée du Trône ,
n'ose paroître dans les Cours ; sa li-
berté y offenseroit. On n'y cesse de
flatter tous ceux de votre haut rang.

Dois-je suivre cet exemple , & vous faire de ma morale un pur badinage ? Non , ma Muse dédaigne trop de se mêler aux flatteurs , qui s'enrichissent dans les Cours par les adulations les plus basses.

Mais dois-je vous refuser les louanges que vous méritez , ou vous les répéter d'après tout le Peuple ? Vous dirai-je qu'il apperçoit dans votre sein encore tendre , les vertus de votre sang , & que la belle aurore de votre esprit lui fait discerner en vous un cœur généreux , plein de douceur & de clémence. Il vous voit toujours affligé à la vue des malheureux , & empressé de les soulager : poursuivez, Prince , atteignez le faite de la gloire , & ne souffrez pas que tout un peuple espère en vain. Vos vertus présentes annoncent assez celles d'un âge plus mûr ; le vrai courage vous enflammiera , & la moindre de vos actions annoncera quels furent vos

Pères : les cœurs foibles sont cruels ;
mais le brave aime à pardonner , &
se plaît à secourir.

Un Tigre cherchant quelque proie,
s'élança sur un Voyageur : un Lion
l'apperçoit , vole au Tigre. Les Bois
retentissent de leurs longs rugisse-
mens , le sang teint leurs dents &
leurs griffes dégouttantes ; mais en-
fin succombant aux efforts du Lion ,
le Tigre mort mesura la terre. L'hom-
me à genoux & d'une voix suppliante,
demanda la vie au Souverain de ces
Bois : le Héros généreux lui accorda
sa demande ; &, en allant à sa caver-
ne , l'entretint ainsi :

Quelle bête assez téméraire vou-
droit s'opposer à ma force incompa-
rable ? Vous avez vu le combat ;
avouez le droit que j'ai à l'Empire.
Contraints d'abandonner leur patrie ,
mes esclaves tremblans s'enfuient loin
de moi ; je regne seul en ces Bois im-
mensés. Le sang des Ours mêmes a

teint ma caverne ; ces cadavres , que vous voyez étendus de toutes parts , annoncent assez mes triomphes ; les os de mes ennemis blanchissent la terre : voyez combien sont tombés sous les efforts de mes dents.

J'ai vu votre force , dit l'homme ; elle doit effrayer tous les animaux : mais un Monarque brave comme vous , peut-il s'applaudir du meurtre ? Laissez aux voleurs l'infamie d'envahir le bien d'autrui. Soyez aimé , & que la justice prescrive des bornes à votre puissance. Des Royaumes dévastés , des armées détruites ne donnent que de vains honneurs aux Monarques ambitieux : les Tyrans régissent par la peur ; les vrais Rois , par l'amour & par la clémence. Vous me l'avez montrée , cette vertu si digne du Trône ; le Ciel ne vous y a placé qu'afin qu'imitant son exemple , vous soyez Père des malheureux.

Vous m'ouvrez les yeux , dit le

Lion. Non, ma jeunesse égarée n'a
poursuivi qu'une ombre de gloire ;
de ferviles bêtes de proie n'ont cessé
de me flatter : vous, vous parlez
avec sagesse. Mais, ami, répondez-
moi ; n'avez-vous jamais rempé dans
les Cours : mes fripons de flatteurs
s'accordent tous à me dire que plus
d'un Monarque regne comme moi.



F A B L E II.

L'Epagneul & le Caméléon.

U N Epagneul élevé avec cette complaisance qu'on auroit pour un fils unique, jouissoit du sort le plus doux. Caressé, flatté sans cesse, il n'étudioit nul autre art, il ne connoissoit d'autre soin que celui de plaire. Ses jappemens, ses petits jeux vifs le rendoient tous les jours plus cher à sa Dame; chaque espiéglerie lui valoit mille louanges; & ses caresses, combien n'étoient-elles pas charmantes!

Un beau matin, par un tems fort doux, Favori se hazarde à sortir pour prendre l'air: il se rend dans la prairie, fait sur le gazon cent tours, cent gambades; tout à coup il apperçoit près de lui un Caméléon, qu'on distinguoit à peine de l'herbe. Toi,

A vj.

parmi des Bergers , dit-il ; toi , l'em-
blème du peuple flatteur ! Ton génie
s'y perdra : crois-moi , retourne à la
Ville ; ce n'est que là , sur-tout à la
Cour , que tu peux faire fortune : je
connois bien l'une & l'autre , & je te
jure qu'un plein succès y couronnera
tes talens.

Ami , dit le Caméléon , je connus
autrefois comme vous un genre de
vie poli , agréable. Elevé au sein de
la Cour , je m'emparai adroitement
de l'oreille du Souverain , & mon
langage mystérieux fut toujours cer-
tain de séduire. Je pénétrai dans les
replis des cœurs les plus courtisans ,
j'y lus leurs passions dominantes ,
& je flattai si bien tout vice à la
mode , que les femmes vantèrent ma
sagacité. Mais Jupiter , qui voit jus-
qu'au fond des cœurs , qui hait les
détours des fourbes , & qui punit ri-
goureusement ce que les hommes
récompensent ; Jupiter en un moment

renversa ma prospérité , & me condamna à remper ainsi dans un état obscur & bas. Depuis ce temps j'erre en ces campagnes ; fort bien différent du vôtre ! Tous les jours au moins vous dînez & soupez avec les hommes ; & moi , réduit au mets le plus mince , comme ceux que j'ai flattés , je vis d'air.



F A B L E I I I.

La Mère , la Nourrice & la Fée.

O N demande un fils au Ciel , & jamais on n'est plus content que lorsqu'il l'accorde. Combien les yeux prévenus de ses parens l'embellissent ! Jamais enfant n'eut , à beaucoup près , autant de beauté & d'intelligence.

Eveillée par sa tendresse , une Mère se levoit avec le jour pour rendre à son fils des soins qui faisoient toutes ses délices ; elle apperçoit la Nourrice échevelée, sanglotante : Qu'avez-vous , dit-elle ; quel malheur est-il arrivé ? Parlez , Nourrice ; il me semble que mon fils est bien.

Ah ! Madame , répond-elle , ne me blâmez pas : pouvois-je le sauver des mains d'une Fée ? Votre enfant est enlevé , & un autre est à sa place. Voyez , Madame , est-ce là la bouche

& le nez de son Père ? Sont-ce vos yeux noirs ? Quelle figure choquante & maussade , dont chaque trait annonce un sot !

O aveuglement des Mères ! Au même instant celle-ci se disoit : Le bel enfant ! Que d'esprit brille dans ses yeux ! Quel regard louche , s'écrioit l'autre ! N'en doutez pas , la Fée est venue.

A peine elle achevoit ces mots qu'un Esprit Pigmée , (c'étoit une Fée) passe par le trou de la serrure plus promptement qu'un éclair , & se plaçant sur le berceau , réprimande ainsi cette Payfane simple & crédule.

Vous nous accusez de peupler le Monde de fous. Eh ! qui peut avoir donné lieu à un si orgueilleux mensonge ? Quoi ! nous donnerions nos fils, pour les stupides enfans des hommes ? Croyez qu'ainsi que vous, nous

montrons pour eux la tendresse la plus partiale. Vit-on jamais une Mère échanger son fils , quoique hideux & imbécille ? On diroit avec raison que nous sommes folles , si nous changions avec les humains.



F A B L E IV.

L'Aigle & l'assemblée des Animaux.

TANDIS que le grand Jupiter , auquel tout est sans cesse présent , considéroit l'Univers , de cette petite boule de terre qui flotte dans les airs , quelques clameurs séditieuses s'éleverent jusqu'à son Trône : chaque créature se plaignoit que le Sort lui avoit imposé le plus pesant fardeau de la vie.

Jupiter appelle son Aigle ; il paroît , reçoit ses ordres , & descendant rapidement du haut des cieux sur la terre , il déclare aux rebelles les volontés de son Roi.

Ingrats , dit-il , pourquoi vos murmures ont-ils offensé le ciel ? Les loix de Jupiter sont justes ; de quoi pouvez-vous vous plaindre ? Que chacun de vous s'explique , & que le Chien courant parle le premier.

Ma condition, dit-il, m'est insupportable. Avec quelle vitesse le Lévrier court ! tandis que moi d'un pas lent, pénible, je parcours les montagnes, les côteaux & les vallons ; le soleil en se levant me voit commencer mes travaux, & ils ne finissent que lorsqu'il se couche.

Quand je cours, dit le Lévrier, ma proie ne m'est pas toujours assurée ; elle est souvent ou perdue ou enlevée à mes yeux, & toujours en sûreté hors de la portée de ma vue. Le Chien courant est lent, il est vrai, mais certain de prendre. Si la nature m'eût donné la subtilité de son odorat, Jupiter n'eût point entendu mes plaintes.

Le Lion demanda la finesse & les ruses du Renard ; le Renard desira la force & le courage du Lion : le Coq vouloit être pourvu comme le Pigeon d'ailes rapides & infatigables ; celui-ci méprisant la force & la vitesse de

ses ailes , vanta l'intrépidité du Coq. Les Poissons vouloient paître dans les plaines , les Quadrupèdes nager sous les flots : ainsi , envieux du sort l'un de l'autre , tous accusoient le Destin d'injustice & d'aveuglement.

Le Maître des cieux , leur dit l'Aigle , rejette vos folles prières , & vous ordonne de vous séparer. Répondez-moi , téméraires : voudriez-vous , changeant de nature & de nom , devenir l'objet de l'envie de toutes les créatures ? Quoi ! tous gardent le silence. Retirez-vous , vivez contents , & vous serez fortunés : n'imites pas la basse envie , la légèreté & l'ambition insensée des hommes.



F A B L E V.

Le Sanglier & le Bélier.

U N E Brebis égorgée étoit suspendue à un hêtre ; le Boucher tenoit son couteau sanglant , & le reste du Troupeau saisi d'un morne effroi regardoit de loin cet affreux spectacle ; un Sanglier passe près de lui , & l'insulte en ces mots :

Qu'il faut avoir le cœur lâche & bas , pour être asservis comme vous ! Voyez , voyez votre meurtrier , & son couteau teint de sang entre ses mains encore fumantes. Voyez la peau de votre compagne , qu'il lui arrache avec la vie. Vos Pères massacrés , vos Mères mourantes , & le dernier bêlement de vos Frères innocens , crient vengeance. O race stupide ! Que les cœurs qui ne cherchent point à se venger sont lâches & bas !

Je conviens avec vous , répondit un vieux Bélier , que nous ne sommes pas terribles ; cependant ne pensez pas qu'insensibles à tous les maux, les injustices répétées n'excitent pas notre colère , parce que nous n'avons ni vos défenses , ni votre force : apprenez , grossier censeur , que nous n'en goûtons pas moins le plaisir de la vengeance. Ceux qui se plaisent à opprimer trouvent dans leur satisfaction même la punition qui leur est dûe. Les plus affreux des fléaux qui détruisent le genre humain , sont répandus sur la terre avec notre sang ; notre peau sert à perpétuer les chicannes du Barreau , & réveille dans le sein des hommes la féroce manie de la Guerre : nous pouvons nous regarder comme cruellement vengés, depuis qu'on a inventé les tambours & les parchemins.



FABLE VI.

L'Avare & Plutus.

UN vent violent ébranla les fenêtres d'un Avare. Il s'éveille en tressaillant, sort de son lit, regarde, va, revient, parcourt sa chambre, visite chaque ferrure, & fait par-tout en tremblant la recherche la plus exacte ; enfin il ouvre le coffre qui renferme son cher trésor, & dans un doux ravissement il s'arrête, contemple cet or. Tout à coup saisi d'un trouble nouveau, il s'agite, frappe sa poitrine, ses yeux sont égarés, & ses remords lui arrachent l'aveu de son crime.

Si l'on avoit, dit-il, laissé ces trésors cachés dans le sein de la terre, j'aurois connu la paix de l'ame : mais par-tout la vertu se vend. Grands Dieux ! quel prix peut compenser les

maux que le vice cause ? Poison funeste , appas dangereux ! Se peut-il , homme trop foible , que tout ce qui peut te couvrir de gloire ait tant de fragilité ! L'or bannit l'honneur de l'ame , & lui en laisse à peine l'ombre : c'est l'or qui fait les maux de la terre : la soif de l'or a fait inventer l'épée ; elle a instruit les cœurs lâches dans l'art de la trahison. Mais qui peut compter les maux dont l'or est la cause ? Non , il n'a laissé aucune vertu sur la terre.

— Il prononçoit ces paroles en sanglotant : Plutus paroît ; l'Avare tremble, ferme son coffre, & le Dieu irrité lui parle en ces mots :

D'où te vient , malheureux , cette fureur lâche & ingrate ? Que je reconnois bien dans ton discours le langage de ces hommes vils dont l'opulence & la splendeur ont éclairé l'infamie ! Est-ce donc moi , misérable , qui pervertis le genre humain ? Ton cœur,

que l'avarice ronge , n'est-il pas seul criminel ? Quoi ! parce que l'homme vicieux abuse de mes dons , il osera me blasphémer ! Les fripons ne prennent-ils pas le manteau même de la vertu , pour tromper dans la société ? Et la grandeur , l'autorité ne sont-elles pas dans leurs mains des instrumens de tyrannie ? Quand des scélérats remplissent leurs coffres , leur ame dévorée par la soif de l'or se remplit d'orgueil , d'impudence , & devient un assemblage des vices les plus monstrueux : au contraire , l'or remis entre des mains innocentes fructifie comme la rosée du ciel : comme le ciel même , il apaise les cris de l'orphelin , il sèche les pleurs de la veuve. Et ils oseront accuser l'or de leurs crimes , ces malheureux dont le cœur s'est vendu à l'intérêt ! Les assassins peuvent donc reprocher à leur épée tout le sang qu'elle a versé !

FABLE

F A B L E V I I.*Le Lion , le Renard & les Oies.*

F A T I G U É des affaires d'Etat , las de la grandeur & des peines qu'elle impose , un Lion résolut de quitter la Cour , & d'aller loin de son tumulte passer le reste de sa vie en paix.

Sa volonté fut publiée , le jour pris & le Conseil assemblé pour nommer un Viceroi ; le chef des Renards fut élu. Aussitôt toute l'assemblée se prosterne devant le nouveau Monarque : les bêtes les plus puissantes , les Tigres , les Ours se disputent même à qui se courbera le plus bas. En même temps le Renard se compose un air sage & doux ; on admire son esprit , on vante son jugement : chaque mot acquiert dans sa bouche du poids & de l'importance ; tous les flatteurs se

hâtent de déployer leur art près de lui. Eh ! quel tronc n'est pas encensé , dès que la fortune le dore ? Un Renard des plus rusés fend cette foule servile , & arrivé près du trône , il la harangue en ces mots.

Combien de talens supérieurs ne réunit pas votre nouveau Maître ? Destiné de tout temps au trône , & formé dans l'école de la vertu même , quelle douceur , quelle clémence tempéreront son pouvoir ! Que sa conduite & ses vues sont pures ! Les rapines vont cesser dans tout le Royaume : son génie est fertile en vastes projets ; la prudence & la bonté sont la règle de son ame ! Quelle félicité la nation ne doit-elle pas espérer sous un gouvernement aussi sage !

Il dit ; & une Oie méfiante , qui étoit à quelque distance , harangua ainsi ses compagnes. Dès que j'entends vanter un coquin , je suis son ami le panégyriste. Quel éloge magnifique !

mais c'est un Renard qui l'a prononcé. Que ces Messieurs exaltent l'administration présente, qu'ils la nomment douce, florissante & sage; elle fera telle pour eux, sans doute, & c'est nous seules que le poids de la tyrannie menace; nous allons être exterminées. Les moindres Commis, pour être animaux à la mode & pour prouver qu'ils sont de bon goût, vont manger des Oies le jour & la nuit.

F A B L E V I I I.

La Demoiselle & la Guêpe.

QUEL murmure ennuyeux fatigue les Belles? Et de combien de sottises ne sont-elles point obsédées? Dans tous les lieux où brillent leurs charmes, l'impertinence bourdonne autour d'elles. Si les tendres absurdités ne touchoient pas, dira-t-on, un regard sévère, un air méprisant écar-

teroient ces importuns : le plus petit coup délivre d'une Mouche. Mais qui peut éloigner ainsi une foule de Petits-Mâîtres ? Chassez-en un , un autre lui succédera. Il faut nécessairement qu'un sot fasse connoître son semblable , qu'un fat en recommande un autre , & l'on est à juste titre affligé de ce fléau , dès qu'on a prêté au premier une oreille complaisante.

Doris occupée de sa toilette , tantôt rêveuse , tantôt gaie , méditoit sur sa beauté. Tel étoit son amusement pendant la chaleur du jour , lorsqu'une Guêpe étourdie vient en bourdonnant autour d'elle , avance , recule , menace tour à tour son col & sa joue. L'éventail de Doris la protège en vain ; l'Insecte revient promptement lui causer de nouvelles allarmes ; les rebuts accroissent sa témérité : enfin posé sur sa belle bouche , il ose en respirer le parfum.

Préservez-moi , grands Dieux ! de

ces Insectes opiniâtres , s'écrie Doris irritée : de tous les Animaux que le Ciel a faits , ce sont les plus impertinens.

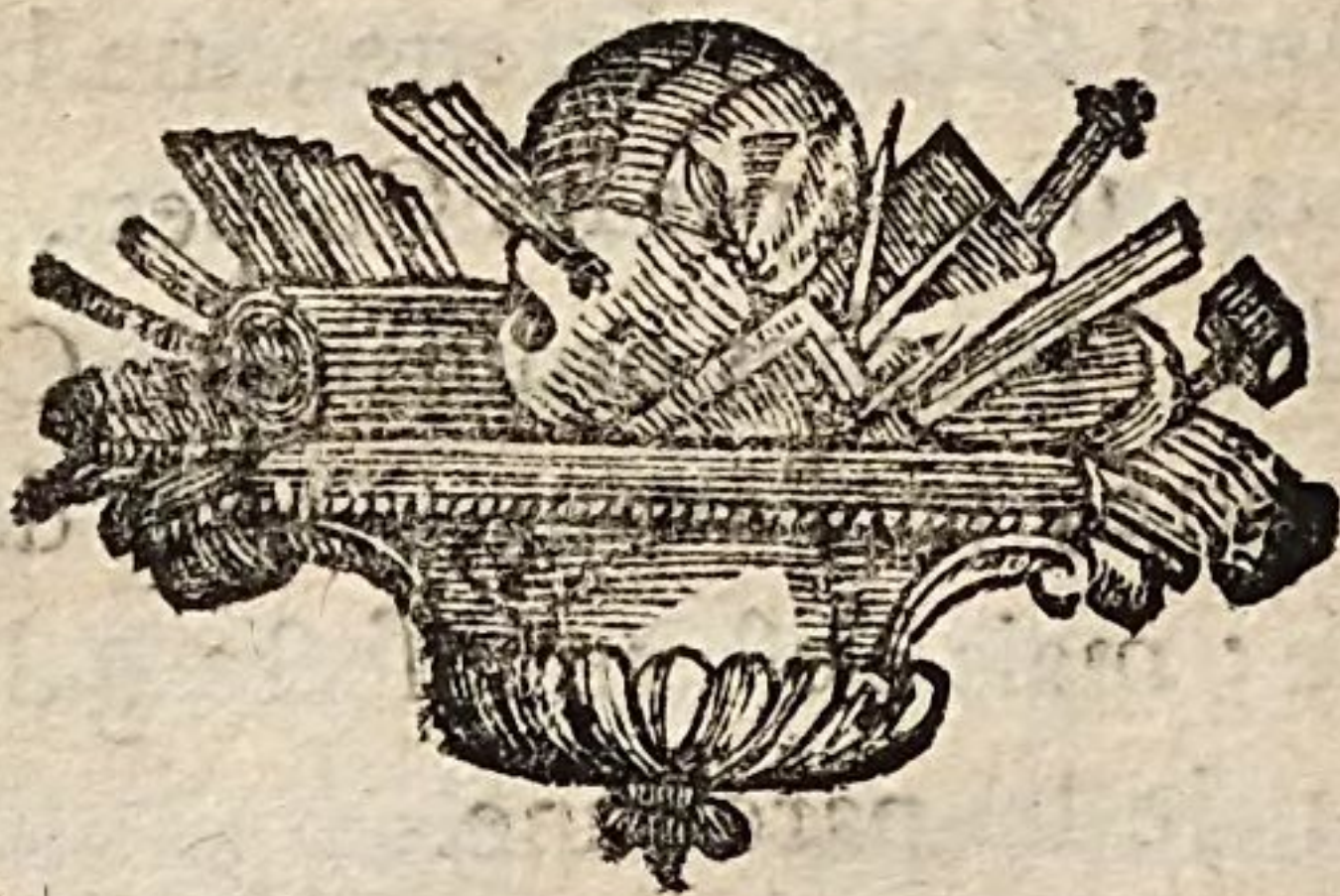
Pourquoi me mépriser , répondit la Guêpe d'un ton plaintif ? Pourquoi me dédaigner & m'insulter ? Belle Doris , cette offense merite-t-elle votre courroux ? vos charmes seuls l'ont causée. Ces lèvres ont le coloris brillant des cerises , la douce odeur de la rose ; & cette fleur virginale répandue sur votre joue, m'a fait croire que je voyois la plus belle pêche qui exista jamais sur la terre.

Doris s'écrie ; Lisette , ne la frappe pas , ne tue pas les Guêpes , comme des Mouches ordinaires. Celle-ci a montré , je l'avoue , trop de hardiesse ; mais c'est un insecte galant & poli : je lui pardonne.

Enivrée d'un si prompt succès , la Guêpe se vante par-tout qu'elle boit chez Doris le thé le plus doux , & le

prouve en montrant le sucre resté sur ses lèvres.

Cette nouvelle émeut l'Essaim bourdonnant : sûr du succès , il vole tout entier près de la Belle ; il va prendre part aux friandises du jour. Les unes en fredonnant , volent autour d'elle ; d'autres s'arrêtent un instant , puis prenant leur vol, viennent badiner sur son sein : enfin toutes furent souffertes, jusqu'à ce que Doris s'aperçut que les Guêpes ont un aiguillon , & qu'elle en sentit la blessure.



F A B L E I X.*Le Taureau & le Mâtin.*

ESTES-VOUS Père tendre , & désirez-vous de bien élever votre Fils ; employez-y tous vos soins , & avant que de le remettre entre des mains étrangères , que le cœur de son Gouverneur vous soit entièrement connu. Etudiez son caractère , ses mœurs , ses actions : c'est de tous ces soins que dépend l'accomplissement de vos vœux.

Un Taureau regnoit en paix dans une Plaine fleurie. Un Mâtin passe , entre en fureur , ses yeux étincelent , il écume , & brûle d'une soif de sang.

Le Monarque qui fouloit la terre à pas majestueux , s'arrête , & lui crie d'une voix haute : Crois-moi , évite le combat , & dors cette nuit *dans ta*

peau entière ; ou réponds , & déclare-moi quel est le sujet de ta rage. Pourquoi me livres-tu une guerre injuste ? Est-ce l'ambition qui t'anime, ou l'insatiable avarice ?

L'amour de la gloire , répond l'insolent Mâtin. Comme les Héros immortels que les Poëtes chantent , je combats pour la renommée. Un Boucher au cœur sanguinaire a exercé ma jeunesse à des combats journaliers : né pour des faits héroïques , je cherche à vaincre ou à mourir.

Chien maudit , répond le Taureau, ta fureur ne m'étonne plus. Elevé par un barbare au milieu du sang & des meurtres , tu dois en être affamé : remplis ton destin. Il baisse la tête , court à lui , l'enlève ; & le Mâtin jetté en l'air retombe déchiré , hurle & meurt.



F A B L E X.

L'Eléphant & le Libraire.

Ces Voyageurs infatigables qui traversent des pays étrangers, des mers inconnues, repaissent leurs yeux de mille merveilles ; ils décrivent dans leurs Ouvrages bien des Animaux qu'Adam ne connut jamais. Quand ils ne craignent pas d'être contredits, que de fables ils nous content ! Cependant ce qui nous étonne peut exister, quoique surprenant. On ne peut douter, par exemple, du mérite des Eléphants. Borry nous a instruits de la force de leur génie, & de l'étendue de leurs connoissances profondes en tout genre d'Arts & de Sciences. Il a parlé de l'exactitude avec laquelle ils suivent les Loix établies dans leur pays, & fait remarquer que par-là, ils épargnent à l'Etat

le payement honteux d'un Bourreau. Il dit encore que , capables de l'étude la plus étendue , ils apprennent les Langues des autres Nations. Si quelque Lecteur veut sçavoir où l'on a puisé la connoissance de ces merveilles , il peut consulter les Naturalistes ; il y verra que de tout temps cette espece fut sçavante ; qu'il n'y a pas sur la terre un petit brin d'herbe , un seul caillou qu'ils ne connoissent. Eh ! qui peut encore aujourd'hui lire le Grec aussi-bien qu'eux ?

Un jour un de ces Docteurs visitoit une Librairie , non comme nos acheteurs modernes , qui ne cherchent que Romans , Historiettes & petits Vers , à relieure Grecque & à tranche dorée. Un vieux Livre vermoulu , lui parut entr'autres digne de sa curiosité. Il contenoit *les vraies pourtraictures de tous les Animaux connus, dessinés avec scrupule & d'après nature ; leurs qualités & leurs propriétés y étoient*

aussi décrites, mais avec tout l'orgueil dont l'esprit humain est capable. Notre Animal lut attentivement quelques pages de ce Livre, & fit à peu près ces observations.

» La raison, dit cet Auteur, est le
 » partage de l'homme, & à peine
 » les bêtes ont un foible instinct «.
 Mais examinons le mérite intrinsèque de cet Ecrivain. *Primò*, son Ouvrage démontre que ni la raison, ni l'instinct n'a été son guide : un écrit aussi partial argumente contre lui, & prouve qu'il ne connoît seulement pas sa propre essence ; cependant il croit connoître celle des autres créatures. Qu'il a mal peint l'Epagneul !
 » C'est de lui, dit-il, que l'homme
 » apprend à flatter ; il n'est point d'ani-
 » mal plus versé dans l'art des intri-
 » gues, & la nature en a fait le mo-
 » dèle des adulateurs «. Allez, hom-
 mes injustes, étudiez la Cour, &
 avouez que l'Epagneul peut encore

apprendre. Quoi ! vous êtes étonné des fourberies du Renard ! Qu'il acquerroit de perfections à l'école des gens de Cour & de Loix ! Vous abhorrez , dites-vous , les Lions, les Loups & les Tigres comme une race sanguinaire : mais l'homme n'est-il pas une proie pour l'homme ? Ces bêtes que vous maudissez , ne tuent que lorsqu'elles ont faim : mais vous, vous tuez dès qu'on vous paye.

Le Libraire qui l'écoutoit , & qui le voyoit tourner les feuillets d'un Livre Grec , crut avoir trouvé un trésor ; & le saluant profondément : Docte Sire , lui dit-il , si vous vouliez composer quelques Satyres contre les hommes , ou nous donner l'Histoire de Siam ; aucun de mes Confrères ne paye aussi grassement que moi : ou, comme vous êtes savant , & afin de vous mettre à la mode , écrivez contre la Religion.

Alors fronçant sa trompe , avec un

Fouris moqueur : Ami , dit l'Eléphant, je crois que vous êtes ivre. Gardez votre argent , & soyez plus sage. Laissez les hommes censurer les hommes, & vous ne manquerez jamais d'Ecrivains ; ils s'offriront à vous d'eux-mêmes : l'envie est un aiguillon plus pressant que l'appas du gain. Soyez sûr qu'un Auteur jaloux ne ménageroit pas son frère : tous les beaux esprits sont entr'eux comme de vrais Coqs de combat.

F A B L E X I.

Le Paon , le Coq d'Inde & l'Oie.

C O M M E la plus petite tache est apperçue sur la neige , de même dans ce qui est beau , les moindres défauts frappent notre vue.

Un Paon conduit par la faim auprès d'une grange , y mangeoit avec la volaille , & n'en étoit vu que d'un

œil d'envie. Oisons , Poulets , Dindons , tous se moquoient de sa démarche & la trouvoient affectée. Mais intimement persuadé de son mérite supérieur , & méprisant leurs injures, le Paon marchoit d'un pas fier & déployoit au soleil sa queue éclatante. La variété des couleurs circulaires de ses plumes éblouissoit & confondoit à la fois ses détracteurs ; chaque langue brûloit de médire , & l'envie faisoit fermenter la haine dans tous les cœurs.

Enfin le Coq d'Inde s'éclate ; remarquez , crie-t-il , avec quelle insolence il se carre ! Peut-on , en le voyant , contenir sa bile ? Et fut-il jamais un oiseau si vain ? Mais de quoi Pest-il , je vous prie ? Si notre mérite intrinsèque étoit bien examiné , nous autres Coqs & Poules d'Inde avons la peau bien plus blanche. C'est ainsi qu'il fut critiqué par toute la gent Dindonniere. Une Oie même , une

vieille Oie, lui nazilla ces injures. Quelles jambes hideuses ! quelles griffes infâmes ! Je ne parle pas des petits défauts : mais quel cri horrible ! les Hiboux même en sont effrayés.

Vous avez raison, leur dit le Paon ; ce que vous blâmez sont de vrais défauts : vous avez un juste mépris pour mon cri & pour mes jambes. Mais la critique aveugle & partiiale est aussi sottise que vaine. On diroit à vous entendre, que vous ne voyez pas ma queue. De plus, les Coqs d'Inde & les Oies ont des jambes pareilles aux miennes, qui sont l'objet de leur censure ; & le cri des uns & des autres est bien plus dur que le mien : cependant pensa-t-on jamais à leur en faire le reproche ?

Tout esprit baslement jaloux ferme les yeux aux beautés frappantes, & ne les ouvre que pour voir les défauts d'autrui. Une Nymphé élégante

& belle ne peut paroître dans une assemblée, sans exciter la jalousie de celles qu'elle efface ; & l'on y entend sans cesse les secrets murmures, les frémissemens odieux de la honteuse calomnie.



F A B L E X I I.

L'Amour, l'Hymen & Plutus.

U N jour le Dieu des Amours les occupoit à divers travaux dans les Bosquets de Cythère. Les uns apprêtoient son arc , ou le garnissoient de sa corde. D'autres préparoient son carquois , ou armoient la flèche , de ses ailes , & sa pointe d'or trempé.

Comme ils étoient attentifs à leurs différens ouvrages , l'Hymen paroît au milieu d'eux , & d'un air vain , d'un ton suffisant , adresse à l'Amour ces paroles. Petit fripon , privé de la vue , sans adresse & sans jugement , si tu n'assortis pas mieux les Epoux , il faut que dès ce moment même je renonce à mon emploi. Tu m'envoies tous les jours des gens de caractères si opposés , que j'ai honte de les unir. Aussi les vois-je toujours surpris de

leurs nœuds. Une minutie est entr'eux un sujet de guerre. Le Mari devient chagrin , soupçonneux ; la Femme aigre & brusquée. L'un veut des respects & de l'obéissance ; l'autre se plaît à contredire , & refuse de se soumettre : elle veut agir à son gré , suivre ses caprices ; devient coquette , & lui jaloux : tous les deux s'évitent. Le Mari propose un divorce , & pour la première fois, il trouve en sa Femme quelque complaisance.

Quelles affaires, répond l'Amour , ai-je jamais traitées avec vous ? Mes traits ne volent point en vain. Mais vous trafiquez en cœurs mercenaires ; & les gens de Loix ne subsistent que des engagements que vous faites prendre. Ai-je jamais signé de Contrats ? Si ceux que vous avez unis vivent en guerre perpétuelle , reprochez -le à Plutus , & non pas à moi.

A l'instant Plutus paroît. Il est vrai, dit-il , que l'intérêt fait tous les Ma-

riages. On ne recherche ni la beauté, ni l'esprit, ni la vertu même, & rarement l'Amour en est le prétexte. Tous les vœux des hommes me sont adressés, & je signe seul leurs contrats. Comment Bélinda ose-t-elle se plaindre de sa destinée? Elle n'a désiré qu'un rang. Doris étoit assez riche; mais il falloit qu'un mari lui donnât des titres. Enfin tout homme riche ou pauvre cherche de l'or, & rien au de-là.

L'avarice, sous quelque forme qu'elle asservisse les hommes, leur fait toujours subir les mêmes tourmens.



FABLE XIII.

Le jeune Cerf.

EN traversant une épaisse Forêt, un jeune Cerf s'embarassa dans le branchage d'un arbre. Un Payfan le voit arrêté : il jette une corde à ses cornes, & l'ayant bien attaché, va l'offrir à son Seigneur. Celui-ci fut très-satisfait ; & le Payfan de même, en recevant un écu. Ce Seigneur fit mener ce Cerf à sa Dame ; & la tendre Milady pria qu'on le laissât vivre. Que sa peau est polie ! dit-elle ; l'Hermine ne l'est pas plus. En vérité, je ne crois pas qu'aucune bête soit si charmante.

Mis à l'instant dans la basse-cour, il évita d'abord tous les hommes : peu à peu cependant il fixa sur eux ses regards surpris, mais en se tenant toujours à quelque distance. Il ron-

geoit de temps en temps le linge étendu sur des cordes , dînoit tantôt d'un tablier , tantôt d'une coëffe. Enfin devenu plus hardi , il poursuit les petits enfans , pour manger leur pain : pour en avoir , il suit les valets ; & s'approchant ainsi d'un peu plus près tous les jours , il ose attendre qu'on le caresse , & cherche à manger dans toutes les mains : quoiqu'on veuille le chasser , il se défend , il demeure , il attaque avec ses cornes , & se joue des hommes , qui auparavant étoient sa terreur.

Ainsi l'on voit dans nos Villes une jeune Vierge trembler , rougir , baisser la vue , quand , pour la première fois , elle apperçoit un uniforme. Vingt fois elle veut s'enfuir ; mais bientôt elle ose porter jusques sur lui ses regards timides , & quelque temps après lui répondre. Toute frayeur enfin se dissipe : elle lui

parle avec liberté ; quelquefois même elle y prend plaisir , & répète d'après lui le doux langage de l'Amour. L'habitude guérit toujours un cœur timide de ses craintes.



F A B L E X I V.

Le Singe qui a vu le Monde.

UN Singe qui désiroit de réformer sa Nation , résolut de voyager dans les pays étrangers , & d'en étudier les usages. Les hommes , se disoit-il , parcourent ainsi les contrées lointaines , pour en rapporter chez eux les belles manières ; c'est dans ce glorieux dessein qu'ils s'exposent à mille dangers , à mille fatigues. La sagesse est fort souvent un effet de l'infortune.

Jacau partit plein de ces idées. Il rencontra un piège perfide , y fut pris , & conduit au marché de la Ville voisine. Mais que son sort fut digne d'envie ! Il eut pour prison la chambre d'une Marquise. Orgueilleux de son esclavage , comme un Amant l'est de ses liens , il gagna de jour

en jour la faveur de sa Maîtresse. Assidu dans tous les lieux où l'importante affaire du jour , la Toilette , l'appelle , il l'amuse par ses tours ; il boucle ses beaux cheveux ; il déploie son éventail , il l'agite. Ses talens & son esprit sont sûrs de briller , & d'être vantés dans les cercles, dès que la conversation devient languissante. Enfin tout fier de tant de louanges , s'imaginant posséder à fond la galanterie la plus raffinée , & brûlant de civiliser la République Singeresse, il épie l'occasion de briser sa chaîne , & retourne à son Bois natal.

Ses Confrères aussitôt l'entourent, pour considérer sa démarche & sa parure affectée ; spectacle étonnant pour eux ! Les uns louent ses grands paremens , d'autres trouvent de mauvais goût son habit richement brodé ; ceux-ci admirent sa petite perruque , ceux-là sa grande queue noire & son dos couvert de poudre : mais tous parlent

parlent avec envie de son élégant nœud d'épaule.

Ecoutez tous , & profitez , criez-il avec vivacité ; je viens vous rendre polis & sages. Apprenez à vous connoître , & à soutenir votre rang tout voisin de celui des hommes. Croyez-moi , depuis long-temps je vis & converse avec eux ; j'en ai étudié les manières & la politesse : corrigez-vous en m'imitant. Voulez-vous vous enrichir : commercez en flatteries ; apprenez à dissimuler votre mépris & votre haine ; ne semblez agir que pour vos amis , & ne les employez en effet qu'à vos vues particulières ; qu'un sot amour de la vérité n'affervisse pas votre esprit ; soyez prompts à mentir pour votre avantage ; acharnez-vous à noircir le mérite qui vous efface : la calomnie est le charme de toute conversation ; prétendez à tout avec impudence , & l'on vantera vos talens. Je connois le

Grand : observez-moi bien , & vous égalerez les hommes.

Il dit , fait une pirouette , & le cercle d'admirateurs marmotte en grimaçant son éloge. Bientôt gonflés d'orgueil , d'envie & de haine , ils déchirent sans distinction. Imitateurs zélés de la race humaine , ils marquent chacun de leurs jours par de nouvelles noirceurs.

On peut à ce fidele portrait reconnoître maints jeunes fots trop grands pour être envoyés à l'Ecole , & dont les voyages comblent la folie. Observateurs étourdis de toute sottise inspirée par la vanité , ils boivent , jouent & se parent : ignorans & dissolus , ils ne peuvent que mépriser toute espèce de sentiment noble , & leurs ames toutes entières sont imbibées des poisons du vice.



F A B L E X V.

Le Philosophe & les Faisans.

E V E I L L É par le jour naissant, un Philosophe se rendit dans une Forêt pour y prendre l'air. Mille & mille oiseaux la faisoient retentir de leurs ramages. Attiré par cette harmonie, il suit un sentier tortueux qui l'approche des Musiciens répandus sur tous les arbres. Chacun d'eux chantoit à son tour : mais la terreur accompagnoit notre Philosophe. A son aspect la Musique cesse : les Chantres ailés s'enfuient, & ne donnent plus que les sons que la crainte leur arrache.

D'où naît, dit-il, une peur aussi générale ? Est-ce notre figure que ces bêtes craignent, ou notre méchanceté ?

Il avançoit occupé de cette pensée,

Cij

lorsque des accens confus vinrent frapper son oreille. Il s'approche doucement, & voit perchée sur un arbre une Faïfanne, que sa famille écou-
toit attentivement. Caché par un feuillage épais, il l'entendoit exprimer ainsi tous ses soucis maternels :

Mes chers enfans, vous ne courez aucun danger dans ce Bois : vivez heureux sous son ombrage. Redoutez moins les Milans & les Vautours que les Hommes, les plus méchans des animaux. L'ingratitude est le vice qui caractérise cette espèce. La Brebis, qui de sa toison contribue tous les ans à leur conservation & à leur luxe, est cruellement arrachée de sa plaine natale, & égorgée dans leurs cavernes. Cet industrieux essain dont l'adresse remplit les ruches de miel & de cire, y emploie en vain les jours entiers de l'Eté : ses magasins sont vendus, & l'essain détruit. Quel tribut l'Oie ne leur paye-t-elle pas ? Ses

plumes servent aux progrès & à la perfection des Arts & des Sciences ; elles contribuent au gain du Marchand ; elles expliquent les sentimens des cœurs amoureux : eh bien ! les hommes ; quel prix de tant de services ? Ils prennent les plumes & dévorent l'Oie. Fuyez-les , mes chers enfans, & détestez-en les usages : ce n'est qu'éloignés d'eux que vous vivrez heureux & tranquilles. S'ils payent ainsi tous ceux qu'ils servent , soyez sûrs que nous , Faisans , devons au moins être rôtis.

F A B L E X V I.

L'Épingle & l'Aiguille aimantée.

UN E Épingle avoit très-longtemps servi une Belle des plus expertes dans l'art savant de la Toilette. Elle avoit contenu ses cheveux, donné des grâces à sa manche, un air

élégant à ses nœuds : elle s'étoit vue quelquefois placée tout près de son cœur ; quelquefois aussi bannie , reléguée au bas de sa robe. Mais pouvoit-elle accuser la fortune d'injustice ? Les Amans de sa Maîtresse étoient sujets aux mêmes revers.

Enfin déchue de ces honneurs, de la Toilette de la Belle elle passe chez un Tailleur ; de-là aux haillons d'un Pauvre ; puis au service d'un Avare , qui l'employant à réunir les lambeaux de son habit , en tira environ quatre sols de rente.

Elevée de nouveau par le Sort ; elle sert un Médecin , & voyagea dans son carrosse. Enfin ayant passé d'état en état , elle fut un jour perdue dans la Salle de Gresham (*a*).

Enchantée des merveilles qu'elle y apperçoit , elle fait mille questions

(*a*) Salle où l'on donne des Leçons publiques de plusieurs Arts & Sciences.

sur chaque objet qui la frappe , & ce qu'elle comprend le moins est ce qu'elle admire le plus. On ne doit pas être surpris qu'elle fût si affectée de ces nouveautés ; c'étoit une *virtuose* , un de ces esprits à la mode , un génie universel.

Qu'est-ce que cela , dit-elle ; & ceci , mon cher Monsieur ? C'est une Aiguille , répond le Démonstrateur. Ce nom la frappe ; elle la reconnoît , & à l'instant elle lui parle comme à l'instrument d'un Tailleur.

Que faites-vous avec cette Pierre ? En vérité , notre amie , vous employeriez bien mieux vos talens chez une Lingère. Mais , dites-moi , d'où vient tant d'amitié entre vous & cette Pierre rouillée ?

Cessez vos reproches , répondit l'Aiguille ; je ne suis pas ce que vous croyez : je cherche une gloire utile & un mérite réel. Avez-vous entendu parler du fameux pouvoir de l'Ai-

mant? & favez-vous qu'il le communique? Toutes ses propriétés me sont devenues communes; il m'en a fait part: jugez à présent s'il est bien aisé d'abandonner un pareil ami. Par ses vertus secretes je dirige le Pilote, & je lui fais éviter les écueils & les bancs perfides. J'ai fait voir aux Européens des Mondes nouveaux, & les ai rendus maîtres des deux Indes. Si j'eusse vécu parmi des Merciers, qu'eussé-je été? le guide du fil, comme les Aiguilles vulgaires d'aussi petite valeur que vous.



F A B L E X V I I.

Le Chien de Berger & le Loup.

U N Loup affamé ravageoit les Plaines , & dévastoit tous les Parcs : une épaisse Forêt étoit sa retraite , & ses larcins de la nuit fournissoient aux repas du jour. En vain le Berger vigilant avoit tendu des filets , & veilloit aux pièges ; en vain le Chien lui donnoit la chasse ; le voleur agile se jouoit de tous leurs efforts.

Un jour Rustaut traversant le Bois, le hazard le conduisit à la caverne de l'ennemi. Pour un instant , lui dit-il , suspendons la guerre , & raisonnons comme deux amis.

Tu demandes une trêve , répond le Loup ; je te l'accorde. Le Chien commença donc ainsi :

Comment un animal intrépide &

vigoureux comme toi , peut-il attaquer sans honte une race foible & incapable de se défendre ? Une plus noble proie t'est offerte. Que ne te nourris-tu du sang des Tigres , des Lions & des Ours ? Les grands Cœurs sont pénétrés d'une pitié généreuse , inconnue aux lâches Tyrans. Considère l'innocence des Brebis que tu dévores : sois brave , & donne , en les épargnant , un exemple de clémence.

Ami , répondit le Loup , réfléchis à ton conseil. Le Ciel nous a faits bêtes de proie ; ainsi dès que les Loups trouvent de quoi assouvir leur faim , il convient que les Loups mangent. Si , véritable ami de la race bêlante , tu as pour elle un zèle réel ; c'est ton Maître , leur vrai Tyran , que tu dois tâcher de fléchir. Pars , & va lui répéter ton pathétique discours. Un Loup ne mange qu'une Brebis , tandis que les hommes en

mangent dix mille. J'avoue qu'un ennemi déclaré mérite des malédictions ; mais un faux ami est mille fois pire.

F A B L E X V I I I.

*Le Peintre qui contente & qui
mécontente tout le monde.*

MOINS vous êtes soupçonné d'être infidele dans vos récits , plus vous devez vous observer , & vous renfermer dans les bornes de la probabilité. Le Voyageur qui les passe décrédite son Livre ; & celui qui prétend avoir mis lui seul en déroute des Armées entières , fait douter de son courage. Il n'y a que la flatterie qui ne paroît jamais absurde. Les louanges les plus fortes , les impossibilités mêmes semblent à peine justes à ceux que l'on flatte , & l'hyperbole la plus outrée reste tou-

jours au-dessous des chimères de l'amour propre.

Un Peintre rendoit ses modèles avec tant de vérité, qu'on les reconnoissoit au premier coup d'œil. Il exprimoit l'air, les traits & les carnations, d'une main si sûre que ses portraits sembloient respirer : ennemi de l'adulation, il n'employoit jamais son Art à ranimer le teint jauni d'une Fille flétrie : imitateur sincère & fidèle, il rendoit chaque muscle dans toute sa force ; il donnoit à la bouche, au nez, au menton toute leur longueur : il ne peignoit enfin qu'avec vérité, & retraçoit exactement dans chaque copie l'âge de l'original.

Cette manière étrange de *faire* lui fit perdre tous ses amis, & ses portraits restèrent chez lui entassés en monceaux poudreux.

Il faut se conformer à la mode, se dit-il ; il nous faut flatter. Bien

résolu de suivre l'usage , il place devant lui deux bustes parfaits , l'un d'Apollon , l'autre de Vénus ; desine d'après eux toutes les figures qu'on lui vient offrir ; d'après eux il les corrige , & donne de l'esprit à la plus stupide.

Un Milord s'adresse à lui. A l'heure fixée le Peintre fut prêt. Milord arrive : il lui fait prendre une attitude agréable , le place en un jour brillant ; esquisse son ouvrage , apprête ses teintes , parle de l'ancienne Grèce , du coloris du Titien , des airs de tête du Guide. Que d'esprit dans ces yeux-là ! Milord , lui dit-il ; il faudroit être Raphaël pour en exprimer le feu. Convenez que ces traits fins sont difficiles à rendre : mais un peu de patience , & vous jugerez de tout le pouvoir de notre Art.

Voyez , Milord. Milord examine. Je me croyois , dit-il , une grande bouche : certainement mon nez est un

peu plus long ; & je ne suis pas, mon cher Maître , aussi jeune que dans ce portrait. Oh ! pardonnez-moi , dit le Peintre ; sur ce point-ci , c'est à nous autres à décider : je vous garantis ce portrait extrêmement ressemblant ; il frapperoit les yeux les plus ordinaires. Milord examine encore , avoue sa méprise , & aucune glace ne lui semble , à beaucoup près , aussi vraie.

Une Dame vient. Le Peintre copie sa Vénus , & son art est exalté par le Galant de la Belle , tant le portrait est conforme à l'image qu'il porte en son cœur. Enfin cet Artiste , devenu flatteur , prêta des charmes à chaque figure , & les Belles qu'il peignit en furent à peu près contentes.

On ne parla plus dans toute la Ville que de sa supériorité : sa manière plut généralement ; son prix augmenta , ainsi que sa renommée. S'il eût continué de peindre avec vérité , quel homme eût avoué son portrait ? Au

lieu d'imiter il fit des originaux, dont chacun trouva en soi la plus fidelle copie.

F A B L E X I X.

Le Lion & son Fils.

QU'IL faut être avide d'empire pour dominer sur des Etres vils ! Il est d'ambitieux stupides , qui ne peuvent souffrir un égal, & qui fuient tous ceux qu'ils soupçonnent de la moindre supériorité. Enchantés des quolibets & des absurdités qu'on débite en certains cercles , ils vont y perdre les journées entières : là , s'érigent en arbitres de brigues subalternes , ils s'enorgueillissent de leurs arrêts imbécilles. Pauvre espèce ! Dût le Dieu des Vers me douer d'un génie céleste , non , je ne m'afflierois pas un seul instant avec ces fots. Si quelques-uns d'entr'eux savent lire , c'est

pour eux que j'écris cette Fable ; ils y sont peints trait pour trait , & des couleurs les plus vraies.

Un jeune Lion d'esprit bas , fuyoit ses pareils : avide d'applaudissemens , il recherchoit les bêtes ignobles , & sa plus chère société fut celle des Ânes. Il prit dans peu leurs airs , leurs manières , & pour être un Âne parfait , il ne lui manquoit que de longues oreilles. Dès que Son Altesse daignoit plaisanter , le Cercle brayoit son éloge , avant qu'elle parlât , & chaque mot faisoit redoubler ces applaudissemens imbécilles. Ah ! comme il braie ! s'écrioient-ils ; comme il braie naturellement !

Boursoufflé d'orgueil & de flatte-rie , voilà le Roi des Ânes qui se hâte d'aller à la caverne de son père , & voulant briller devant lui , l'aborde en brayant de toutes ses forces ; le Lion tressaillit. Sot , lui dit-il , ce cri stupide m'annonce ta conduite & ta

société. Les fots, race étourdie & bruyante, répandent toujours les premiers ce qui fait leur deshonneur.

Pourquoi tant de courroux, répond son fils? On a toujours vanté mes talens dans notre Cercle..... Que l'orgueil abrutit, repartit le Lion! Tous les fots tirent vanité de l'admiration des fots. Apprends, stupide, que les Lions méprisent ce que vantent de vils Baudets.

F A B L E X X.

La vieille Poule & le Coq.

Contraignez votre fils, & vous serez dans peu convaincu que tous les hommes descendent d'Eve.

Une vieille Poule menoit ses petits & béquetant çà & là, leur indiquoit les endroits où étoit le grain; elle grattoit, écartoit la paille, & glanoit dans la basse-cour.

Un de ses poussins , voulant essayer ses ailes , vole auprès du puits , de-là sur le bord , & fait tant qu'il s'y précipite : la mère en fut tout le jour d'un chagrin extrême.

Peu de jours après un Coq s'offre à elle ; elle reconnoît son fils & se sent émue de tendresse : mon fils, lui dit-elle , je fais qu'à votre âge , on n'a plus besoin de leçons ; je vous vois vigoureux , hardi , & c'est avec bien de la joie que j'entends conter vos triomphes. Ce ne sont pas les Coqs que je crains pour vous ; mais, mon fils , soyez prudent & n'approchez jamais de ce puits ; il est fatal à votre famille. Que ce conseil que je vous donne demeure gravé au fond de votre ame ; je laisse tout le reste aux justes Dieux.

Le jeune Coq la remercie , & brûle au même instant de l'envie de désobéir. Les yeux fixés sur ce puits , il méprise en soi-même la loi de sa

mère , & le violent desir d'en éprouver le danger l'en approche peu à peu.

A quoi bon cet ordre , dit-il ? Un courage mâle doit-il respecter les peurs ridicules des femmes ? Mais quoi ! serois - je soupçonné de lâcheté par ma mère ? Seroit - ce là le motif de son conseil ? Peut-être aussi a-t-elle caché dans ce puits des grains qu'elle réserve à mes jeunes frères , & veut - elle prévenir mes recherches : je m'y résouds , & vole au danger.

A l'instant il est sur le bord du puits , il s'avance pour voir jusqu'au fond , étendant le col de toutes ses forces ; & voit en bas le col étendu d'un Coq ennemi qui s'avance. Le premier courroucé enfle son plumage ; l'ennemi en colère enfle aussi le sien ; celui-là menace , & est menacé ; sa fureur l'emporte , il vole au combat ,

& ne trouve au fond du puits que la mort. Voilà , dit-il , en se noyant , l'effet malheureux de la défense de ma mère.



F A B L E X X I.

Le Preneur de Rats , & les Chats.

L Es Rats faisoient un si grand désordre toutes les nuits dans une maison , que la servante étoit sans cesse grondée. Cette méchante race rongeoit le fromage & mangeoit le lard : les tartes disparoissoient , & les pâtés vainement défendus par une croute épaisse, étoient démolis & vidés. Elizabeth maudissoit les Chats qui laissoient le champ libre à leurs ennemis.

Un homme fameux dans l'art *antimuotique* se chargea de les détruire : il visita tout le logis : observa les travaux des Rats , leurs retraites , & les passages par où ils faisoient leurs sorties nocturnes.

Mais la jalousie allarma Minette : elle suivit pas à pas cet homme sans

en être vue. S'il s'accrédite , se disoit-elle , il exterminera les Souris. Elle va donc le soir tirer ses appas , & déranger tous les pièges.

Quel ennemi , crie-t-il en colère , vient ainsi frustrer mon espoir ? Ah le traître , sa mort me vengera !

Aussitôt fait que dit : il apprête une trape énorme , la pauvre Minette est prise. Fraudeuse , dit-il , ta vie me payera le dommage que tes tours font à ma renommée.

La malheureuse , d'un ton piteux , lui demanda la vie & la liberté. Nos intérêts sont communs , dit-elle ; épargnez votre compagne.

Quelle insolence , s'écria-t-il ! Sommes-nous donc faits pour partager avec les Chats ? Plût à Dieu que toute votre race contrebandière fût détruite ! Nous seuls alors garderions le fromage de la nation , & l'on augmenteroit nos salaires.

Le prudent Rominagrobis , qui vit

le couteau levé sur sa sœur , lui sauva la vie par cette harangue.

Il n'est âge ni pays où l'on ait vu deux personnes du même métier vivre en paix ; chacun déteste son voisin. Un Gentilhomme accuse l'autre de chasser sur les Fiefs d'autrui ; une éternelle guerre est entre les Belles , & chacune déprime les charmes de ses rivales : les Rois détrônent les Rois dans l'espoir de regner sur toute la terre. Montrons au moins quelque sagesse ; sachons borner nos desirs , & ne nous faisons pas la guerre ainsi que les Rois , les Gentilshommes & les Belles. Quoique notre proie soit la même ; elle est assez abondante pour nous faire tous subsister.



FABLE XXII.

Le Bouc sans barbe.

IL est certain que le Peuple prend tout vice à la mode pour manière noble & polie ; qu'on m'excuse donc, si je donne aux singes , aux chevaux, aux Baudets mêmes , l'orgueil & la fatuité , vices ordinaires à l'homme. Il est vrai que c'est d'après lui que j'ai peint ces animaux ; mais je n'ai pas dit qu'ils l'égalent.

Un Bouc étoit aussi vain , aussi fat que peut l'être un animal. Trouvoit-il un banc de thym , il se rouloit sur cette plante odoriférante , se parfumoit , & contemploit ensuite , avec beaucoup de complaisance , sa figure réfléchie par l'eau.

Que je hais cette barbe , disoit-il un jour ! Elle me vieillit de dix ans. En vérité , si nos femelles n'avoient

Voient pas éprouvé ma vigueur , elles seroient effrayées de cette révérende figure.

Il projette aussitôt de faire raser sa face velue, & court dans ce dessein chez le Barbier du canton : c'étoit un singe vif & leste qui près de-là exerçoit cet art. Un petit bassin de cuivre suspendu dans sa boutique, des dents noires , & deux ou trois coupes placées sur une fenêtre avec quelques hail-
lons rouges annonçoient son triple métier.

Notre Barbier bien appris reçoit le Bouc avec politesse ; lui montre de la main sa chaise de bois , lui savonne le museau , le col , & le rasoir tond promptement sa barbe & toute sa tête. Monseigneur , lui dit le singe , j'espère que vous me ferez l'honneur de me donner votre pratique ; je vous jure qu'aucun museau ne fut jamais si lisse & si propre.

Empressé d'être applaudi , l'animal
D

court à la montagne voisine. Tous les confreres velus firent la grimace en l'appercevant. Qu'est - ce donc , frere , lui dit l'un d'eux ? Quelles mains envieuses t'ont ravi la barbe ! Apprends-nous vite ta disgrâce.

Le fat souriant d'un air dédaigneux , quelles sont , dit-il , les nations polies qui portent encore la barbe ? Les Moscovites mêmes se sont fait raser. Conserverons - nous seuls un barbare usage , & nous verra-t-on toujours ce poids ridicule au menton ? Quand nous traversons les villages , ne sommes - nous pas baf-foués , & poursuivis avec de grands cris ? Enfin tous les petits garçons ne nous tirent-ils pas par la barbe ?

Frère , lui répliqua le chef du troupeau , vous avez raison , si vous ne voulez plus vivre parmi nous : mais si les huées des petits garçons peuvent blesser votre amour propre , comment soutiendrez - vous , dites-

moi , les railleries d'un troupeau entier ? Va , sot affecté , les fats , res semblables , sont le jouet de qui ne l'est pas.

F A B L E X X I I I.

*La Vieille & ses Chats **.

LA société d'un fripon fait soupçonner de friponnerie : la matrone qui accompagne une fille de bonne volonté passe toujours pour une intrigante , & si l'on voit une fille modeste avec celles qui font peu languir , on la croit peu délicate , & l'on demande quel est son prix ; les amis font la réputation.

Une vieille Sorciere reconnue pour telle , courbée sous le poids de l'âge , & glacée par le froid , étoit

* Cette Fable contient les idées du Peuple Anglois sur les Sorcieres.

assise près d'un petit feu qu'elle couvroit de ses mains ridées. Ses genoux tremblans ne portoient qu'avec peine le poids de son corps : sa tête attaquée de paralysie ne cessoit de branler. Elle marmottoit de longues prières lentement & du bout des lèvres , & elle étoit entourée de Chats maigres & miaulans de faim.

Fatiguée de leurs cris , elle entre en colère , & leur balbutie ces injures : Hors d'ici , méchante race. Que je suis folle de vous garder ! Lutins , follets , vrai train d'enfer , si vous n'eussiez jamais demeuré chez moi , on ne m'eût pas maudite comme une Sorcière. C'est à cause de vous que les petits garçons me poursuivent sans cesse , & qu'ils mettent des pailles en croix sur mon chemin pour m'arrêter ; sans vous un fer de cheval garderoit-il toutes les portes , & les Servantes cacheroient - elles leurs vieux balais , de peur que je ne

monte dessus, & que je n'aille au Sabbat ? C'est vous qui êtes cause qu'on garnit ma chaise d'épingles, & qu'on ne cesse de me demander à voir par où le Diable me tette.

Par tout ce babil, répond un des Chats, vous feriez jurer un Saint. Eh ! qui de vous, ou de nous, a plus de raison de se plaindre ? Venons au fait. Si nous n'eussions jamais souffert la faim dans votre chaumière, nous eussions vécu honorés comme bêtes chasseresse, au lieu que c'est une infamie de servir une Sorcière. On croit que vos Chats sont des Diables, votre balai un cheval ; & tous les petits garçons conspirent contre notre vie : ils croient que les Chats en ont neuf.



FABLE XXIV.

Le Papillon & le Limaçon.

Que les faquins parvenus , qui s'oublent jusqu'à l'insolence , rappellent bien leur vile extraction !

Au soleil brillant du matin , un Papillon nouvellement éclos se panachoit sur une rose. La vanité gonfloit son cœur ; il déployoit avec fierté ses ailes d'or enrichies d'azur , & en admiroit les vives couleurs.

Son ami déjà oublié, le Limaçon , portant sa demeure , se traînoit sur le gazon : le Papillon l'apperçoit , & crie, enflammé de colere , au Jardinier : Pourquoi travaillez-vous sans cesse à délivrer la terre de plantes inutiles ? Pourquoi, levé avant l'aurore , vous efforcez-vous de corriger l'intempérie des saisons ? La pêche a-t-elle ces vives couleurs ? La prune

est - elle couverte de cette fleur attrayante , pour flatter le goût de ce vil Insecte ? Ecrasez cet animal qui déshonore votre Jardin.

Quelle arrogance , dit le Limaçon ! Oh ! qu'un faquin parvenu devient impudent & stupide ! Si tu n'avois lassé ma patience à force d'outrages , je n'aurois point dévoilé la bassesse de ton origine ; je ne te ferois point rentrer dans la fange dont tu viens de sortir. A peine neuf soleils ont accru les fruits & coloré les fleurs , depuis que je t'ai vu naître sous une forme misérable. Insecte vil & détesté , tu te traînois avec effort & lenteur ; tu formois d'inutiles & hideux ouvrages. Pour moi , j'avoue mon humble naissance ; je naquis Limaçon & je mourrai tel : mais qu'est-ce qu'un Papillon ? C'est tout au plus une Chenille parée , & toute ta race , vermine nombreuse , n'engendrera que des Chenilles.

FABLE XXV.

La Grondeuse & le Perroquet.

L Assé des calomnies de sa femme,
certain mari la tançoit ainsi :
Qui se permet de calomnier , vit
en dispute avec tout le monde ; tu es
le hérault de ton infamie ; tu declares
& tu fais la guerre à toute ton espèce.
Rien ne peut-il donc réprimer cette
langue de vipère , qui n'épargne ni
ami , ni sexe , ni âge ; tous nos voisins
en sont effrayés ; eh ! bon Dieu ! c'est
comme un torrent qui roule à grand
bruit , & que rien n'arrête. Quoi ! tu
n'es jamais fatiguée, tu sèmeras la dis-
corde éternellement , & cet exercice
donnera toujours à tes poumons de
nouvelles forces.

Mais , voyez donc , repliqua-t-
elle ! Qu'il est grave, le sot ! qu'il est
sage ! Vraiment , il nous refusera

l'usage du plus beau don de la Nature. Oh ! ne froncez pas le sourcil ; je veux parler & être écoutée. Les femmes d'aujourd'hui seroient bien à plaindre, si on les privoit du privilège qu'on accorde à un Perroquet. Vous louez son babil, sa chanson, & vous trouvez mauvais qu'une femme parle ! C'est que vous avez juré de blâmer tout ce qu'elles font.

Après ce bruyant exorde , les réputations entrèrent en jeu. Mères , nièces , filles , tantes , tout fut mis en pièces. Plus crierde mille fois que le Perroquet , elle se déchaîne contre tout son sexe ; avares , coquettes , laides , intrigantes , tout est exécuté sans procès.

Ce torrent de paroles allarme le chien , le chat , les oiseaux , les singes ; ils l'accusent pour la confondre. Le chat jure ; le singe grommelle autour d'elle ; le chien glapissant lui mord les talons ; la pie lui donne

cent noms , & au milieu de tout ce tumulte , le Perroquet lui reproche en ces mots sa méchanceté :

On estime un Perroquet qui jase ; mais on n'a que du mépris pour une femme bavarde & méchante. En attaquant l'honneur d'autrui , on se fait un ennemi de tout Etre qui respire. Songez , songez , Madame , en dilatant ainsi vos poumons , que tous vos voisins ont des langues. Toute médisante en essuie dix fois plus qu'elle n'en dit ; ces dettes - là sont toujours acquittées avec usure.



FABLE XXVI.

Le Chien couchant & le Dogue.

UN Chien couchant , l'espion de son maître , valet traître , lâche & flatteur , en étoit récompensé pour ses mensonges journaliers. Rongé de crainte & de jalousie , il écoutoit & répétoit tout. Le Chat disgracié tous les jours , étoit remplacé par un autre ; le Chien courant étoit battu , le Dogue grondé : le singe fut même banni de la chambre. Enfin , dans cette maison , chacun marquoit de la froideur à son plus intime ami , sans lui en dire la cause.

Un voleur forma le projet de déménager la maison : il mit l'amour en jeu , gagna la servante , flatta le Chien ; un morceau de pain acheva d'en acheter le silence. Il voulut ensuite séduire le Dogue , mais une

gueule honnête refuse les présens. Le larron lui tendit la main en lui offrant davantage ; le fier Mâtin lui mordit les doigts.

Le Chien couchant, trop heureux, court vite à son maître , qui écoutant son récit avec indignation : qu'on le pendre , s'écrie-t-il, ce Dogue maudit. A l'instant même un valet lui passe une corde au col.

L'accusé présente requête & demande à être entendu. Le maître s'affied & confronte les deux parties. *Brillant* l'espion , prenant la parole de ce ton flatteur , qui décele un cœur traître & bas , expose le fait en vrai Rhéteur , & l'aggrave en homme de loix.

L'honnête Turc répondit : Ne me jugez pas , Milord , sans m'entendre : pesez nos raisons avec attention : ne pensez pas qu'un lâche , qu'un perfide ait quelque sentiment de justice , & gardez-vous d'ajouter foi à ses accusa-

tions : *Brillant*, est un fourbe, un imposteur, qui tend la patte à qui la graisse, & qui nous trahit tous deux. Vous vous déshonorez, Milord, en protégeant ce coquin. N'espérez pas que ses infamies soient demeurées inconnues : on vous en croira capable vous-même, si vous ne cessez de le protéger.

Il dit, & la vérité parut dans tout son éclat. Le Dogue fut relâché, & le faux témoin pendu.

F A B L E X X V I I.

Le Persan, le Soleil & la Nue.

Est-il un Poëte dont le génie brûle, & que les Dieux mêmes inspirent : l'envie pâlit en lisant ses nerveux ouvrages ; elle invective, extravagante, & sèche de douleur. Ses serpens, gonflés de venin, appellent à longs sifflemens la troupe infernale à leur aide, & tous les gagistes de

Curl *. Ainsi la gloire produit la haine & la calomnie ; ainsi le jour rend la nuit sensible.

Prosterné devant le Dieu du Jour ,
un Persan commençoit ainsi sa prière
accoutumée :

Père de la lumière , Soleil qui
vois tout , & dont les doux rayons
font éclore les présens de la Provi-
dence , daigne agréer nos chants &
nos louanges : daigne écouter nos
prières : souris à nos champs , & fé-
conde - les.

Une Nuée , qui se rioit de ces mar-
ques de reconnoissance , obscurcit
tout à coup le jour , & son orgueil
jaloux lui arracha cette plainte :

Peux-tu , mortel aveugle , adorer
un Dieu si foible que je lui ôte son
éclat , & me refuser constamment tes
respects & ton encens ? Rends hom-
mage à qui le mérite.

Le Persan , transporté de zèle , repousse à l'instant en ces mots cette calomnie ridicule.

C'est le Dieu que j'implore & que je révère , qui t'a élevée dans les airs. Lorsque tu es entre lui & moi, je n'en vois que mieux ta mince substance. Un coup de vent suffit pour dissiper cent Nues réunies ensemble.

Aussitôt un vent frais s'élève , la Nue emportée se dissipe , & l'orbe glorieux du jour reparoît dans tout son éclat. Ainsi l'on voit s'évanouir les noires vapeurs de l'envie , & les talens & le vrai mérite briller dans toute leur gloire.



FABLE XXVIII.

Le Renard mourant.

UN vieux Renard touchoit à sa dernière heure. Déjà sa mâchoire tremblante & défarmée avoit perdu tout appétit. Entouré de sa famille prête à recevoir ses dernières volontés , il souleva sa tête avec peine , & prononça d'un ton foible & languissant ces paroles remplies de sagesse.

Ah ! mes enfans , renoncez à l'iniquité , suivez mes avis salutaires ; en ces derniers momens , je sens tout le poids de mes crimes. Voyez , voyez ces Oies égorgées. Pourquoi ces Coqs-d'Inde sanglans s'offrent-ils devant moi ? Pourquoi cette troupe gloussante , qui me demande ses petits ?

Ses enfans affamés regardoient de

tous côtés , se préparant au festin que leur annonçoit leur père. Où est donc , dirent-ils , cet excellent repas ? nous avons beau regarder , nous ne voyons seulement pas une plume. Ces Oies , ces poules , ces coqs-d'Inde sont apparemment des phantômes de votre esprit troublé , & vos enfans lèchent en vain leurs lèvres.

O gloutons , leur dit-il , réprimez cet appétit déréglé ; un jour viendra où vos remords vous feront déplorer votre gourmandise. Oubliez-vous donc que les chiens décèlent nos pas fugitifs , que les pièges , que les lacets , & que les fusils nous détruisent. Les fripons redoutent toujours les recherches de la Justice ; ils n'ont pas un instant de paix. Aujourd'hui la vieillesse , si rare parmi nous , met un terme à mes maux. J'ai beaucoup vu ; croyez-moi : que l'honnêteté règle vos passions , & vous serez toujours

contens : vivez honorés , estimés , mes chers enfans , & rachetez votre réputation perdue.

Le conseil est bon , répliqua l'un d'eux , & nous voudrions de bon cœur qu'il fût praticable ; mais rappelez - vous ce qu'ont été vos ancêtres : tous fripons de père en fils , ils nous ont transmis leur mauvais renom : ils nous ont notés d'infamie , & quand nous vivrions comme d'innocentes brebis , quand nous n'aurions que des pensées , des paroles , des actions honnêtes , dès que le nombre des poules diminuerait dans les basses-cours , nous n'en serions pas moins accusés , & nous passerions pour des hypocrites. La réputation perdue ne se rachete pas.

Soit donc comme il a été jusqu'ici , dit le moribond : mais qu'entends - je ? Ce sont , je crois , des cris de poules ; courez , mes fils , mais soyez sobres ; je sens aussi qu'un poulet me feroit grand bien.

FABLE XXIX.

Le Chien couchant & la Perdrix.

LA tête haute, le nez au vent, un Chien couchant parcouroit un chaume : tout à coup il sent quelque proie, il s'en approche en rempant & forme son arrêt près de la couvée. Les Chasseurs avertis par lui de la proximité du gibier, approchent & tendent leurs filets.

Une Perdrix, que l'expérience avoit remplie de sagesse, examinant ces préparatifs, se rit de tant de soins inutiles ; elle allarme ses petits, ils partent & gagnent le bois : mais avant d'essayer son aile assurée, elle voulut tancer cet espion rempant.

Esclave adulateur du luxe des hommes, vil instrument de leurs plaisirs, méchant fourbe, lui dit-

elle , dèshonneur de ton espèce ; elle devroit te défavouer. Autant que je peux juger de leurs qualités naturelles , les chiens naissent avec un cœur droit ; avant qu'ils eussent assez de bassesse pour servir des projets scélérats , ils étoient ou vrais amis , ou ennemis généreux.

Le Chien répondit dédaigneusement : sûre de ton aile , tu m'oses insulter. Tous ceux qui habitent , comme toi , dans les campagnes , ne sentent pas les belles manières. Que l'esprit rustique est ignare ! Il n'appartient qu'aux hommes polis de connoître mon mérite. C'est en rempant comme moi , que l'intrigant qui commerce en Belles , s'enrichit en accroissant les dettes de sa nation : que plaçant tous ses amis sans distinction & sans choix , il obtient des récompenses. Elevé au sein de la Cour , j'en connois les usages. C'est en les mettant en pratique , que

j'accrois sans cesse ma faveur , & que je rends tous mes jours heureux.

Ah ! j'aurois deviné , répond la Perdrix , quelle a été ton école ; l'esprit souple des valets se plie à tous les vices de leurs maîtres. Vous venez de la Cour , dites-vous ? Adieu mille fois. Elle vole à sa couvée.

F A B L E X X X.

L'Apparition universelle.

UN libertin s'étoit livré pendant sa jeunesse à toutes sortes d'excès. Son sang étoit corrompu , son esprit languissant , sa force abattue. Attaqué de maux secrets, il se traînoit à peine comme un infirme vieillard.

Tourmenté par ses douleurs , occupé de tristes & profondes idées, il rêvoit , prioit , juroit par accès. Tout à coup un grand phantôme

décharné paroît devant lui , & lui adresse ces paroles :

Mon nom , sans doute , t'est déjà connu : sois attentif à ma voix , & suis les conseils du *Souci*. L'or , l'autorité , les honneurs , l'amour même, sans la santé ne peuvent donner un moment de joie. Sois donc sage ; avec la santé tout sentiment agréable fuit.

Il dit , & disparoît : ses prudens conseils intimident le malade : il renonce à tous ses excès , fait couler dans ses veines des sucres purifiants , & pour s'obliger enfin à une vie plus réglée , il se résout à prendre une femme.

Mais à peine est-il marié que le phantôme importun vient le visiter encore : il suit tous ses pas ; il lui dit que les Belles sont fragiles , qu'il ne faut avec elles que de la confiance , pour obtenir tout ce qu'on désire. Par ces discours réitérés, il le

rend bientôt jaloux jusques au délire. Il lui murmure à l'oreille les noms des galans de sa dame : ensuite , il lui représente toutes les charges du ménage, ses revenus annuels, ses dettes qui se multiplient , des créanciers qui prennent ses biens , & réduisent ses enfans à la plus extrême indigence.

Plein de ces effrayantes idées , il ne songe qu'à accumuler ; la soif des richesses le brûle : il les acquiert. Le phantôme revient & n'en est que plus obsédant ; il lui montre à ses côtés les besoins & la misère : le malheureux croit jour & nuit entendre des voleurs , voir des assassins.

Comment chasser cet hôte excédant ? Une vaste autorité le délivrera peut-être ; il aspire aux premiers rangs. Le spectre accourt , & le tourmente soir & matin ; il lui fait considérer sur quel foible appui l'ambition est soutenue , & quels supplices

cruels la jalousie joint à la grandeur : il ne présente à son esprit que rivaux furieux, & qu'amis perfides, il ne l'entretient que du déshonneur attaché presque toujours aux chutes des Grands.

Il quitte la Cour pour fuir les noirs soucis, & va chercher la paix sous un ciel champêtre. Les jardins, les champs lui fournirent d'agréables occupations : il s'amusoit à tailler ses arbres, & cultivoit tranquillement ses fleurs. Mais l'impitoyable *Souci* le vient assaillir : il ne lui parle que du mal que peuvent faire les nielles, les brouillards, les limaçons, les secheresses & les pluies. Dans ses champs, dans sa maison, par-tout le spectre le poursuit. C'est vainement qu'on tâche de fuir le souci.

Enfin réduit au désespoir, il s'adresse à son phantôme. Puisque tu dois m'accompagner éternellement, lui dit-il, sois doux avec moi ; con-
duis

duis & dirige mes pas , mais garde-toi de les suivre.

F A B L E X X X I.

Le Moineau & les deux Hiboux.

DEux Hiboux conféroient gravement ensemble. Que le goût a dégénéré , disoit l'un ! Est-il un endroit où l'on rende à la sagesse les honneurs qui lui sont dûs ? C'étoient les sages Grecs qui savoient connoître ce que c'est que le vrai mérite ; la preuve en est sensible , ils honorèrent nos pères ; ils pesèrent attentivement la dignité de tous les Oiseaux , & tenterent de sonder la profondeur *glaucotique*. Athènes , ce siège de la Science , nous révéra unanimement ; les titres que nous méritons nous y furent accordés , & le Hibou devint l'objet des adorations du Monde.

Frère , vous raisonnez bien , répli-

E

qua son compagnon , en ouvrant à moitié les yeux, vous raisonnez bien ; Athènes fut le siège de la Science , & la Science est éclairée ; Athènes nous éleva sur le casque de Minerve comme symbole du génie ; mais maintenant , hélas ! nous sommes négligés , & le Moineau babillard est plus considéré que nous.

Un Moineau qui , perché près d'eux , les entendoit se flatter ainsi , exprima vivement en ces mots son impatience.

Qui trouve sottise trouve orgueil. Vous futes honorés dans Athènes , on vous plaça sur le casque de Minerve ; mais tous les oiseaux , excepté vous , savent pourquoi. Les Grecs voulurent enseigner par-là qu'on ne juge que très - fausement , quand on se borne à l'extérieur , auquel on ne doit pas accorder son estime , puisque de graves sots , comme vous , peuvent paroître sages. Voulez-vous

passer pour tels : soyez moins fiers, & vivez comme la Nature vous l'inspire ; vous ferez alors une chère délicateuse ; les Fermiers reconnoissans loueront votre vigilance ; des repas de souris bien grasses récompenseront votre peine, & le Chat le plus adroit ne fera pas mieux traité.

F A B L E X X X I I.

Le Courtisan & Prothée.

UN Courtisan a-t-il perdu les bonnes grâces de son maître : il court cacher sa honte & ses ennuis au fond d'une campagne. Là, condamné à l'exercice & à la santé, il a soin que sa maison annonce l'opulence. Il forme des plans nouveaux, dans l'espoir de piller sous un autre règne. Aussi avide de gain qu'Alexandre le fut de conquêtes, il soupire

après l'heureux pouvoir de ruiner encore le Royaume.

Comme un de ces Courtisans se promenoit (sans sa baguette *) le long de la mer , rêvant aux moyens de rentrer en grace , du milieu des flots qui couvroient circulairement le rivage , Prothée s'élève & lui parle ainsi :

Vous venez de la Cour , sans doute ; je crois m'en appercevoir à votre air plein d'importance : le Courtisan lui avoue que ses amis l'ont trahi , & qu'il a été victime de leurs brigues.

Sois , lui dit le Dieu , témoin de mon art ; je change de forme à mon gré : vois & dis-moi si j'égale la souplesse des Courtisans. Il dit , & changé en serpent hideux , il fait bouil-

(*) Marque de pouvoir que le Roi d'Angleterre donne à ceux qu'il met en charge à la Cour , & qu'il retire & brise lorsqu'il leur ôte leurs charges.

lonner les flots sous sa monstreuse étendue.

Quoique nos Courtisans soient fiers , lui dit le Milord , ils sont tous de race reptile , & prennent aussi cette forme horrible : ils évitent la tempête , & quand le soleil se montre ils profitent de ses rayons. Ils sifflent méchamment , glosent avec envie , & changent d'habit tous les jours. Enflés d'un lustre tout récent, ils marchent tête levée , quoiqu'ils soient nés dans la bassesse.

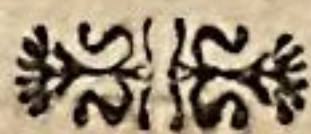
A l'instant Prothée devient Lion : furieux , il secoue sa jube , il frappe le sable , & tout à coup prend la forme & les regards terribles du Lynx , puis devient Ours, Crocodile , Âne , Loup , Renard.

Si je n'avois pas vu la Cour , ajouta le Courtisan , ces changemens pourroient me surprendre ; mais les gens de ce Pays occupés du gain du jour , agissent tous de cette manière.

Tant que leur maître veut les employer , tour à tour Loups , Lynx & Lions , leurs meilleurs amis sont leur proie. Ils savent se conduire encore comme les Ours ou les Renards ; leurs vols sont tantôt cachés , & tantôt faits avec violence. Quelquefois ils braient dans les chambres , ou y prennent la forme de bêtes de proie ; ou devenus Crocodiles , ils dévorent ceux qu'ils appellent , & se servent ainsi de fraudes de toute espèce. Il dit , vole à lui , & le lie. En vain le Dieu captif tente d'échapper.

Maintenant , ô Prothée , dit le Courtisan , dis la vérité , avoue ta défaite & l'infériorité de ton art.

Usez de force ou de surprise , un habile Courtisan vous captivera toujours ; tels que les filets de Vulcain , ses liens sont imperceptibles.



FABLE XXXIII.*Les Mâtins.*

UN Dogue , de vraie race Angloise , aimoit mieux se battre que manger. Deux Chiens se disputoient-ils : il brûloit de prendre part à la querelle , & il trouvoit fréquemment l'occasion de se satisfaire. Fier & boiteux , il tiroit vanité de l'inégalité de ses jambes & de son museau déchiré. Tous ses membres étoient couverts de glorieuses cicatrices , & de périlleuses rencontres avoient accourci ses oreilles.

Un jour entendant de loin une bataille bruyante , il y court , bien résolu d'en partager le succès.

Un Tanneur le voyant passer , sort de sa cour & lui crie : Ah ! maudit Chien ! un bon bâton te corrigera. D'où te vient ta haine contre les Tan-

neurs ? Tu ne te jettes sur mon chien, que parce que tu n'oses me mordre.

Un Boucher enflammé du même courroux , s'avance aussi pour voir le combat , & du milieu de la foule il crie d'une voix enrouée : On a vu mon chien briller aux combats de *Hockleyhole* , & de *Marybone* (*) : jamais il n'attaque en Public de peur d'être séparé. Ne crains pas , sot impudent , de partager sa renommée ; il aura de son combat ou la honte , ou la gloire entière.

Il dit : aussitôt tous deux jurant , grondant comme le tonnerre , séparent leurs chiens ; puis coups de bâton & de pied de tomber sur l'échine du malheureux Mâtin.

Dégouttans de sueur & de sang ,

(*) Villages voisins de Londres , où l'on donne publiquement des Combats d'animaux.

les deux autres combattans se reposoient près de-là ; on les lâcha sur le pauvre haire, qui , houspillé , mordu, vautreé , se leva , déchiré , boitant , & s'enfuit la queue & les oreilles basses.

F A B L E X X X I V.

Le Monceau d'Orge & le Fumier.

QUe l'on voit d'impertinens de la Barrière S. Antoine à celle du Cours-la-Reine ! Fripons orgueilleux , qui recueillent les fruits dûs aux travaux du Peuple , & qui, comme des champignons , ont percé la terre en un jour. Connoître un frère, un ami, seroit pour eux une indignité. Ils rougissent au nom de leurs mères, & ce sot orgueil publie leur opprobre.

Au lever de l'aurore , un vigilant Fermier traversant sa basse-cour , s'y arrêta quelques momens , & ap-

puyé sur sa fourche , observoit le mouvement du fléau : il calculoit en idée ses grains , comptoit ses oies , ses cochons , ses moutons , en pesoit la laine & multiplioit la récolte des années futures , lorsqu'un Monceau d'orge voisin interrompit ainsi les réflexions de son maître :

Dites-moi , bon Sire , est-il juste de me traiter avec ce mépris , avec cette négligence , moi qui contribue à votre bonne chère , & compose cette boisson qui répand la joie dans votre ame ? Pourquoi suis-je insulté , disgracié , placé enfin près de ce fumier ? Ce spectacle désagréable devroit-il se trouver ici ? Commandez , Sire , qu'on l'enlève ? Ce voisinage est trop humiliant.

Le fumier réplique humblement : Ton maître se rit de ta vanité ; apprend à ne pas mépriser ceux qui te paroissent petits & bas. Tu te feras plutôt estimer en reconnoissant en

moi ton bienfaiteur & ton ami. Sans ma chaleur secourable tu aurois péri dans la terre ; mais tu ressembles aux gens parvenus qui croient que rien n'est plus grand que d'oublier ses dettes.

F A B L E X X X V.

Pythagore & le Paysan.

PYthagore, plongé dans de profondes méditations , traversoit au point du jour une campagne fleurie ; il arrive à une ferme , où monté sur une échelle , un Payfan ébranloit à coups de marteau le foible toit de sa cabane. Ce bruit interrompit les contemplations sublimes de Pythagore.

Ami ! lui dit-il , quel travail peut t'occuper si matin ? La Justice crie vengeance , répond le Rustre à haute voix. Voyez - vous-là ce Milan , qui

se nourrissoit de vols ? Fléau de mes Poules & de mes Coqs-d'Inde , sa vie m'a enfin payé ; voyez ses ailes étendues, je l'ai cloué là pour l'exemple de sa race. A présent , Dieu merci , mes oiseaux sont en sûreté , ma volaille vivra tranquille ; elle va se multiplier dans ma basse - cour , & s'engraïsser du rebut de mon grenier.

Ton arrêt est juste , répond Pythagore ; il importe au bien public que le meurtrier périsse : mais si ces tyrans de l'air éprouvent un châtement si sévère , quel devroit être celui de l'homme, qui fait couler à toute heure le sang des innocens animaux ? Quelle impudence le pouvoir & la force ne donnent-ils pas ? Faire périr ainsi un Milan , tandis que toi , vorace mortel , tu vas égorger peut-être des poulets pour ton dîner.

Oh ! vraiment , dit le Payfan , les Hommes & les Milans seront traités de même sorte ! Quand Dieu remplira

le Monde d'animaux , il nomma
l'Homme leur Seigneur & leur maître.

C'est ainsi , s'écria le Philosophe ,
que les tyrans excusent les meurtres
& les crimes que commet leur bar-
barie : tu dois avouer que cet oiseau,
semblable à l'Homme en toute sa
conduite , n'est mort que parce qu'il
aimoit les mets qui te nourrissent &
que tu aimes comme lui.

Les petits fripons ne périssent
qu'afin que les grands s'emparent de
leurs richesses.



FABLE XXXVI.

La Fermière & la Corneille.

Pourquoi ces pleurs ? Pourquoi vois-je se faner les roses de votre visage ? Votre dernier mari est-il mort, ou quelque malheur pire encore vous feroit-il arrivé ? Aucun amant n'auroit-il demandé à remplacer votre époux ?

Hélas ! ne savez-vous pas pourquoi je suis affligée ? Du sel s'est répandu, & c'est moi, grands dieux ! que cet augure désigne. J'ai vu en croix mon couteau & ma fourchette ; je l'ai vu un vendredi : ô funeste jour ! Juste ciel ! préserve-moi des malheurs qui me menacent. Cette nuit encore (j'atteste le ciel que ce que je vais dire est vrai) cette nuit, avec un grand fracas, une bierre est sortie de ma cheminée ; le Courier pro-

chain m'apportera certainement de fâcheuses nouvelles. Dieu veuille au moins que mes amis soient tous en bonne santé.

Sèche tes pleurs , veuve affligée ;
calme ta frayeur , bannis le chagrin,
& rappelle ton appétit ; mange comme à ton ordinaire , & pleure , si tu veux , après ton dîner : mais quand tes plats seront enlevés , pour ton dessert je te dirai cette fable.

Sur son cheval , allant au marché ,
une Fermière comptoit les profits de
sa marchandise : un tressaillement
subit fit cesser son rêve : cette Corneille , s'écria-t-elle , perchée sur ce
chêne à main gauche ne m'annonce
rien de bon : maudit soit son croasse-
ment de mauvais augure ! Comme
elle disoit ces mots , sa jument bron-
che , tombe par terre , le panier fait
la culebute , & ses œufs cassés cou-
vrent le chemin ; étendue tout de
son long , elle peste , jure , maudit

la Corneille : Vilain crapaud , cria-t-elle , que la mort te ferre la gorge ! Tes tristes chants présageoient mon malheur ; je l'ai bien reconnu.

Bonne Dame , reprit la Corneille , ne jurez pas tant ; desserrez votre poing , & essuyez vos habits : pourquoi me maudissez-vous ? Si vous avez tout perdu , la faute en est à vous seule. Que ne placiez-vous ces denrées fragiles sur votre cavale au pas assuré ! Quand toutes les Corneilles du canton rassemblées eussent crié plus fort que vous , votre cavale ne fût pas tombée , & vous eussiez sauvé vos œufs.



FABLE XXXVII.

La Poule-d'Inde & la Fourmi.

Nous appercevons très-bien les défauts des autres , & la plus petite tache qui les défigure. Mais , pour nos défauts les plus évidens , nous sommes de parfaits aveugles.

Une Poule - d'Inde lassée de sa nourriture ordinaire , sortit de la basse-cour & se rendit dans le bois : ses petits , prenant quelques grains çà & là , suivirent leur mère.

Venez , venez , leur crie-t-elle ; ce côteau nous offre la chère la plus délicieuse. Regardez cette troupe noire : des millions de Fourmis couvrent cet endroit : ne craignez rien , mangez comme moi. Rien n'est meilleur qu'une Fourmi. Ah ! que nous serions heureux , & que notre sort seroit envié , s'il nous étoit possible

d'échapper au couteau du Cuisinier ! Mais l'homme détestable a conjuré contre les Coqs-d'Inde ; à la Fête de Noël , il nous fait égorger par centaines. L'homme maudit ! quelquefois il nous fait cuire à la daube , & quelquefois nous fait tourner à la broche. Enfin l'on voit des Coqs - d'Inde sur toutes les tables , depuis celle du Payfan jusqu'à celle du Monarque. Que l'homme mérite bien d'être maudit pour sa gourmandise !

Une Fourmi qui avoit grimpé hors de la portée de la Poule , lui répondit ainsi , du hêtre voisin. Avant d'observer les péchés des autres , fouille un peu dans ta conscience , réprime ta voracité , & n'extermine pas dans un déjeûner des nations entières.



FABLE XXXVIII.

Le Père & Jupiter.

UN homme implorant Jupiter , lui demandoit une femme. Sa prière fut exaucée ; mais le Dieu fut d'autant plus surpris de cette demande , que la félicité est rare & douteuse dans cet état.

Bientôt le nouvel époux forma de nouvelles prières , il demandoit des héritiers. Jupiter y consent ; ses vœux sont comblés : il a deux fils de haute espérance , & une fille charmante.

Ses soucis croissent avec sa famille : quel sera l'état futur de sa fille & de ses fils ? Il voit les hommes suivre les richesses , le pouvoir & la beauté. Grand Jupiter , s'écrie-t-il , exauce - moi encore une fois : que mes enfans deviennent tous heureux.

Que mon fils aîné , ce fils en qui j'ai mis mon espoir , possède les plus riches dons que la fortune peut accorder. Que la plus noble ambition l'élève au faite des grandeurs. Que guidé par la faveur , il marche à grands pas dans cette brillante carrière , & que tous les Courtisans le révèrent comme leur Idole. Dieu tout-puissant , accorde à ma fille tous les charmes & toutes les graces : daigne exaucer ces vœux ardens. Fais , grand Dieu , le bonheur d'un père.

Jupiter sourit & l'exauce encore. Le fils aîné devient riche & en même tems avare ; il étudie profondément l'art de l'épargne sordide , il amasse avec peine & sollicitude d'inutiles monceaux d'or & d'argent , il n'a pas un instant de calme , il ne dort que dans le trouble , & ne veille que dans la crainte. Indigent en idée , malheureux en effet, il meurt de faim & n'ose manger.

Le second vole aux honneurs.
Versé en peu de tems dans l'art de la
Cour, & porté rapidement aux pre-
mières places, il en tombe plus vite
encore, victime de ses rivaux.

L'éclat des roses du matin pare les
joues de Belinde, & le feu de l'amour
brille dans ses beaux yeux ; mais
vaine & coquette, elle dédaigne ceux
qui la recherchent, & les voit souf-
frir avec joie. Le tems destructeur
flétrit ces roses brillantes, & d'un
souffle emporta ces feux passagers ;
tous ses amans disparurent, & Be-
linde méprisée, réduite au désespoir,
languit & mourut.

Jupiter témoin des douleurs du
père, & l'entendant accuser les des-
tins de cruauté, réprima en ces mots
l'injustice de ses plaintes : Hommes
insensés ! vous ne jugez du bonheur &
de l'infortune que sur les apparences.
Vous osez, aveugles que vous êtes,
régler à votre gré les présens du ciel.

Demandez la vertu , & trop heureux
de la posséder , laissez le reste à la
Providence.

FABLE XXXIX.

Les deux Singes.

LEs Philosophes pédans raillent la
conduite des hommes du monde , & ceux - ci pour qui la science
& un fétu sont à peu - près la même
chose , se rient du pédant & de ses
travaux. Don Diegue , à l'air grave
& composé , méprise le ton du Mar-
quis ; le Marquis rit du sot aprêté
qui regarde & marche à la toi-
se. Rosbif composé des deux , di-
seur de rien comme un François ,
sérieux comme un Espagnol , plus
sage en idée que toute la terre , se
rit de l'un & de l'autre , & est raillé
par tous les deux. Le style hardi du
Poëte est blâmé par les Profateurs ,

tandis que les premiers, emportés sur les ailes du génie, jettent à peine un œil dédaigneux sur les froids Auteurs des descriptions profaiques. Nous rions des Singes, & ils rient de nous. Que sommes-nous pour eux ? De vrais Singes.

Deux d'entr'eux allerent un jour à la Foire S. Laurent ; les Critiques les plus mordans n'eurent jamais l'air aussi effronté. Ils traverserent la foule qu'attiroient les bons mots de Polichinelle, ils prirent leurs billets & furent se placer aux premières loges.

Ces figures graves & attentives, firent éclater le Parterre. Frère, dit l'un d'eux, cette populace est bien mal frisée : la salle retentit aussitôt de sifflemens réitérés.

Un Voltigeur paroît, fait la roue, le saut de la carpe, il s'élance, se renverse, se suspend la tête en bas ; & les spectateurs charmés applaudissent avec transport. Lors un des Singes sou-

riant : Si de pareils tours amusent ces Singes géans , dites-moi, frere, combien les nôtres ne les émerveilleroient-ils pas ? Ils nous adoreroient pour notre souplesse. Combien de fois ne vous ai-je pas vu grimper à la cime des arbres , y jouer , sauter & tourner en l'air ? Ces Singes grossiers que voilà, passeroient-ils comme nous de branche en branche ? Leurs applaudissemens font voir cependant qu'ils connoissent le vrai mérite ; ils font cas de nos talens , puisqu'ils en admirent ainsi une imitation si foible.

Frère , répond son camarade , je conviens que l'homme est sage en cela ; j'avoue qu'il mérite des éloges. Mais lorsqu'il voudra surpasser ses maîtres , je rirai de son orgueil. Y a-t-il , par exemple , rien d'aussi plaisant que de voir les hommes sans cesse debout , parce qu'ils nous voient marcher quelquefois sur les pattes de derrière ? Je hais les imitateurs.

FABLE

F A B L E X L.

Le Hibou & le Fermier.

U N Hibou d'air & de port très-grave, & qu'on voyoit aussi rarement qu'un Turc hors de sa patrie, avoit choisi pour demeure une grange, lieu propre à la chasse & à la méditation. Une poutre élevée sailloit hors du mur ; c'étoit-là qu'il se reposoit, branlant de tems en tems la tête & semblant penser par accès, tel que j'ai vu souvent dans le Palais Royal maint imbécille Nouveliste lisant la Gazette, décider d'un ton imposant, & régler le sort de l'Europe. Des gerbes entassées remplissoient cette grange ; le Fermier étant venu les visiter un matin, le Philosophe Chat-huant lui fit part de ses réflexions.

Les hommes supposent qu'ils sont

F

raisonnables ; hélas ! dit-il , quels êtres bornés ! Leur mépris pour l'oiseau de nuit décèle au moins de la haine , si ce n'est de la folie : d'ailleurs , quelle partialité ne montrent-ils pas dans tous leurs éloges ! Ils admirent le gazouillement de la Fauvette & de la Linotte ; ils trouvent divin le chant du Rossignol , pendant que les plus fins connoisseurs de la gent emplumée voient évidemment la sagesse empreinte sur notre physionomie. Que je daigne paroître au grand jour ; quelle foule d'oiseaux forme mon cortège ! Ils me suivent , ils m'accompagnent comme des esclaves , & confessent que je suis d'une espèce supérieure.

Le Fermier rit , & lui répond : Oses-tu bien , avec ta voix rauque , déprécier le chant des Fauvettes ? Apprends que les oiseaux , ainsi que les hommes , te regardent comme une bête stupide. Gros hébété , peux-

tu t'enorgueillir de ce que tu nommes ton cortége & tes esclaves. On suit peu la sagesse & les sages ; mais les fots suivent les fots pour rire de leurs balourdises.

F A B L E X L I.

Les Jongleurs.

LA réputation d'un Joueur de globelets étoit établie dans tous les quartiers de Londres : il escamottoit avec tant d'adresse , qu'on auroit cru que le Diable conduisoit ses doigts.

Le Vice en entendit parler ; il lut les affiches , & bien convaincu qu'il lui feroit supérieur , il se rend à sa demeure , & du milieu de la foule il le défie à voix haute.

Est-ce là cet homme , dit-il , de si fameuse renommée ? Comment peut-il fasciner vos yeux ? Qu'il se mesure à moi, Messieurs , & soyez nos juges.

J'accepte ton défi , s'écrie l'autre ; je ne suis inférieur à personne dans mon art. Il dit & fait en même tems paroître & disparoître les boules de cire ; les cartes lui obéissent & sont changées en oiseaux ; les petites boîtes deviennent du grain ; cent & cent tours enfin trompent l'assemblée. Il prend ensuite sa gibecière , il la montre à tout le monde , il ouvre ses mains , elles sont vuides ; il commande que l'or en sorte à grands flots ; puis il en tire des œufs d'yvoire ; mais quand on voit une poule en sortir , tous les spectateurs étonnés crient au miracle.

Le Vice s'avance & prend place , sans oublier les formalités. Prenez , dit-il , ce miroir magique , il charmera certainement vos yeux. Le miroir passe de main en main , chacun desire de le consulter , & s'admire en s'y voyant.

Puis s'adressant à un rapporteur :

Voyez , dit-il , cette lettre de change ; la somme est considérable : soufflez dessus , *passé*. Un cademat contenoit les lèvres du Rapporteur. Un second souffle rompt le sortilège , & le cademat disparoit.

Douze bouteilles de liqueurs furent posées sur la table ; tout à coup elles disparoissent , & l'on voit à leur place deux épées sanglantes.

Il dit à un fripon : Tenez , prenez cette bourse ; celui-ci la serre étroitement , puis ouvrant la main il y trouve une corde.

Tenez , dit-il encore à un Courtisan , prenez cette baguette (*) ; il la saisit avidement , & il voit une hache entre ses mains.

Il pose un tronc sur la table : Quelqu'un souffle , crie-t-il ; un Curé souffle , le tronc disparoit , & un

(*) Voyez ci-dessus la note de la Fable xxxii. pag. 100.

repas somptueux fume aussi-tôt au même endroit.

Il prend un cornet, le remue, jette les dez, & l'argent de l'assemblée vient remplir sa bourse.

Regardez cette mignature, dit-il à un jeune homme blême & décharné; voyez-vous ce sein d'albâtre, cette bouche de corail, cette taille de Nymphes, & ces yeux étincelans; prenez-la, elle est à vous. Celui-ci prend, saisi de joie, & voit dans sa main des pilules; toute l'assemblée éclata de rire.

Un écu mis dans la main d'un usurier se changea en trente louis. Que cet argent, dit-il, soit donné aux héritiers de cet homme. Les trente louis devinrent jettons.

Entre les mains du Vice, un louis prit successivement toute sorte de figures, excepté celle de charité, & rien de ce qu'on y voyoit, ou qu'on en tiroit, ne conservoit sa première forme.

Le Jongleur désespéré , reconnu humblement celui-ci pour maître. Votre adresse, lui dit-il , est merveilleuse , elle est incomparable : mais un usage continuel a perfectionné votre main : je ne trompe le peuple que de tems en tems ; & vous , vous le dupez tant que les jours durent.

F A B L E X L I I.

Le Conseil des Chevaux.

Plusieurs Chevaux païssoient dans une plaine. Un jeune Poulain sema parmi eux l'esprit de révolte & de dissension. Les Etats s'assemblerent & furent bruyans. Fier de sa vigueur & de sa jeunesse , l'œil étincelant de colère , le Poulain s'avance & harangue ainsi :

Que notre race est abjecte ! Langui-
ra-t-elle long-tems dans ce honteux
esclavage ? Devons-nous gémir sous

ces liens honteux , parce qu'ils ont accablé nos pères ? Confiderez, amis, votre force , & qu'une conquête brillante établisse à jamais vos droits. L'orgueil de l'homme est votre opprobre. Brisez le joug qu'il vous impose. Cessez de bercer sa folle vanité en ses superbes carrosses. Etes-vous donc destinés à des travaux perpétuels ? Vous croyez-vous faits pour traîner éternellement la charrue , pour fondre en eau sous le harnois , ou galopper de poste en poste ? Voyez combien les hommes sont foibles , & quelle vigueur au contraire est rassemblée dans nos nerfs ! Et nous nous avilissons à couvrir nos freins d'écume , à porter nos cruels tyrans. Souffrirons - nous plus longtemps que l'éperon hâte nos pas ? Non, rejettons ces rênes honteuses , repoussons avec mépris tous ces instrumens de notre infamie. Que l'homme soumette le Lion , qu'il adoucisse

le Tigre & en appaise la fureur. Comme ces braves animaux , défendons nos droits & notre liberté ; qu'à notre nom seul tous les hommes frémissent.

Il dit , & déjà l'assemblée hennissoit des applaudissemens , lorsqu'un Cheval (le Nestor de la plaine) s'avança d'un pas grave & lent : il promena de tous côtés ses regards pleins de prudence , & parla ainsi aux rebelles :

Quand j'ai eu de la vigueur , de la santé comme vous , j'ai connu les travaux de la servitude ; l'homme récompense aujourd'hui mes peines passées ; il m'a fait présent de ces vastes champs : je me nourris des herbes qu'ils produisent , & tout le reste de ma vie coulera dans la paix & dans la tranquillité. Nous prêtons, il est vrai , nos travaux à l'homme , & c'est avec notre secours qu'il féconde ses terres ; mais aussi ne par-

rage-t-il pas nos peines ? N'est-il pas le compagnon constant de notre labeur. Combien de bâtimens par lui-même élevés nous mettent à l'abri de l'inclémence de l'air ? il supporte les chaleurs les plus ardentes de l'été pour ramasser nos foins ; il sème , il moissonne , & nous partageons son grain comme ses travaux. Mes amis , toutes les créatures sont destinées à s'aider mutuellement. Calmez vos esprits inquiets , & ne songez qu'à remplir la tâche que le ciel vous a imposée.

Ce discours doux & modéré fit cesser tout le tumulte ; le jeune Pou-lain se soumit & fut bridé comme ses pères.



FABLE XLIII.

Le Chien & le Chasseur.

Fatigué jusqu'à la colère des cris absurdes d'un sot obstiné, qui pourroit souffrir paisiblement l'excès de son impertinence ?

L'aurore éveilla un Chasseur : il se lève, donne du cor ; ses chiens joyeux l'entourent, & prennent d'un pas vif la route du bois. Errant de tous côtés, ils cherchent par-tout le gibier, & flairent inutilement les champs couverts de rosée. Quelle industrie ! quels soins ! quelles peines ! quel silence ils observent tous !

Miraud, Mâtin de méchante race, jeune étourdi, fort ignorant, déploie tout à coup sa gorge criarde : la meute chassoit sans faire attention à son bruit ; le Mâtin persiste & redouble.

Le Chasseur furieux court à lui &

fait claquer son fouet sur son dos : les flancs tous déchirés , & d'un ton hurlant , le jeune Mâtin se plaint en ces termes :

Je sçais depuis long-tems que la beauté de ma voix a rendu votre meute jalouse : ah ! que ne peut l'envie ? C'est à ma supériorité que je dois ces douleurs cuisantes.

En braillant , répond le Chasseur , les jeunes fots tels que toi ne font que montrer leur orgueil & leur grossière ignorance ; ils peuvent exciter le mépris , mais non l'envie , qui est une espèce d'éloge. Si ta langue bavarde n'eût pas persisté à me prouver que ton nez est faux , tu chasserois maintenant avec cette meute , & tu n'aurois pas montré ta sottise. Toujours pressés de parler , les fots sont bientôt connus.



FABLE XLIV.

Le Poète & la Rose.

JE hais les cœurs baslement envieux
qui fondent leur renommée sur
la ruine de celle d'autrui. Les pru-
des croient se sanctifier en décrivant
les femmes du monde. Les petits
Auteurs croient que la calomnie peut
faire passer sur leur tête les rayons
de gloire qui ceignent le front des
grands Ecrivains. Tel est encore l'or-
gueil des Belles ; elles détestent leurs
rivaux , & s'efforcent de les abaisser.
Voulez-vous plaire à Lesbie : dites
que Dorinde est désagréable. Pour
que Beline se livre aux douceurs de
la flatterie , il faut les accompagner
de traits satyriques.

Un Poète voulant un matin respi-
rer l'air frais du doux mois de Mai ,
se rendit en un Jardin , où mille

fleurs exhaloient le parfum le plus enchanteur. Il y cueille une rose , il la contemple , l'admire , & sa tendre muse lui inspire ces chants amoureux :

Va , Rose , va parer le sein de ma Lesbie ;

Ah ! quel bonheur feroit le mien ,

Si je faisois un jour le sien ,

Et pouvois l'enflammer d'une ardeur infinie !

Là , semblable au Phénix , sous ses yeux enchanteurs ,

Au milieu des parfums , ô Rose , brûle & meurs.

Apprends ton sort fatal , quoique digne d'envie ,

Tu vas trouver , belle Reine des fleurs ,

Des roses dont l'éclat efface tes couleurs.

Je vois déjà que ta tête inclinée.

Se refuse aux rayons du dernier de ses jours.

Hélas ! nous éprouvons la même destinée :

Tu meurs d'envie , & moi du plus vif des amours.

Epargne tes parallèles , dit une Rose irritée. Eh ! pourquoi , race de Poëtes , nous choisissiez - vous pour éternel objet de vos fades comparai-

sons ? Que voyez-vous de commun entre nous & vos chimères ? Pourquoi nous faites-vous épanouir dans tous vos vers langoureux ? Pourquoi, dans vos plats impromptus , dans vos madrigaux insipides empruntez-vous sans cesse notre parfum & nos couleurs ? Ta Lesbie est-elle plus belle , parce que , pour la louer , tu nous a déprimées ? Et pour la flatter, devons-nous être regardées comme obligées de languir , de flétrir , de sécher de jalousie ?



FABLE XLV.

*Le Mâtin, le Cheval & le Chien de
Berger.*

LEs jeunes fous qui aspirent au mérite universel ne connoissent point les doux sentimens que la modestie inspire. Ils présument tout de leurs forces : leur génie s'exerce sur toute matiere : leurs traits satyriques volent au hazard ; amis , ennemis , tout est confondu dans leurs railleries. Les querelleurs de cette espèce , ainsi que de toute autre , se préparent de la honte , & tout jeune étourdi reconnoîtra trop tard que les bons mots sont payés comptant. Si le venin fatal de la raillerie a une fois pénétré dans son cœur , il se fera autant d'ennemis qu'il hazardera de plaisanteries.

Un Mâtin hargneux, abboyeur, un

vrai Mâtin de Village , pensoit que son gosier criard rendoit les sons les plus doux. Toujours étendu au soleil au milieu du grand chemin , il s'en étoit fait le garde aussi bruyant qu'incommode , & l'on n'y passoit pas sans entendre un long essai de sa voix. Entendoit-il trotter un cheval : aussitôt dressant les oreilles, il couroit vite, abboyoit de loin, montrait les dents, lui mordoit les jambes , le poursuivait en glapissant , & ne le quittoit qu'aux dernières maisons du Village.

Son jour fatal arriva ; un cheval passoit : l'éternel aboyeur court à sa rencontre & s'élance sur le voyageur : d'abord le cheval méprisa ses cris ; mais enfin poussé à bout , il lui lâche une ruade & continue son chemin. Le Mâtin couvert de sang & de boue , exhale ses derniers cris.

Un Chien de Berger , témoin de l'affaire , & qui détestoit les Mâtins

hargneux, lui adressa ce reproche :
Tout fat qui braille se fait toujours ou-
détester, ou mépriser, ou met en co-
lère. Si un peu de jugement avoit
retenu ta langue bavarde, tu ne
mourrois pas comme un sot.



F A B L E X L V I.

La Cour de la Mort.

DAns une nuit solennelle d'Etats, la Mort se montra dans sa pompe la plus horrible. Les cruelles maladies , cortége hideux , composoient sa lugubre Cour. On entendit une voix sourde tonner ces mots du haut du Trône :

Nous choisissons cette nuit notre ministre. Que chacun de nos sujets expose son droit & ses prétentions. Le mérite seul obtiendra cette baguette d'ébene. A ces mots tous tendirent la main.

Etouffée par une soif brûlante , la fièvre s'avance & prononce ces paroles :

J'en appelle aux listes de chaque semaine : témoins irrévocables de mon zèle ardent , elles attesteront, &

ma promptitude à saisir les occasions, & la violence de mes attaques, & mon opiniâtreté.

La Goutte approche d'un pas chancelant, & représente qu'elle passe de membre en membre avec rapidité, & que se précipitant de la tête aux pieds, elle s'attache avec force à chaque jointure, & les mine sans relâche, lors même qu'on la croit endormie; qu'elle est enfin l'hôte le plus tenace.

Un spectre hagard se levant du milieu de l'assemblée, se traîne jusqu'au pied du Trône, & y expose ainsi ses droits :

C'est moi qui corromps les plus doux plaisirs des mortels; sous l'apparence de l'amour, je fais parmi eux les plus cruels ravages: mes jambes décharnées, mon visage blême parlent assez en ma faveur.

La pierre représenta que les maux qu'elle cause augmente sans cesse. La

consomption , ce fantôme livide soutint ses droits d'une voix éteinte & qu'à peine on entendoit. Qu'on ne m'objecte pas ma lenteur , ajouta-t-elle ; mes pas sont assurés , mes longues attaques fatiguent, affoiblissent, & abattent. La peste vanta la subtilité de son venin, qui peut dans un instant dépeupler un Royaume.

Tous plaiderent ainsi leur cause ; tous espéroient la baguette , & cette attente fit regner dans l'assemblée un profond silence. La Souverainé fit alors entendre sa terrible voix , & prononça cet arrêt :

Le vrai mérite est modeste partout : quoi ! pas un seul Médecin ne réclame ici ses droits , pas un seul ne se présente ! Ils croient, sans doute , que leurs salaires payent assez leurs services. Je confie donc cette Baguette à l'Intempérance : c'est elle qui remplit de richesses la main zélée des Médecins. Vous , Fièvre, Goutte ,

Peste & Gravelle , renoncez à vos prétentions. Vous êtes connues des hommes qui vous détestent comme leurs ennemis. Mais l'Intempérance au contraire est leur favorite ; elle partage toute leur joie , & les détruit en les flattant. Puisqu'elle vous emploie tous , elle mérite la première place.



F A B L E X L V I I.

Le Jardinier & le Cochon.

U N Jardinier d'un goût très-singulier aimoit un jeune Cochon. Il n'étoit pas nourri avec le Troupeau ; son baquet étoit porté tous les jours à la salle basse , & il s'y rouloit sous la table , ou bien il ronfloit dans la chambre de son maître. Celui-ci le carressoit chaque jour amoureusement , & l'exerçoit aux petits jeux des jeunes chiens ; il n'alloit dans aucun endroit que son ami ne l'accompagnât , & ne fit son amusement.

Un jour ce couple amoureux allant au Jardin pour en prendre les soins ordinaires , le Jardinier disoit à son Cochon : Mon cher camarade , ma maison , mon jardin , mes légumes , tout est à toi ; régale-

toi de mes pommes de terre , & fais débauche dans mes fèves. Si la Patate te plaît , si mes bettes-raves te font envie , tu peux te satisfaire soir & matin ; mais prends bien garde à mes fleurs : ce sont ces Tulipes - là qui font l'honneur de mon Jardin : ces belles & larges couches me coûtent des sommes immenses.

Le Cochon , rodant un matin , trouva par hazard l'endroit où fermentoit la biere nouvelle : il se jette sur le grain & boit la liqueur à grands traits ; la fumée lui monte à la tête , il roule ses yeux clignotans , traverse en chancelant le Jardin , foule aux pieds Renoncules, Tulipes, Anemones , fouille , retourne la terre & gruge les pattes de toutes ces fleurs.

Le Jardinier , voyant ce dégât :
ah ! suspends ta rage , crie-t-il ; as-tu donc , stupide animal , le plus ingrat de tous les sots , as-tu oublié mon
ordre ?

ordre ; mon unique commandement ?
Quoi ! toutes mes fleurs ! Il n'en dit
pas davantage , regarde en soupi-
rant , & penche la tête. Dites - moi
donc , maître , bégaie le Cochon ,
pourquoi vous mettre en colère ? Je
n'ai pas touché à vos fleurs : les voi-
là encore entieres ; il n'y manque
que la racine.

Le Jardinier entre en fureur , &
des menaces passe aux coups. Mais
l'animal , se sentant frappé du bâton,
se jette sur ses jambes & les déchire.

Ah ! maudite bête , crie le Jardi-
nier , tu m'apprends trop tard que
les étables sont faites pour toi. Il
prend , en traînant sa jambe blessée ,
le chemin du logis , & fait cette
réflexion : Qu'on est fol de s'entêter
d'un animal si brute ; tôt ou tard on
pleure sa faute.



FABLE XLVIII.

L'Homme & la Puce.

LA vanité, toujours sotté, tous jours fausse, est propre à tous les animaux. Tous les oiseaux, sont aux yeux du Milan, faits pour sa nourriture. Plus vains encore, les tyrans ne s'imaginent-ils pas que tous les hommes sont nés leurs esclaves ?

Quand les poissons voient le rivage de la mer couvert de perles, où le Tage rouler ses sables dorés; quand ils se jouent sous les branches de corail, & qu'ils entendent l'Océan rouler majestueusement ses flots au-dessus de leurs têtes; toutes ces choses, disent-ils, ont été faites pour nos plaisirs: la Nature est trop prodigue.

En ce tems où les œillets & les roses parfument les Jardins, quand

les rayons du soleil peignent la pêche de ces douces couleurs dont la pudeur pare les joues de Florise , lorsque les branches du figuier se courbent sous leurs fruits , & que les raisins mûris brillent au milieu de leurs pampres , le Limaçon jettant les yeux sur ces charmans objets; est-il possible, s'écrie-t-il , que la Nature ait destiné au Limaçon tant de brillantes richesses ?

Quelle noblesse , quelle dignité distingue la Nature humaine , dit l'Homme , l'Homme le plus vain des animaux qui peuplent la terre !

Le soleil disparoissoit ; les étoiles & la lune ornoient la voûte des cieux ; la mer faisoit retentir les échos de ses rivages. Un Homme qui méditoit sur ce spectacle magnifique , s'exprima de la sorte :

Lorsque j'observe avec attention tout ce pompeux appareil , cet espace immense couvert par les eaux , ce

peuple écaillé qui nage dans l'onde ; ces animaux innombrables qui parcourent les bois & les plaines , ces oiseaux qui fendent les airs , le jour , la nuit , les saisons diverses ; & que je pense que toutes ces choses sont un don fait à l'espèce humaine , je ne peux m'en former une idée assez noble , assez élevée , & je conçois à peine de quelle importance nous sommes.

Non de celle que vous supposez , répartit une Puce , qui lui piquoit le bout du nez. Soyez humble , & apprenez à connoître ce que vous êtes. Cette vanité qui vous gonfle est ridicule , est absurde , & dans vous & dans vos semblables. Quoi ! le ciel & la terre faits pour vous tout seul ! pour vous , né pour nos besoins ! Ah ! vous n'êtes fait que pour nourrir la Puce , cet être mille fois plus noble que vous.

F A B L E X L I X.

Le Lievre & ses Amis.

L'Amitié , comme l'amour , n'est qu'une chimère pour une ame inconstante & légère , qui se promène d'objets en objets. L'enfant dont la mère a plus d'un mari, ne connoîtra point les douceurs de tendresse paternelle. Il en est ainsi des amis : ceux qui en veulent plusieurs, en ont rarement un véritable & fidèle.

Un Lievre vivoit d'accord avec tous les animaux ; il n'y en avoit pas un qui ne le connût ; & le plus grand de ses soins étoit de n'en offenser aucun : il étoit l'ami général.

Un jour sorti de grand matin, pour brouter le thym couvert de rosée , il entend les cris des Chasseurs : il fuit le bruit tonnant du cor , gagne au large , s'arrête , halète, prête l'oreil-

le , & entendant la mort s'approcher, il ruse pour tromper les Chiens, considère son circuit , & court ensuite à perte d'haleine. Enfin tombant dans le grand chemin , il y reste à moitié mort de frayeur & d'épuisement.

Mais quelle joie ! quand il apperçut le Cheval qui venoit vers lui. Permettez-moi , lui dit-il , de monter sur votre dos ; que j'aie le plaisir de devoir la vie à mon ami le plus cher : vous savez que mes pieds trahissent ma fuite , & tout fardeau est léger , quand on le porte pour son ami.

Pauvre chat , lui dit le Cheval , je suis au désespoir de te voir dans cet état ; mais prends courage, le secours est proche ; tous tes amis sont derrière moi.

Le malheureux Lievre s'adresse au Taureau ; celui-ci répond : Toutes les bêtes vous attesteront que je vous veux sincèrement du bien : je puis

donc , sans vous offenser , en agir librement avec vous ; je vous confie que l'amour m'appelle ; une belle Vache m'attend là-bas près de ce tas d'orge , & vous sçavez qu'en pareil cas son sexe s'offense du moindre délai : il pourroit paroître cruel de vous quitter dans ce moment ; mais voyez , le Bouc vient à vous.

Celui-ci remarqua que son poulx étoit agité , sa tête languissante , & ses yeux éteints. La froideur de mon dos , dit-il , pourroit vous faire mal. La laine est chaude , voilà la Brebis.

La Brebis dit qu'elle étoit ~~faible~~ faible , & se plaignit du poids de sa laine. Je suis lente , ajouta-t-elle ; de plus très-peureuse , je vous l'avoue : les Chiens mangent les Brebis tout comme les Lievres.

Un Veau trottoit derrière les autres : la bête poursuivie s'adresse à lui, le supplie de garantir de la mort un ami malheureux. Moi ! répond-il ;

152 *FABLES DE M. GAY.*

dans un âge si tendre, m'engagerois-je à cette entreprise ? Des animaux plus vieux , plus habiles ont passé auprès de vous ; ils sont tous forts , & moi je suis foible. Si je tentois de vous emporter , ils pourroient en être offensés. Excusez - moi donc, vous savez quel est le fond de mon cœur ; mais les plus chers amis , hélas ! sont obligés de se quitter. Que nous vous pleurerons tous ! Adieu , j'entends le cor , & voilà la Meute.

Fin de la premiere Partie.

FABLES

TRADUITES DE L'ANGLOIS

DE M. GAY,

Par Madame DE KERALIO.

SECONDE PARTIE.

C'est lui devant qui le superbe
Enflé d'une vaine splendeur ,
Parut plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe ;
Qui , bravant du méchant le faste
 couronné ,
Honora la vertu du juste infortuné.

W. A. H. E. S.

OFFICE OF THE

DEPT. OF AGRICULTURE

WASHINGTON, D. C.

1900

Qu'il devienne un instrument de
progrès et de bien-être
pour tous les peuples.
C'est le but de l'œuvre
de l'Union internationale
pour la protection
des végétaux.



FABLES

DE M. GAY.



SECONDE PARTIE.

FABLE PREMIERE.

Le Chien & le Renard.

A UN HOMME DE LOIX.



VOUS autres gens de Loix,
je le fais , pouvez tordre à
votre gré les mots , les
pensées ; je fais encore que votre art
peut rendre le langage souple , le
plier aux desirs de chaque client , &

que les arrhes vous déterminent à soutenir le pour & le contre. Lisez-vous le cas le plus clair, vous l'envisagez toujours sous deux faces; vous soutenez, Sceptiques jurés, que toute expression est douteuse.

Ainsi le Barreau s'enrichit, & il n'est point de prétention que l'éloquence n'appuie. Vous ne glaneriez que bien peu, si chacun pouvoit exposer ses droits; mais qui oseroit rédiger un acte, à moins qu'on ne vous ait préalablement payés? Est-il dressé, & pour en augmenter les frais, bien enflé de verbiage Gothique*: alors nous sommes bien sûrs de la protection de la Loi, jusqu'à ce qu'un Praticien y trouve quelque nullité.

Lorsque vous examinez les volontés d'un Testateur, votre prudente

* En Angleterre on écrit tous les actes en caractères Gothiques.

Interprétation les rend toujours vôtres; vous ne les lisez qu'avec l'intention d'y voir ce qu'il n'a jamais pensé. Les affaires se traitant ainsi *se defendendo*, je m'inscris publiquement en faux contre tous vos *innuendo*.

Lorsque le savant *Porta* nous dépeint chaque animal, chaque oiseau dans toutes ses faces, la tête, l'œil, la forme du nez nous font distinguer le Hibou du Singe. Si de même un de mes crayons vous rappelle quelque ami, vous montrez aussitôt la pièce, vous en donnez la clef; vous l'y trouvez peint trait pour trait, & cette copie prétendue paroît tellement ressemblante, que tout le monde en la voyant dit, *c'est lui-même*, & rit aux éclats. J'ai peint en général, ainsi que *Porta*, & d'après nature; est-ce par vous ou par moi que la satire est fixée?

Epargnez vos peines, Monsieur, & ne commentez pas mes Ouvrages.

La médifance m'est odieuse , & je ne juge perfonne ; j'abhorre l'esprit de parti & de préjugé. Non , Monsieur , quoique vous difiez , je n'écris point de Libelles.

Quoi ! il me faudra cesser de faire la guerre au vice dans mes Fables , parce qu'un fripon est trop délicat ? Il faudra donc aussi s'abstenir de la lecture du Décalogue, de peur que les scélérats n'écoutent & ne tremblent. Si j'ai diffamé le vice par mes fictions générales, est-ce donc par moi que l'application en est faite, ou par l'intime connoissance que chacun a de soi-même ? Les animaux sont mon sujet : dois-je être accusé de ce que souvent l'homme moral leur ressemble. Je ne donne à aucun homme le nom d'Âne ni celui de Singe ; ce n'est qu'au fond de sa conscience qu'il peut lire son vrai nom. Je ne compose point d'écrits à titre d'offense personnelle ; si quelqu'un se plaint des miens, il fait

apparemment ce qui lui est dû.

Un Chien de Berger, mal habile à choisir ses amusemens, se fit des amis de toutes les sortes, & connut sur-tout un Renard, auquel des visites fréquentes l'attachèrent de plus en plus.

C'est une chose bien cruelle, lui disoit un jour cet ami, que l'homme soit si fort acharné à calomnier notre espèce. On peut sans doute rencontrer bien des coquins parmi nous, ainsi qu'entre les Chiens, ou si vous voulez, les hommes; cependant on peut parmi ces derniers, quoique nous l'ignorions vous & moi, trouver des cœurs sincères & honnêtes; mais ils voudroient persuader qu'en fait de fraudes nous sommes leurs maîtres. Qu'ils aient tort, ou qu'ils aient raison, n'examinez, je vous prie, que mes actions; aucun préjugé ne peut aveugler un ami: vous connoissez d'ailleurs ma sincérité, je vous

proteste que mon honneur m'est plus cher que la vie même.

Le Chien se fiant à ces beaux discours , fut guéri de toute méfiance, & crut le cœur de son ami pur comme le Ciel.

Celui-ci prêchoit un jour sur la conscience & l'honnêteté , quand s'interrompant tout à coup , il dresse l'oreille & baisse la queue ; qu'entends-je, dit-il , feroient-ce des Chasseurs ? Quel est ce bruit dans le grand chemin ?

Rassurez-vous , répondit le Chien ; aucun danger ne vous menace , & vous en ferez quitte pour la peur. C'est aujourd'hui jour de marché à la Ville voisine , & quelque femme de Fermier passe. Je ne me trompe vraiment pas ; c'est la Dame d'Obbein avec sa volaille ; je la reconnois à sa Jument pie.

Je ne m'étois pas attendu , réplique l'autre d'un air fanfaron , à es-

fuyez vos railleries ; votre pensée est peinte en vos yeux. Et qu'y a-t-il de commun , je vous prie , entre la Dame d'*Obbein* & moi ? Me croyez-vous capable d'avoir pillé son poulailler ? Prouvez que je lui dois un dîner.

Ami , lui répond le Chien , je vous assure que mon dessein n'est pas de vous offenser ; mais d'où peut venir ce soupçon & cette colère ? Donnez à mes paroles l'acception commune , & vous ne pourrez en être offensé. Autant que je l'ai pu voir , vous avez l'innocence d'un agneau.

A ces mots le Renard s'empporte ; il gronde , il tempête , il jure ; langage que jusqu'alors il s'étoit gardé de tenir. Que parlez-vous d'Agneau ? Cet avis effronté , vil fripon , me fait connoître quelle conduite vous tenez. Si votre maître a perdu trois Agneaux la nuit dernière , est-ce à moi à payer

ce vol ? Vos indignes réflexions voudroient faire entendre que c'est moi qui les ai volés ; mais vous en avez menti.

Tu es un filou & un sot , répartit le Dogue ; je peux te donner ces deux noms , tu les mérites bien. L'application que tu as faite de mes paroles décelent tes crimes , & ces cris ne sont que ceux de ta conscience coupable. Il dit , court sur le Renard, & étrangle le fripon convaincu par ses plaintes mêmes.



FABLE II.

*Le Vautour, le Moineau, & autres
Oiseaux.*

Avant que de commencer ma Fable, je dois avertir que tous les Ministres de la Grande-Bretagne sont pleins de bonté, de sagesse : ainsi quelque application que de méchans esprits puissent faire, peu m'importe leur malignité.

Si je semble parler des Grands avec une franchise un peu trop austère, je déclare que je ne prétends en aucune manière attaquer les nôtres. Si mes morales tissues au hazard semblent faire allusion à quelques-uns d'eux, & qu'ils s'en offensent, peu m'importe encore ; ils savent pourquoi. Je ne touche point aux affaires d'Etat ; j'aime trop à vivre, & d'ailleurs Machiavel lui-même sonderoit en vain

nos projets actuels : je ne prétends nullement à l'honneur de les critiquer, & j'avoue très-humblement qu'ils passent mon intelligence.

Le plus jeune de vos frères, dites-vous, est sans état : plusieurs cadets sont dans le même cas. Vous ajoutez qu'il songe à suivre la Cour, & à importuner ses amis : s'il est assez heureux pour y connoître un vrai patriote, homme franc, sincère, & dont la vertu constante ait prouvé qu'il s'est justement acquis la confiance du Peuple & du Roi, il peut s'attacher à lui & se faire honneur de lui devoir sa fortune.

Vous me dites qu'il fait beaucoup, qu'il a de l'esprit, de la probité, du talent pour les affaires : ces qualités lui serviront peu, s'il ne les trouve pas dans son protecteur.

J'ai entendu conter qu'autrefois (Dieu nous préserve de maux pareils; nous ne sommes point encore si bons

qu'il ne puisse nous amender) de méchans Ministres ont trompé leurs Princes , foulé les Peuples , violé les Loix , bravé le Ciel même. Ils entouroient , dit-on , le Trône avec arrogance , & ne connurent jamais que leurs intérêts. La Vertu gémissoit alors privée des honneurs qu'on lui doit ; leur Cour étoit composée de gens faits au brigandage : c'étoit la qualité la plus propre à les leur rendre recommandables. Le maître de ces vils esclaves avoit-il des mœurs corrompues ? Le premier de ses favoris étoit son premier intrigant d'amour , & jamais les délateurs ne trouvoient ses portes fermées : doublement imposeurs , en le comblant de louanges , ils déchiroient ses ennemis & affoiblissoient par leurs flatteries les attaques de sa honte & de ses remords. Un projet intéressé avoit-il flatté son avarice : mille Artisans de pareils projets venoient accroître sa Cour

avide ; de vils courtiers gagnoient sa confiance , en lui offrant divers plans pour le pillage de l'année : il falloit que toutes les consciences se pliaissent à sa volonté ; il falloit voter sans savoir pourquoi , renverser , confondre tout ; un seul scrupule vous auroit perdu.

Les favoris ne pouvant pas toujours l'être , les bons & sages courtisans , lorsque ces fléaux ont désolé l'Angleterre , se tenoient prêts à tout changement , & n'avoient pas des principes trop fermes. Quand par malheur un fripon s'emparoit de l'autorité , (Dieu en préserve ma patrie) il lui falloit nécessairement des esclaves d'esprit fourbe. Que feroit un voleur sans ses instrumens ?

Si je voyois un jour de pareils monstres s'abreuver du pur sang du Peuple , & tirer vanité de leurs gains infâmes , ni leurs richesses , ni leur grandeur n'exciteroient mon envie ;

je ferois trop désespéré de partager la haine publique. Tandis que leurs créatures s'éleveroient par les détours ténébreux de la fraude & du mensonge , je te dirois , Dieu tout-puissant , accorde-moi un état obscur & la paix de l'ame : je renonce au gain & aux titres ; le poste de l'honneur est celui dont je fais choix. Qu'on lise ma Fable , & qu'on juge ce que méritent de pareilles bandes ; puis s'y enrôle qui voudra.

Autrefois (je ne pourrois que vanter le tems présent) un Vautour vorace , rusé , endurci au crime & inaccessible à la honte , approcha du Trône dans un moment malheureux , & s'avança pas à pas jusqu'à l'autorité souveraine. Parvenu près du Monarque , il s'offrit à lui , pour partager les soins de l'Empire. L'Aigle y consentit ; & bientôt à ses tons , ses airs importants , on vit qu'il étoit revêtu d'une charge considérable.

A l'instant il est entouré par une foule d'Oiseaux , & chacun d'eux s' imagine que sa prétention est la mieux fondée. L'un demande un emploi , l'autre une pension ; mais lui, sans les écouter , tire ses amis de la foule , les chasse , & place le reste.

Un jeune Epervier fut mis à la place du Rossignol. Cet Oiseau, dit le Ministre , a de l'esprit , de l'intrigue : à la finesse il joint de l'effronterie & de la docilité. Hardi, libre avec tout le monde , il sera prêt en tout tems à seconder mes projets.

Plein de respect pour le Ministre, le Faucon flatta en lui son image & ses qualités ; des milliers de Coqs mercenaires le suivirent en vrais Spadassins , & composerent sa Garde : les Corneilles furent chassées, & leurs emplois accordés aux Pies.

Tous ces funèbres Oiseaux d'augure ,

gure , dit le Vautour , me sont odieux. Observateurs éternels , ils prédisent les événemens , & leur prévoyance détruit les mensonges les mieux inventés. Si l'on veut être mon ami , il faut ne penser jamais , avoir des discours d'étiquette , répéter ce que je dicte , & voter à ma volonté.

Ah ! s'écria un Moineau , tant que ces pareils rempliront les premiers rangs , je ne demanderai ni faveur ni place ; leur protection est un déshonneur. Je vivrai heureux sous mon toit de chaume ; trop content d'y jouir d'un bien qu'ils ne connoîtront jamais , du calme de l'ame.



FABLE III.

*Le gros Singe & le Poulailier.**A un Courtisan, Coureur de levers.*

Souvent nous plaçons mal notre estime en jugeant des hommes sur leur apparence. La noblesse, les biens, le pouvoir obtiennent parmi nous la prééminence & les courbettes les plus humbles : ces avantages, je l'avoue, méritent de pareils honneurs, mais la vertu seule a droit à l'estime.

Nous sommes enclins à envisager les nobles d'un œil partial, & nous croyons facilement que Mylord. . . possède, à quelque degré, les qualités de ses ancêtres. Ces dernières ne sont pas douteuses ; nous les trouvons attestées dans les Régistres publics ; mais qu'a Milord . . . de plus que ses titres ?

Lorsque nous considérons superficiellement un homme riche , son éclat nous éblouit trop. Parce que l'or donne le pouvoir de faire fréquemment le bien , par-tout où nous le voyons , nous nous imaginons que ce bien est fait, comme si le pouvoir entraînoit nécessairement le vouloir : mais n'a-t-on pas vû le Peuple adorer les fripons qui le dépouilloient.

Observez attentivement le cortège rampant des riches : vit-on jamais de si vils flatteurs ? Avec quelle promptitude & quelle souplesse ils se courbent ! A quels forfaits ils se prêtent ! La bassesse de leur ame les a élevés , & la flatterie est leur moindre crime. Quels hommages , quels respects , quels actes d'adoration, des sycophantes de tous les âges n'ont-ils pas autrefois , dans tous les pays , accordés aux Grands , quels qu'ils fussent ! Tout Londres alors couroit en foule

aux levers de ses Ministres : ceux même qui avoient opprimé l'Etat , & dont les actions n'étoient dignes que de mépris & de haine , ont eu des flatteurs assez lâches pour applaudir à leurs projets plus absurdes que les rêves enfantés par le délire. Le barbare *Moloch* invoqué fit couler le sang des enfans ; mais ces faux Dieux politiques ont exigé des sacrifices de nations entières.

Jetez les yeux sur les Cours anciennes ; vous y verrez que le pouvoir étoit l'idole des hommes ; qu'il étoit adoré par eux sous toutes sortes de figures : le Lion , le Singe , le Renard y étoient servis tour à tour par des esclaves à gages , fripons dans l'adversité , & prostitués dans l'opulence.

Juste ciel ! est-il possible que leur rang les enorgueillisse ? Que leur ostentation est mince & leur vanité imbécille ! Les favoris de la fortune

ont son inconstance , & leur pouvoir n'est nourri que du souffle de la flatterie. Semblable à ces bouteilles de savon que font voltiger les enfans , plus il s'enfle , plus sa fin approche ; la bouteille crève , & en finissant ne produit que de viles larmes.

Une fille que les desirs & les ans avoient flétrie, cherchant à se distraire & à s'amuser , imagina d'élever des oiseaux & d'autres bêtes. Elle eut des chiens , des singes & des perroquets qui firent ses plaisirs & sa compagnie.

Un Singe de la grande espèce , presque semblable à un homme , & par la taille & par la figure , gagna sur-tout sa bienveillance ; il prenoit tout ce qu'il trouvoit , & voloit bien mieux qu'aucun domestique. Son esprit & ses talens firent juger à sa maîtresse , qu'il étoit propre aux affaires publiques. Un tel mérite étoit bien digne d'une place de confiance :

aussi le chargea-t-elle du soin de toute sa basse-cour. Les devoirs de cet emploi se bornoient à la visiter deux fois chaque jour, & à lui distribuer le grain.

Au premier rayon de l'aurore l'appétit éveille toute la volaille. Coqs-d'Inde, Paons, Canards & Poulets, courent, se pressent à la porte du nouveau Ministre pour l'adorer. Il se montre & tous se courbent; l'un loue sa figure & son port, l'autre ses talens, son air de grandeur; enfin la flatterie ouvre tous les becs, & le Ministre l'écoute avec une assurance presque humaine. En flattant l'amour propre, on n'en exprime que les sentimens.

Si l'on avoit eu autrefois une équité trop exacte, quels profits auroit-on tirés d'une place de confiance? L'usage ordinaire des Grands & des Financiers de ce tems étoit de s'assurer une retraite aisée & décente. No-

Le Singe commença donc, en parfait imitateur, à s'occuper de ses intérêts.

Près de la basse-cour logeoit une Fruitière dont la boutique étoit remplie de fruits pendant toute l'année : il s'y rendoit tous les jours, y grugeoit de toutes ses forces, & prenoit de quoi former d'amples magasins; il étoit convenu avec la Marchande que ses payemens seroient faits en grains.

La provision du bled fut promptement dépensée, & aucun compte ne fut rendu de l'emploi qu'il en avoit fait. La basse-cour affamée examina, soupçonna : le fait observé de près fut prouvé avec évidence : le Singe fut obligé de restituer ce qu'il avoit pris, & quoique premier Ministre, il fut flétri, enchaîné, & de son ancien état il ne conserva que l'arrogance.

Un jour une Oie passant devant lui, il reconnut cette figure qu'il avoit vue autrefois assidue à tous ses levers. Quoi, s'écrie-t-il, ne pas me

donner la moindre marque de respect ! Ne pas me saluer seulement ! En vérité ces créatures sont devenues bien impertinentes : il n'y a pas encore deux jours , insolente que vous êtes , que vous vous courbiez devant moi plus bas qu'aucun de mes flatteurs.

Sot orgueilleux , lui répond l'Oie , j'avoue que je t'ai flatté ; mais apprends que ton grain seul t'attiroit un lever brillant. Pour cette seule raison je suivois ta Cour affamée , & je te payois ton grain en fades contre-vérités ; mais alors, Singe orgueilleux, ainsi qu'à présent, nous te méprisons, & nous ne révérons en toi que ta charge.



FABLE IV.

*La Fourmi en charge.**A un Ami.*

Vous craignez donc que mes vers n'offensent les esprits trop délicats, & vous pensez prudemment que je ne devrois pas gloser sur les crimes de notre Cour Britannique ; qu'en effet ni celui-ci ni celui-là n'y est nommé ; mais que je ne peux empêcher les applications des autres.

Vous me demandez encore si je suis jamais que nos Chapelains de Cour aient pris cette voie pour parvenir à l'Evêché. Ah ! je ne veux parler , je vous jure , ni de la Robe , ni de la Mitre. J'avoue que les Poëtes qui s'élèvent sont toujours flatteurs ; connoissant la délicatesse des oreilles de haut parage , ils ont grand soin

H v

de farder les vices de leurs protecteurs : mais j'abhorre ce sentier battu , & les grandeurs ne sont pas l'objet de mon ambition ; s'il faut que ma muse se prostitue pour les obtenir , j'y renonce.

Je ne diffame ni ne flatte , mais je voudrois qu'on punit le crime , quel que fût le criminel. Je fais qu'en déchirant le voile dont la corruption s'enveloppe , je m'attire l'inimitié des cœurs corrompus ; je le fais , mais que m'importe ? Je déteste ces cœurs de boue ; que la vertu soit mon partage , & le leur de honteux présens. Je n'envahis le bien de personne , mais je poursuis la corruption & son trafic illicite : elle ne causeroit pas de grands maux , si je pouvois la flétrir jusqu'à extinction. Je fais que cette réforme feroit pour maint Politique un supplice affreux ; ce feroit borner leur pouvoir , mettre un terme à leurs richesses , & dé-

pouiller leurs talens de leur air de profondeur. S'ils étoient privés des instrumens qui leur sont propres, comment conduiroient-ils leurs esclaves ? Mais supposons-le & considérons quels malheurs épouvantables en feroient la suite. L'Etat en deviendrait plus florissant, il est vrai ; mais ces Particuliers fastueux auroient moins de bijoux, moins de vaisselle plate. Les Rois récompenseroient leurs vrais amis, je l'avoue ; mais les Ministres seroient bien moins révéérés ; mais les délateurs, les espions ne feroient point augmenter les subsides de l'année. Peut-être même, cet appui manquant, ruineroit-on chaque année un ou deux de leurs projets. Et le luxe, que deviendrait-il, si les pensions n'avoient pas lieu ? L'Etat seroit à l'abri de tout mal, de tout dommage ; mais que pourroient les Ministres ?

Peu m'importe la manière dont

tout Anglois m'interprétera, je veux le bien de mes Patriotes, & je ne veux rien de plus. Blâme qui voudra ma franchise, & que nos Courtisans pensent comme moi. Quoique plusieurs fripons y perdissent, je voudrois voir ma Patrie sans dettes. Je ne mets pas l'ambition privée & le bien public dans la même balance, & pour ne pas voir nos Loix oubliées, je donnerois ma voix à un Ministre disgracié. J'attaque le vice, quelque part qu'il soit; si les vicieux en sont offensés, que m'importe? Ne peut-on parler avec véhémence des corrupteurs & de leurs présens? Connoissez-vous quelque Loi qui en fasse un crime d'Etat?

Je ne calomnie, ni ne hais, ni ne m'érige en Juge d'autrui; je veux diffamer le vice & non pas les hommes. Ne pourrai-je censurer l'abus de la confiance publique, parce que des fripons connoissent leur iniquité?

Tous ceux dont les comptes sont clairs demandent eux-mêmes qu'on les examine , & que leur fidélité soit mise dans tout son jour : ils ne cherchent pas les ténébres pour agir ; justes en tout , ils veulent être reconnus pour tels.

Mais vous pensez que mes Fables font trop clairement allusion aux manéges de notre Cour. J'avoue qu'elles y ont rapport ; mais à qui est-il donc permis de fourber impunément ? Quand , sous quelques Regnes futurs , des mains rapaces pilleront la nation , je ne m'oppose point aux applications que mes Lecteurs pourront faire alors.

Une Fourmi jeune & présomptueuse discutoit toutes les matières d'Etat sans y rien comprendre : impudente autant qu'on peut l'être , elle ne cessoit de parler , & affectoit en toute occasion des connoissances universelles. Elle aspira aux premières

places , & parvenue par degrés à se faire écouter des Grands , on la vit bientôt atteindre à son but : elle fut faite Trésorier en chef du grain de la République.

Mais les Loix de ce Peuple sage punissent sévèrement l'abus de la confiance publique , & il est ordonné (de peur qu'une administration frauduleuse ne cause la famine) que tous les comptes rendus par les Trésoriers soient clairs , & que pour obvier à toute rapine, ils seront examinés & visés par les *Auditeurs*.

Le jour fut fixé pour cet examen, & les Auditeurs s'assemblèrent ; il fallut que le Trésorier produisît & livrât ses comptes : obligé de comparaître , il leur apporta quelques chiffons de papier pour les amuser. Une Fourmi, zélée patriote, exposa ainsi ce que lui inspiroient la justice & l'amour du bien public.

Comment nos fonds sont-ils épuis-

tés , & qui a pu causer cette profusion ? Je connois nos revenus : quel a pu être l'objet d'une pareille dépense ? Où sont les comptes du Trésorier ? Celui-ci répond en ces mots avec son arrogance ordinaire :

Considérez, gracieux Milords, que si les secrets de l'Etat étoient révélés, les projets les mieux concertés n'auroient que des suites funestes. Si nous laissions découvrir ces mystères importants, ce seroit prêter le flanc à nos ennemis. Mon devoir, mon zèle éprouvé m'ordonne de cacher nos projets présens ; mais je jure sur mon honneur, que toutes ces dépenses, quoique grandes, n'ont eu d'autre objet que la défense de la République.

Les Auditeurs satisfaits visèrent le compte, & vouèrent à leur Trésorier une confiance implicite.

Un an s'écoule, & les magasins se trouvant encore épuisés, le Trésorier

en donna à ses Juges la raison suivante :

Considérez attentivement la situation de l'Etat & les dangers qui nous menacent. Considérez , gracieux Milords , quelles armées de Coqs-d'Inde se rassemblent de toutes parts ; il n'est pas une Fermière , qui n'en ait une couvée. Pensez qu'étant menacés de l'invasion la plus formidable nous sommes forcés d'acheter bien cher une exacte connoissance des mouvemens de nos ennemis. Un seul secret révélé dans une situation si critique perdrait la nation ; mais je vous jure sur mon honneur que toutes ces dépenses , quoique grandes , n'ont eu d'autre objet que la défense de la République.

Les Auditeurs l'absolvant encore sans examen , la complimentèrent sur sa prudente administration.

Une troisième année s'écoula , & les magasins furent trouvés vuides,

Ils avoient été employés à des expéditions secrètes , & l'honneur du Trésorier fut engagé de nouveau à en rendre compte.

Mais tout à coup un des Auditeurs faisi d'une honte subite , que sommes-nous , dit-il ? des outils de fraude , de petits fripons , de grands fots. Ce n'est qu'en nous corrompant que ce maître fripon épuise nos magasins : pour chaque grain qu'il nous a donné , il en a détourné mille , & à peine un cent a suffi pour sa famille & pour nous. Ainsi pour de vils & minces présens , nous nous dupons nous-mêmes & toute la nation , puisque ces Trésors qu'on nous distribue sont les produits de nos travaux & de nos peines annuelles.

Les Auditeurs ordonnèrent que ses comptes fussent revus : l'adroit fripon démasqué fut condamné à l'instant , & ses amas furent , comme il étoit juste , rapportés au trésor public.

FABLE V.

*L'Ours dans un Bateau.**A un Fat.*

L'Homme qui s'étudie sans partialité doit tous les jours devenir plus sage ; il pèse ses projets d'une main fidelle , & la raison seule est le fondement sur lequel son espoir s'élève : il fait essai de ses forces avant d'entrer dans l'arène , & ne s'attire jamais de honte par une sotte imprudence ; il ne quitte pas le rivage sans connoître les voiles & la boussole ; il dresse un devis avant de bâtir , & ne se livre jamais à de folles entreprises ; il recherche , il étudie les bornes de l'esprit humain & marche en deçà avec assurance : c'est ainsi que reconnoissant ses propres imperfections , il réprime les vains

Mouvements que l'orgueil élève dans son ame.

Si, en cherchant à nous connoître, nous considérons l'homme par toutes ses faces, bientôt nous verrons que parmi les fots que la vanité peut faire, les fats méritent la prééminence.

Il en est de tout rang & de toute espèce; la fatuité n'est annexée ni à un sexe, ni à un âge; riches & pauvres, grands & petits, tous les hommes y sont sujets; tous sont aveuglés par la vanité, vice qui vit d'ignorance & n'est nulle part plus puissant que dans les cerveaux les plus vuides. Pesés dans la balance qu'ils se sont forgée, ils se trouvent d'un poids étonnant; mais ils sont, à celle de tout autre, plus légers que l'air.

Cependant la folie & le ridicule ne sont pas les mêmes dans tous les fats; chacun d'eux prétend à un différent mérite. Il en est de transcendants en vanités amoureuses; d'autres éper-

duement épris de leur figure & de leur taille placent leur gloire dans la parure ; d'autres encore ont une vaste & savante Bibliothèque : ils connoissent parfaitement les Livres , & ne savent pas régler leur conduite.

Mais tous ces genres de fatuité ne peuvent être comparés à celle des ambitieux : enflés par le souffle de la flatterie, ils usurpent insolemment la conduite d'un Royaume entier. Ils ne soupçonnent pas de partialité les louanges les plus outrées : à peine même ils les trouvent justes , tandis que leurs sycophantes avouent que ce qu'ils disent est ruse grossière.

Un fat de cette espèce est bientôt connu dans tous les rangs & dans tous les états. Politique boursoufflé d'orgueil , il les règle , il les corrige. Le commerce a-t-il éprouvé quelque dommage considérable : Son habileté va le réparer ; il saisit le gouvernail du Royaume , & dirige nos flottes.

Navigateur consommé & à l'abri de toute critique, il pourroit, s'il le vouloit, commander nos armées navales. Ce n'est pas tout; il est aussi homme de guerre & grand Général. Il ordonne des levées, des augmentations: profond Politique, il exerce les Ambassadeurs aux rôles qu'il prétend qu'ils jouent pour renouer ses ridicules traités. Qu'arrive-t-il? Il faut qu'il emploie toutes les taxes annuelles à déguiser ses sottises; ses projets mal conçus avortent, & des millions en payent à peine les frais. Mais son arrogance le rend inabordable à la crainte. Plein de confiance en lui-même, il égare la nation sur d'autres écueils & croit être excellent Pilote. Loin de soupçonner qu'il est ignorant, il s'aveugle sur ses erreurs; enfin passant du mal au pis & manquant de toute ressource, il accuse & la fortune & ses revers imprévus. Mais de crainte qu'on ne fasse une fausse

application de ce que j'ai dit, je vais raconter la Fable suivante :

Certain Ours dont les manières étoient rudes comme sa fourrure, assez expert cependant à grimper sur les arbres, voloit fort adroitement & à l'inscu de ses confrères. Tout fier de ses fourberies, il s'enrichissoit du produit des travaux & des soins d'autrui.

Ce talent le rendit si vain, qu'il ne vit plus d'entreprise au-dessus de lui ; génie universel, il possédoit toutes les sciences, il exerçoit tous les arts : bruyant, fier, affairé, brouillon, son ignorante présomption n'éprouva jamais de critique ; il se fit un parti nombreux, & fut regardé unanimement comme Législateur des bois.

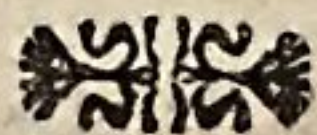
Emerveillées de son savoir, les autres bêtes le révéroient comme un Ours vraiment prodigieux. Avoient-elles un butin commun ? c'étoit lui qui faisoit les parts & il eût trouvé à

glaner sur le partage d'un poulet. Il s'éleva par degrés & prétendit être payé en qualité de boucher. Enfin comblant la mesure , il voulut présider à tout. Le lourdaut pouvoit, disoit-il, tromper cent fois les meilleurs chiens , & passoit de loin les Renards en finesse & en stratagêmes.

Il se promenoit un jour le long de la mer , & un bateau pourvu de rames, de voiles & de gouvernail, flot-
toit à l'ancre près du rivage ; le fat se tournant vers sa suite , lui parle ainsi d'un air suffisant :

Que les hommes sont ignorans en toute sorte d'arts & de sciences ! Que je ris de leurs écoles & de leurs leçons pédantesques ! Qu'est-ce que leur boussole & toutes leurs règles ? Fatras inutile ! C'est moi que vous allez voir conduire ce gouvernail d'une griffe sûre , & les hommes en m'observant pourront connoître leur ignorance. Il dit , gagne le bateau ,

& y grimpe effrontément. Tous les animaux étonnés de son savoir couvrent le rivage. L'Ours lève l'ancre & pousse au large, la voile flotte de tous côtés, le bateau sans lest se penche, les vagues y entrent; le vent le pousse au hazard, la rame se brise, le gouvernail se détache. L'Ours comptant toujours sur sa science, va, court de la proue à la poupe; mais enfin échouant sur des sables, le bateau fracassé s'arrête. Tous les poissons le voyant dans cette détresse, le baffouent, le raillent; les goujons même se rient de sa vanité. Le Marinier s'avance en criant, jurant, menaçant; il saisit ce sot animal, le bat, l'enchaîne, le traîne à terre, & les huées des Rieurs font retentir le rivage.



FABLE

FABLE VI.

*Le Gentilhomme & son Chien.**A un Gentilhomme de Campagne.*

L'Homme de cœur pur & simple déteste la duplicité, & n'a jamais recours au mensonge, pour déguiser ses pensées secrètes. En vain les méchans l'attaquent ; en vain l'envie gronde, & la calomnie tempête ; la vertu est son égide ; tous les traits empoisonnés qui la frappent, en réjaillissent émoussés. Ses actions brillent de l'éclat de la vertu même, & prouvent la pureté, la droiture de son cœur. S'il parle au milieu du Sénat pour le bien de la Patrie, s'il concilie les avis des sénateurs divisés, incorruptible alors, intrépide, il ose ne rien cacher de ses sentimens généreux : il ne craint pas les dédains

des Grands ; son ame pure est inaltérable.

Mais pour être admis au nombre de ces Politiques qui détestent tout examen , il faut savoir se taire à propos, & , s'il le faut , imposer silence à sa raison même. Quel Grand de Londres , je vous prie , conserveroit son crédit , si les langues vendues au mensonge étoient bannies de la Cour ? Si la vérité parvenoit au Prince, quels Ministres atteindroient à leur but ? Pourroient-ils alors tirer leurs vils esclaves de la fange , pourroient-ils faire écarter leurs vertueux ennemis ?

Qui fait mentir à propos & avec art est un Politique : son pouvoir est grand , sa fortune faite. Au moyen de ce talent, il fait servir à ses intérêts ceux du Trône même. C'est ainsi que les anciens Politiques ont trompé leurs Princes & éloigné d'eux tous leurs vrais amis ; c'est en exécutant leurs projets intéressés qu'ils se sont

enrichis des ruines publiques.

L'intrépide Antiochus s'exposant un jour à tous les dangers de la chasse , s'égara loin de sa Cour. Il traversa au hazard plusieurs bois, une vaste plaine , & ne trouvant aucun sentier , il se retira dans une cabanne. Un payfan Parthe, qui en étoit maître , offrit à son hôte ce qu'il avoit de meilleur , & Antiochus inconnu se fit un plaisir d'accepter son repas rustique. Ils s'entretenrent de sujets divers , & parlerent librement des Cours & des Rois ; le vin rend sincere. Si nous autres, dit le payfan, nous parlions à notre Monarque , nous lui ouvririons les yeux ! Ah ! s'il agissoit par lui-même ! Il a le cœur bon : il voudroit bien nous rendre beureux , & il le feroit assurément , s'il étoit au fait de nos misères. Si l'on souffroit la vérité dans les Cours, ni les Rois , ni les peuples ne seroient trompés. Plût aux Dieux qu'on exécu-

tât tout ce que le nôtre désire ! nous n'aurions point de malheur à craindre. Mais il confie son pouvoir à ceux qui l'entourent ; il se repose sur eux des soins du Royaume , & eux ne pensent qu'à leurs intérêts. Le plus juste des hommes pourtant peut paroître inique , quand il se fie à des mains crochues. Depuis le Trône jusqu'à la Cabanne, c'est même aventure ; les méchans valets font tort à la réputation de leurs maîtres. Ah ! si notre bon Roi en savoit autant que nous ! Il n'en dit pas plus , & tous deux allerent se reposer. Le Payfan dormit & le Roi songea.

Les Courtisans apprirent au point du jour , où leur maître s'étoit retiré : l'approche des Gardes allarma le Parthe , & pour la première fois , il vit briller dans sa cabanne des habits couverts d'or & de pierreries. On apporta au Roi sa couronne , sa robe de pourpre , & sa Cour se prosterna.

Alors Antiochus donna ordre qu'on lui amenât le payfan , lui exprima sa reconnoissance par un don considérable ; puis se tournant vers ses flatteurs qui se courboient devant lui ; Puisque , dit-il , occupés uniquement de vos intérêts , vous avez égaré votre Roi par vos flatteries détestables , puisqu'il m'a fallu venir sous cet humble toit pour connoître la vérité , fuyez loin de moi , fuyez pour jamais , bande mercenaire ; je me connois maintenant , & j'ai appris à vous connoître.

Il en fut ainsi de nos Souverains : dès que leur oreille fut préoccupée , il fallut peu de génie , pour empêcher les cris de leurs peuples de parvenir jusqu'à eux , & leurs traîtres favoris pillèrent en secret & impunément. Bientôt leurs pas criminels devenus plus fermes , furent formés en public. Autant de fois que leurs vues présentes & leurs intérêts l'exigerent , au-

tant de fois ils adoucirent ou enflamment leurs maîtres, & ces méchans souvent opprimoient, lorsque leurs Rois croyoient soulager.

Ils n'auroient parlé qu'en tremblant, si les gémissemens des peuples avoient percé jusqu'aux Souverains. Si l'équité avoit pu dévoiler leurs artifices, ils n'auroient point tenté de flétrir la simple & pure innocence: ils se feroient vûs resserrés dans des bornes si étroites, qu'ils n'auroient pu confondre à leur gré le juste & l'injuste. Que les Rois feroient heureux, s'ils connoissoient leurs vrais amis, comme leurs peuples les connoissent! Ils ne feroient pas soumis à des volontés étrangères. S'ils pouvoient entendre & voir par eux-mêmes, que de fripons feroient dépouillés du titre de citoyens! Mais alors (dure circonstance) leurs rapines feroient bornées.

Enfin ces rusés Politiques, ayant

vexé l'état pendant quelque tems, deviennent l'objet de la haine publique. Tous leurs fragiles appuis tombent à la fois , & la vérité brillant dans tout son éclat , éclaire leurs tissus de fraudes. La force de ses rayons dissipe toujours les ténèbres du mensonge.

Un Gentilhomme de Campagne assez singulier, n'aimoit pas les vrais chiens de chasse ; il n'en avoit jamais élevé , jamais caressé aucun. Il n'aimoit qu'un mâtin hargneux qui par ses fourberies écartoit les autres. *Yap* avoit seul toute sa confiance & se la conservoit par des calomnies. Etoit-il besoin de valets dans cette maison ? Les amis d'*Yap* étoient préférés , & elle fut bientôt remplie de sa bande : mais pour qu'il pût facilement exécuter ses projets , il falloit qu'il écartât tous les amis de son maître.

Ce méchant Mâtin s'élançoit sur tous ceux qui se présentoient, à moins qu'on ne le flattât , & qu'il ne connût

l'affaire & le visage de l'adulateur. Quant aux honnêtes gens, point d'audience ; *Yap* poursuivoit tous les vassaux de son maître , craignant sans cesse que la vérité ne s'introduisît dans cette maison. Si quelque inconnu osoit y entrer , le Mâtin lui sautoit aux jambes. Jaloux, furieux & lâche , il montrait les dents , mordoit & fuyoit ; il abboyoit de loin le dos hérissé , & s'exprimoit ainsi à lui-même ses terreurs secrètes : Qui fait si la vérité ne vient pas sous cette figure, pour me frustrer du profit de mes mensonges les mieux concertés ; si elle entroit ici sous ce masque , je serois perdu.

Aussitôt , au milieu des sons continus de ses hurlemens, les paroles des Etrangers étoient confondues , leurs voix étouffées ; enfin la crainte des langues honnêtes le faisoit crier sans cesse de toutes ses forces.

Mais son instant fatal arriva. Une

chienne passa près de la maison , & *Yap* séduit par l'amour, s'oublia pour un moment. Entraîné par ses desirs , il quitte son poste ; il livre à l'amour un instant précieux ; cette foiblesse fit sa perte.

Son maître délivré de ses cris jaloux , vit en paix un de ses voisins : Parlez franchement , lui dit-il , dévoilez - moi votre cœur ; j'aime un ami vrai & sincère. Mes vassaux m'évitent depuis quelque tems ; je m'en apperçois , mais j'en ignore la raison. Dites-moi , je vous en supplie , quelle offense j'ai pu leur faire , & par où j'ai pu mériter de perdre leur affection.

Il faut , lui dit son ami , que vous chassiez votre Chien ; il vous débite des mensonges , tant que le jour dure : insolent , hargneux , il offense & éloigne tous vos amis. Réprimez son effronterie , & vous trouverez en eux les mêmes égards. Si vous l'é-

courez , il vous soutiendra que nous sommes vos ennemis : mais croyez-moi , moi qui vous dis vrai ; c'est ce maudit Mâtin que nous détestons.

Yap entre comme il finissoit , la salle retentit de ses hurlemens , mais en vain ; la vérité avoit paru , & montré sa fraude : elle fut à l'instant payée , & le fraudeur chassé à coups de bâton.



FABLE VII.

Jupiter & le Villageois.

GAY à soi-même.

GAY, jetez un œil attentif sur tout ce qui vous entoure : avez-vous un ami aussi passionné, aussi prévenu que vous-même ? Vos défauts, qui sont si visibles pour tout le genre humain, n'ont jamais frappé sa vue. Lorsqu'un souffle de la Fortune a détruit vos châteaux en l'air, vous a-t-il censuré, humilié, glacé d'effroi ; vous a-t-il jamais reproché que vous manquiez de mérite ?

Si la Fortune sourde à vos vœux vous tient dans l'abaissement, cela n'est pas fort étrange. Considérez attentivement la conduite des autres hommes ; seriez-vous assez injuste, pour désirer d'être en même tems

riche & vertueux ? Avez-vous , comme ceux que le fort élève , été rampant dans l'occasion ; & , quand l'intérêt vous l'a commandé , avez-vous oublié la vérité , l'honneur , la vertu , la paix de l'ame ? Si vous en êtes incapable , renoncez à la Fortune , écrivez , foyez sage & pauvre.

Appréciez avec équité les dons de cette Courtisane : que faudroit-il pour vous rendre heureux ? Si l'or donnoit le bonheur , le bonheur feroit le prix du mensonge & de la fraude ; mais plus le trésor d'un avare croît & plus ses tourmens augmentent. Supposez un seul instant (ce qui ne peut jamais être) supposez que la Fortune vous comble de toutes ses faveurs ; en seriez-vous plus heureux ? Vous vivez tranquille , content ; eh ! que peut-elle donner de plus ?

Vous êtes , supposons-le , un riche héritier ; vous jouissez de grands

revenus ; vous abondez en plaisirs, & ne sentez nulle inquiétude : seriez-vous le seul, qui changeant & d'état & de fortune, conserveriez les mêmes mœurs ? Peut-être devenant prodigue au-delà de toute mesure, vous brilleriez d'un luxe insensé ; vous ne pourriez vous passer de chiens, de chevaux, d'étable, d'Officiers, de vaisselle plate : votre dépense excessive rendroit vos dettes immenses ; vous dissiperiez au jeu les revenus d'un Royaume ; votre crédit tomberoit, & cent créanciers impitoyables vous feroient gémir en prison le reste de votre vie.

Mais supposez-vous revêtu du plus grand pouvoir ; pourroit-il vous épargner une seule heure de mélancolie ? Je veux de plus qu'il vous soit libre d'assouvir vos desirs avarés ; je veux que vous puissiez aveugler votre Roi, opprimer son peuple ; alors bercé tous les jours par les flatteries

de vos mercenaires , votre cœur seroit-il capable d'un seul sentiment doux & pur ; non ? Les grands crimes rendent insensible.

Aspirez-vous au bonheur ? Je parle du bonheur intrinsèque & vrai ; il ne fréquente pas plus les camps que la Cour , les Palais que l'humble cabanne ; il peut habiter tous ces lieux divers : tout esprit content le possède.

Epuisé par ses travaux , un Payfan se reposoit à l'ombre d'un hêtre. Bon Dieu ! disoit-il, qu'il est malheureux de traîner d'année en année le fardeau de cette vie ; dès que le jour commence à paroître , le travail m'appelle ; je gagne à la sueur de mon front une nourriture grossière , & chaque jour redouble le poids de mes maux.

Le grand Jupiter l'entend & réprime ainsi ses murmures : la plainte injuste m'offense ; cessez de vous plaindre , & exposez-moi vos besoins. Vous accusez le Destin de partialité ;

instruisez-moi de ce qui pourroit rendre votre état plus heureux : examinez par vous-même toutes les conditions de l'homme ; que souhaitez-vous ? Que voulez-vous être ?

Il dit , & à l'instant transporté sur une nue , le Payfan vit le genre humain , ses travaux , ses soins éternels. Vois , dit le Dieu , cet homme foucieux devant ces sacs remplis d'or, avec quelle joie il les compte ; il a augmenté aujourd'hui son trésor de cette somme entière.

Si j'étois cet homme , crie-t-il , que pourrois-je demander de plus ? Apprends , répond Jupiter , à discerner le vrai bonheur de ce qui en a la simple apparence ; prends ce miroir. Le Payfan y jettant les yeux, voit avec effroi le cœur de l'avare troublé comme l'Océan que jamais on ne voit calme ; il apperçoit sur son visage tous les maux anticipés que ses frayeurs continues lui causent ; il

voit le souvenir rongeur de ses concussions déchirer son sein palpitant que jamais n'éclaire un seul rayon de félicité. Rejetez ma prière , s'écrie le Payfan , préservez - moi , grand Dieu , du crime & des ses remords. Le sort de ce malheureux me fait frissonner d'horreur ; conservez-moi dans mon état humble.

Jette les yeux , lui dit Jupiter , sur cette foule brillante ; vois ce Ministre si fier & si gai. Ah ! de quel bonheur doit jouir , dit le Payfan simple, celui qui peut obliger ainsi des amis tendres & reconnoissans. Arrête , répond le Dieu , & consulte le miroir ; les yeux des hommes sont trop prévenus.

Grand Dieu , crie-t-il effrayé , délivrez-moi de ce spectacle ! Considère-le , reprend Jupiter ; vois les tourmens de ce misérable ; vois son cœur criminel dévoré par la corruption ; vois ses mains souillées répandre la

contagion parmi ses compatriotes. L'avarice monstre insatiable , & la rapine aux ferres d'aigle , déchirent tour à tour son sein gémissant sous le fardeau de ses crimes : enivré de grandeur , il chancelle au faite où l'ambition l'a porté. Tantôt rempli de vanité , il insulte ses inférieurs , & tantôt saisi de crainte , il tremble croyant sa chute prochaine.

Fût-il jamais , s'écrie le Payfan , sous un si beau masque un état aussi difforme ? Laissez-moi dans mon état , puissant Jupiter , laissez-moi ma char-
rue & ma bêche.

Il vit ensuite & rejetta la condition d'homme de Loi , qui lui parut trop ressemblante à celle d'homme d'Etat. Un vain amour de la gloire ne le rendit point jaloux du sort du guerrier ; au contraire il pleura les maux que la guerre cause , & les Royaumes entiers changés par elle en déserts.

De quelle férocité , dit-il , a-t-on l'ame armée , pour fouler ainsi tout droit , toute Loi , pour ôter à son semblable & la liberté & la vie ? Mais quand les invasions & les guerres ont cessé , comment ces mêmes fléaux nous affligent - ils encore ? Préserve-moi toujours , grand Dieu , de cette fureur , & que jamais ma main n'emploie que des instrumens utiles.

Après avoir ainsi parcouru les différens états de la vie , il avoua ingénûment l'injustice de ses murmures , & le grand Jupiter fit alors entendre ces mots : Apprenez , aveugles mortels qui cherchez le vrai bonheur , que je ne l'ai attaché ni aux rangs , ni aux richesses ; tout cœur vertueux le possède. Ne cherchez donc qu'à être justes ; cultivez la vertu , & vous jouirez de la paix de l'ame. Il dit , & pour rendre heureux ce Payfan , il le replaça sous son arbre.



F A B L E V I I I.

*L'Homme , le Chat , le Chien & la
Mouche.*

Le Traducteur à sa Patrie.

HEureux pays dont les champs
fertiles sont défendus par Mars
& Neptune , la bienfaisante Nature a
fait de toi le siège des Arts , du com-
merce & de l'industrie. O France ,
puissent tes enfans ne pas devenir es-
claves du luxe , & qu'aucun sujet
avide & rapace n'altère ton bonheur.
Si quelque ennemi jaloux ose inter-
rompre ton commerce , tes vaisseaux
ne peuvent - ils pas réprimer les bri-
gandages ? Tu peux regner sur les
mers.

Si quelques différends s'élèvent
entre les Puissances voisines , tu dois
en être l'arbitre ; tu dois régler le

fort des autres Etats. Qu'une Marine puissante assure ta gloire , en protégeant ton commerce ; c'est lui qui te rend communs tous les trésors de la terre , qui augmente ta fertilité , qui t'élève , te rend éclatante ; qui fait enfin toute ta richesse , & désespère tes voisins jaloux : regne sur les mers, la terre est à toi.

Lorsque tes flottes rentrent dans tes ports , tous tes chers enfans ont part au gain de tes Commerçans. C'est lui qui verse en leurs cœurs une joie vive & durable , c'est lui qui soutient la pompe & la grandeur de ton Roi chéri. Les troupeaux nombreux qui couvrent tes plaines , multiplient sans cesse tes métiers ; une culture fructueuse embellit tes champs , & la bruyère elle-même donne une récolte abondante.

La Nature veut que tous les hommes réunis en société travaillent tous pour le bien public : aucun n'est fait

pour l'oïfiveté. Elle a destiné les uns à conduire la charrue , d'autres à faire raisonner l'enclume. Ceux - ci manient la navette avec adresse & vivacité ; ceux-là faisant leur étude des vents & des côtes , guident nos flottes d'un pôle à l'autre : d'autres instruits par l'industrie exercent les arts. Quelques Génies d'une trempe plus fine se rendent utiles par des écrits ou par des discours. Ainsi chacun , tendant à un but commun , doit se montrer dans la société ami & membre nécessaire ; chacun né pour le bien , le plaisir de l'autre doit lui rendre ce qu'il en reçoit.

Le Monarque doit au Laboureur les mets qui couvrent sa table , à l'artisan ses habits les plus magnifiques. Ce sont les soins de l'Architecte qui le mettent à l'abri des intempéries de l'air ; c'est l'industriel Fourbisseur , qui apprête cette arme brillante qui le pare & qui le défend :

c'est ainsi que tous avouent , en les payant de leurs services , les obligations qu'ils ont au Monarque. C'est lui qui défend leurs biens , qui soutient leurs Loix ; son bonheur dépend de celui du peuple , & celui du peuple dépend du sien. Tel est le but des travaux des bons citoyens ; tels sont les doux fruits qu'ils en retirent , & dont ils jouissent en paix : l'industrie seule soutient tous les rangs.

Pressés par la nécessité, les animaux vinrent un jour offrir leurs services à l'homme. Tant que chacun d'eux n'avoit recherché que son bien particulier , ils n'avoient vécu qu'avec peine. Mille soins , mille frayeurs troubloient leur vie malheureuse ; ils trouvoient un jour à manger , & le jour suivant éprouvoient la faim. Ils virent enfin que la vie sociale pouvoit seule leur procurer une nourriture assurée , & qu'un échange de travaux étoit le moyen que l'homme

employoit, pour satisfaire ses besoins divers.

Le Chat, maigre & foible, à demi mort de faim, demanda le premier audience.

Parlez, *Minet*, répondit l'homme; que pouvez - vous pour le bien public ? De ces dents & de ces griffes, lui répond le Chat, je vous servirai avec vigilance; je détruirai les Souris qui souillent vos mets, & aucun Rat ne sortira plus de ses embuscades nocturnes, pour entamer vos provisions, & pour y imprimer ses dents destructives.

Je conviens, dit l'homme, que ces qualités peuvent contribuer au bien général; les Rats, les Souris dérobent nos grains, & c'est en vain quelquefois que nos Laboureurs moissonnent: vous protégerez leur travail, en détruisant cette race ennemie.

Puis se tournant vers le chien :

Maintenant , *Turc* , lui dit-il , apprenez-moi quels sont vos talens.

Sire , répond - il , qui se loue soi-même , mérite qu'on le soupçonne de se trop vanter. Interrogez donc ceux qui me connoissent ; demandez-leur si la défiance la plus vigilante me trouva jamais ou traître ou injuste ; si jamais je fus infidèle , ou si l'on m'a vu trahir un ami : demandez-le à mes camarades ; qu'ils parlent tous. Ma vigilance , mon zèle & ma confiance vous feront utiles. Quand je garderai vos troupeaux , ils paîtront en sûreté ; quand je vous garderai vous-même la nuit , les voleurs n'osent pas vous attaquer , lorsque vous dormirez.

Vous avez raison , répond l'homme ; des services si importants méritent une récompense. La fidélité pure & incorruptible est si rare parmi nous , que vous méritez les plus grands égards. Cette précieuse vertu
est

est au-dessus de tout prix : soyez donc mon ami & mon camarade.

Il s'adresse ensuite à la Mouche ; quels services , lui dit-il , peut-on attendre de vous ?

De moi , dit l'Insecte ailé. Je pensois que vous connoissiez mieux ma naissance. Sire , je suis Gentilhomme ; me conviendrait-il de m'abaisser jusqu'à l'industrie ? Que tous ces vils Artisans gagnent par un travail assidu , leur ignoble nourriture ; ils remplissent leur destin : mais moi , je jouis tous les jours de plaisirs de toute espèce ; nul soin ne me trouble & n'altère mes délices. A midi , heure du lever des Dames , je bois à petits traits leur thé le plus doux ; je fais sur les flacons de Champagne des dîners divins , & respire le parfum des vins dorés de Siracuse ; je ne recherche enfin qu'élégantes fêtes ; je ne vis que pour le plaisir. L'homme ,

riant de son orgueil , reprimanda ainsi ce fat inutile.

Hors de-là ! hors de cette pèche ; de ce siège couvert de duvet ! un oisif ne le mérite pas. Aurois-tu , for que tu es , aurois-tu entamé cette peau vermeille , & goûté cette chair parfumée , si une main laborieuse n'avoit préparé la terre avec soin , pour élever l'arbre ? Si toutes les créatures étoient comme toi , sans aucun mérite , la faim t'auroit obligée de chercher ta nourriture sur un fumier ; c'est-là où les animaux aussi méprisables que toi sont enfin réduits à se nourrir sans qu'on les plaigne.

Si tu peux discerner le vrai & le faux , apprends , vil insecte , assez vain pour n'aimer que toi , que celui qui contribue par un zèle industrieux à augmenter l'aisance publique, connoît seul ses vrais intérêts.

Il dit , & d'un souffle couchant

par terre l'incommode parasite , il fait en l'écrasant un exemple public de ce fainéant.

F A B L E I X.

Le Tigre , le Léopard , le Baudet , & autres Animaux.

A un Politique.

Oui, la corruption gagna jadis tout le genre humain ; l'intérêt particulier pervertit tous les esprits : des présens honteux, anéantissant l'usage du sens commun , éclipsèrent la vérité , & détruisirent l'éloquence : oui , les siècles passés furent féconds en grands crimes : révoquerois-je en doute toutes les histoires , pour disculper nos prédécesseurs ? Je fais trop le poids & la valeur qu'ont eu les présens dans les mains de nos ancêtres. Mais puisque ces argumens poli-

tiques étoient employés alors , & que la démangeaison des mains subsistoit en toute sa force , les Politiques , dites - vous , faisoient prudemment d'employer des moyens sûrs de parvenir à leur but ; ils faisoient très-bien de mener les hommes où ils vouloient les conduire, en les prenant par leur foible : n'étoit-ce pas montrer des talens , & beaucoup de pénétration ?

Je m'oppose à ces raisons : écoutez les miennes , je vous prie , & répondez-moi. Est - ce la justice , est - ce le droit du client qui enseigne aux hommes de Loi à défendre le pour & le contre ? Vous sçavez bien que les arrhes seules les rendent éloquens, & que le mérite des Parties consiste dans leur opulence. Si c'est là ce qu'on nomme justice , comment les talens, l'esprit , la sagesse obtiendroient-ils la faveur d'une Courtisane , qu'on ne peut obtenir qu'à prix d'argent com-

me un effet de commerce ? L'homme est enclin au mal , nous dit l'Ecriture ; direz - vous que ce penchant justifie les Diables ? D'ailleurs , plus ce penchant est fort , moins leurs talens brillent.

Vous savez encore que la corruption n'est pas de date moderne ; qu'elle a été de tous les pays ; que les Grands d'autrefois se voyant au bord du précipice , & effrayés de sa profondeur , mirent entr'eux & lui une barrière d'emplois , de pensions , de vils présens. Ils retarderent ainsi leur chute , & s'assurèrent d'heureux succès. Ils regnerent en Despotes ; ils opprimerent avec impudence , & leurs lâches esclaves éleverent la main qui répandoit l'or sur eux. Le peuple fut indignement trompé , les méchans usurperent les honneurs & les dignités ; ils occuperent les premiers rangs , & les talens & le mérite languirent obscurs.

Mais enfin ces malheureux dépouillés de leurs trésors , de leur crédit , de leurs emplois , abandonnés , désespérés , se virent exposés au mépris public , & aux justes & sanglans reproches que méritoit leur infâme rapacité. Que devint , illustres fripons , que devint alors votre orgueil , votre faste , & cette foule de flatteurs qui marchoit à votre suite ? Vous vites - vous encore entourés d'imposteurs panégyristes ? Non : cette troupe adulatrice qui partageoit vos friponneries , voulut être la première à publier vos coups de mains , vos vues frauduleuses , vos plans méprisables , vos foibles talens , & votre honteuse infidélité.

Insensés ! dans vos rangs sublimes , comment n'avez-vous pas prévu votre chute ? Quels amis vous étiez-vous faits ? De vils esclaves , que vous aviez achetés , pour voter pendant votre regne ; & c'étoit pour gagner

ces fourbes mercenaires , que vous aviez accru les dettes de la nation. Malheureuses victimes ! vous n'ignorez plus que ces ames vénales ne témoignent d'amitié qu'autant qu'on les paye.

Le plus puissant des animaux est fans doute le Lion : la force & la valeur de son espèce en prouvent la supériorité. Cependant il est certain que quelques Lions ont remis leur pouvoir à des baudets , comme si le talent de braire suffisoit pour regner dans les forêts.

Autrefois un de ces baudets , fier comme un âne , & très-intéressé , opprimoit les habitans d'un bois. Il s'emparoit de tous leurs biens , & fouloit aux pieds les Loix pour assouvir sa gueule insatiable. Déjà les mécontents murmuroient ; de nouvelles concussions firent éclater la haine publique , & les cris des révoltés vinrent frapper l'oreille du ministre. Agité de

remords , de troubles secrets , il passa la nuit entière à réfléchir sur sa situation , & fut violemment atteint des frayeurs d'une prochaine disgrâce.

Je me ferai , dit-il , des amis qui m'aideront à garder mon poste , & par - là je forcerai mes ennemis au silence. Oui , malgré eux , ces nouveaux alliés affermiront monpouvoir , & je me rirai bientôt de leurs clameurs impuissantes.

Aussitôt cherchant à gagner les animaux généreux , il rampe devant eux , les flatte , prévient leurs desirs ; mais ces braves animaux rejetterent sa Cour abjecte , regardant comme infâme d'être utiles à un oppresseur. Cependant la faveur seule pouvoit le soutenir : il pensa que quelques présens lui acheteroient des prôneurs ; mais les présens , signes certains d'une cause injuste , n'ont aucun poids en d'honnêtes pattes. Cependant tou-

tes les pattes ne refuserent pas ce qui souvent fait tendre des mains.

La peau argentée d'une pomme fit tout entreprendre à un vil cochon ; le Loup mercenaire fut acheté par un filet de Cerf exquis ; le don d'un poulet remplit le Renard de zèle , & une grosse noix au poing , le Singe joignit cette vile bande.

Mais succombant enfin aux fureurs de la haine publique , l'oppresseur tombe, & l'Etat respire. Un Léopard prenant en main la cause de sa Nation , dévoile les larcins du traître, & s'empare de l'autorité. Les serviles Courtisans coururent en foule lui vanter leur zèle , & lui offrir leurs services.

Le Cochon parla avec fermeté, & soutint que les fripons devoient tous être pendus ; mais en même tems fit entendre d'un ton humble & bas, qu'on devroit lui assigner sur le trésor royal une pension de quelques

pommes. Le Loup voyant qu'on prenoit des mesures d'économie, ne demanda qu'une tête d'agneau. Le Renard représenta que la demande d'un oison n'étoit pas exorbitante. Le Singe dit que son babil, ses grimaces, ses tours méritoient bien une noix, ou quelque autre pareille denrée.

Fuyez, mercenaires, crie le Léopard; votre vénalité m'est odieuse : quand on n'a en vue que le bien public, on n'a pas besoin d'acheter des amis. Ceux qui remplissent dignement cet utile & bel emploi, ont pour soutien tous les cœurs purs : mais l'esprit de crime & de séduction place toujours mal ses présens. Votre maître sacrifié est instruit par votre conduite, qu'on peut acheter des outils utiles pour quelque tems, mais non des amis.



F A B L E X.

Les Abeilles dégénérées.

*Au Révérend Docteur Swif, Doyen de
S. Patrice.*

JE reconnoîtrai un ami dans tous les lieux , & dans tous les tems , quoique dans les anciennes Cours on ait blâmé cette conduite. C'étoit alors en bonne politique , une grande erreur , je le fais. On pensoit que les amitiés pouvoient avoir trop de durée , & ce qu'on appelloit en terme d'art un esprit prudent , étoit celui qui ne perd jamais de vue son propre intérêt : d'autres tems , d'autres amitiés ; c'étoit l'axiome politique.

Je fais que vous avez beaucoup d'ennemis , & qu'en me disant votre ami , je partage leur aversion. Je fais qu'il n'est aucun fripon , que

qu'il soit , qui ne redoute vos discours ou vos écrits , & ne vous haïsse. Vous êtes si libre dans vos ouvrages , qu'ils ne peuvent jouir en paix du bien qu'ils prennent à autrui. Vous vous faites détester, maudire par des gens de tous les états , & l'envie anime contre Pope & contre vous l'innombrable troupeau de tous nos petits Ecrivains. Quant aux efforts de ces derniers , leurs seuls Imprimeurs , il est vrai , en sont les victimes.

Mais , justes Dieux ! quels hommes puissans (car on a vu dans Londres de vrais Automates occuper des rangs élevés,) quels hommes ont répandu contre vous des calomnies, des Libelles , preuves authentiques de votre esprit & de vos vertus ! Mais vous aviez attaqué leurs vices dans vos ouvrages : vous n'en avez donc reçu que ce que vous méritiez , & l'on peut conclure de-là que vos amis sont en très-petit nombre ; quelques

Sages & moi le formons. Pour mettre ma pensée dans un plus grand jour , je vais vous dire la Fable suivante. Elle ne fait au tems présent aucune allusion , & je ne vous en fais part que comme d'une leçon de Morale.

Une Abeille rufée & très-politique, mais qui n'avoit pas le moindre talent, négligeoit l'art exercé par ses pareilles ; elle n'aimoit que le luxe. Arrogante , vaine , rapace, avide de pouvoir , mais moins encore que de gain , elle séduisit presque tout l'Essain par des présens & par des flatte-ries : les petits fripons enrichissent les grands.

Quand elle eut rempli ses vues , c'est-à-dire , atteint à l'autorité , & amassé d'immenses richesses , sa vanité éclata. La seule impudence en fut estimée, & toute Abeille qui avoit des mœurs & de la retenue , étoit à ses yeux sotte & inutile. Celles qui

suivoient les Loix de l'honneur furent donc bannies , & les distinctions accordées à celles qui les violaient. Les richesses devinrent un titre glorieux : la pauvreté fut honteuse , & l'industrie méprisée ; l'esprit frauduleux fut vanté ; l'Amour de la patrie, la Justice , les Loix furent obligées de se faire devant cette Abeille avare & perverse ; enfin, presque toute la Ruche voulant avoir part à ses brigandages, négligea ses travaux communs.

Laissons, dit-elle , ces êtres vulgaires & d'esprit borné , employer les jours entiers au vil exercice d'un art mécanique ; mais nous que la Nature a douées d'un génie sublime , méprisons & évitons la bassesse de nos pères. La Guêpe & le Frêlon , vous en conviendrez , vivent plus délicatement , plus élégamment que nous : ils s'amusent en gentilshommes , & passent leurs jours en fêtes que nulle

affaire ne trouble ; ils s'engraissent noblement de l'industrie de leurs voisins.

Une Abeille entêtée qui travailloit dans sa cellule , entendit ce discours, & enflammée d'indignation , elle répondit vivement : Je méprise tes dédains, & je déteste ta vanité. Les Loix protègent nos droits naturels , & t'offenser c'est les défendre. Quoi ! le luxe corrompra la Ruche , & personne ne s'opposera à ce pernicieux torrent ! Soutenez l'honneur de vos pères ; ce n'est qu'en le détruisant que votre chef de bande cherche à s'élever. Songez que l'industrie est la base de notre Etat ; que ce sont les travaux, & le gain de nos ancêtres , qui les ont rendus puissans & célèbres : foyez vertueux ; rejetez l'opprobre qu'on vous prépare. Ouvrez les yeux & voyez qu'en servant des vues particulières , vous minez , vous détruisez le fondement de l'Etat.

Elle
railla a
d'amis
espèce
sa retr

Que
fuyant

donne

opprimement

prouve

pour le

rejet

nous

par un

dit ;
vec
né
dégénérée,
autre.

ce

que

le

nom

qui

leur

plaît

le plus

notre

Patrie.

Leur

haine

zèle

dédaignées

&

notre

plus

honorées

ferons

que

plus

honorées

ferons

que

plus

honorées



FABLE XI.

Le Cheval de bât & le Courier.

A un jeune Milord.

Commencez, Milord, dès votre jeunesse, à souffrir la vérité; commencez même à l'encourager, & ne m'accusez pas de manquer de respect, si je n'ai pas, en vous parlant, ce style flatteur que plus d'une langue vénale emploie tous les jours à enfler votre vanité.

L'arbre est distingué par le fruit qu'il porte. Que la vertu soit donc votre première recherche; suivez les traces de vos ancêtres, pour mériter comme eux le titre de grand: dédaignez comme eux les actions vulgaires, & prouvez par vos vertus que votre origine est illustre.

On ne vit jamais, il est vrai, bril-

ler sur la table de vos ayeux que fort peu de vaisselle plate ; mais , leur conscience fut incorruptible ; mais ils ne flatterent jamais aux levers , avec bassesse. Jamais leur honneur ne fut engagé ; leurs mains pures rejetterent tout présent honteux. Toujours jaloux du bien de l'Etat , ils le servirent en vrais citoyens ; ils furent l'appui de nos Loix ; ils eurent toujours l'amour de la Patrie gravé dans le cœur. Ni pensions , ni honneurs , ni rangs n'étoient capables de les séduire ; on les a toujours entendu parler comme ils pensoient , & voter de même. C'est ainsi qu'ils ont illustré leurs places ; c'est ainsi qu'ils se sont acquis le glorieux titre de Grands.

Si trop fier de votre naissance , & vous imaginant qu'elle vous suffit , vous méprisez le savoir , vous n'êtes qu'un sot exposé à une plus forte lumière : quand l'homme d'esprit foi-

ble & bas est élevé au premier rang, ses vices n'en sont que plus remarquables. Si vous-même devenant un outil de fourberie, vous pouviez jamais condescendre à des projets frauduleux, nous vous payerions alors du mépris qui vous seroit dû; & en cela, Milord, comme en tout le reste, vous auriez la prééminence. Qui a rendu votre nom illustre? C'est la vertu. Mais vous n'avez reçu de vos pères que ce nom, & c'est vous seul qui pouvez lui conserver tout son lustre. Si vous n'apprenez & ne savez rien, ni votre Couronne ducal, ni un orgueil impudent ne cacheront votre ignorance: on n'hérite pas du savoir; il est le prix d'une longue étude. Votre rang, Milord, exige un mérite éminent, tel que celui qui a fait révéler vos pères: si vous dégénérez, leur gloire augmentera votre opprobre.

Tous les soirs & tous les matins,

un Courier vouloit voir ses chevaux manger leur avoine. Cette attention diminueoit , il est vrai , les profits de l'hôte , mais les chevaux avoient tout ce qu'il payoit. Si nous étions en tout aussi scrupuleux , les rangs élevés seroient fort peu lucratifs.

Les chevaux de notre Courier avoient donc toute leur mesure , & il écoutoit avec plaisir le bruit du grain broyé sous leurs dents ; lorsque tout à coup il survient entr'eux un grand débat ; ils hennissent , mordent & ruent. Un cheval de bât écumanant & tournant la tête d'un air courroucé , lança sur eux des regards pleins d'orgueil & de fureur. Ciel ! dit-il , que mon sort est dur ! Quoi ! mon illustre naissance est oubliée jusqu'à ce point ? Réduit à un honteux esclavage , état indigne de mon origine ! faut-il encore supporter les viles attaques de ces misérables , de ces vulgaires haquenées ? Voyez ce *Rouan*

rogneux , brute mal née , qui ose écarter ma tête du ratelier. Dînerai-je, moi qui suis un ancien noble , des restes impurs de ces roturiers ? Quoi ! attaqué , frappé par un vil bourgeois ? Que ma naissance souffre de ces coups ! Cependant , on parle encore au Marché-neuf de mon grand-père ; les Maquignons en font l'éloge , & racontent ses victoires : ses prix de course y sont tous enrégistrés. On le voyoit sortir dans la plaine , décoré d'une livrée brillante , & revenir couvert de lauriers , au son des tambours & des trompettes : voyez en moi son fils , vile populace ; respectez mon sang.

Sot orgueilleux , lui crie le Courier , dût-on jamais du respect à la vanité ? Apprends que c'est ton étourderie , & la bassesse de ton cœur , qui t'ont fait esclave. Ta jeunesse obstinée ne dédaigna-t-elle pas d'apprendre à connoître les mouvemens de la bri-

de. Les fats de ton espèce , aveugles pour le vrai mérite , ne se remplissent la tête que de caprices vicieux. Eh ! que m'importe qui t'a engendré ! Re-tif, jaseur , orgueilleux sot , je révère tes ancêtres ; cela leur est dû : mais, brute inutile , en as-tu plus de mérite ? Demande à tous les Couriers , ils te diront que ton allure est mauvaise. Ne me vante donc plus ta noblesse qui ne te donne ni force ni pas. Quel profit m'apportent tes fanfaronnades ? Tout bien examiné, un âne a plus de mérite que toi.

Ne nous laissons jamais séduire par aucun titre extérieur , & qu'un âne soit toujours traité comme un âne.



FABLE XII.

Pan & la Fortune.

DÈS qu'on a sçu la mort de votre père , tous les Joueurs , comme si ses biens leur avoient été destinés , ont fait éclater cette joie que vous avez décemment renfermée dans votre sein , & ils sont devenus à votre égard aussi prodigues de louanges , que s'ils avoient fondé sur vous l'espoir le plus assuré. L'un d'entr'eux leur a calculé vos revenus en argent comptant : il n'y a point de maison plus complete , leur a - t - il dit ; le jardin est vaste , élégant , & entouré d'un parc magnifique ; le bois est de belle grandeur. Il a ensuite apprécié vos bijoux , votre vaisselle plate. De plus , a - t - il dit , ce bien n'est pas substitué. Si sa caisse ne peut suffire au payement de ses dettes , ses terres

ne sont point chargées d'hypothèque.

C'est ainsi qu'avant qu'on vous voie leur livrer votre principal, ils anticipent leur gain en idée. Mais, dites-moi, quand vous savez que les voleurs rodent hors du bois, apporteriez-vous votre cassette dans le grand chemin? L'insensé qui exposerait son bien de cette façon ne seroit-il point coupable du vol en quelque manière? Eh! cependant c'est ce que vous faites, lorsque vous jouez avec ces Messieurs.

Mais s'il étoit accordé aux fots de pouvoir conserver leur bien, les fripons seroient misérables. Ainsi vous jouez par charité, & pour épargner l'ignominie du gibet à votre digne troupe. Si vous ne leur fournissiez du pain, qui entretiendrait leur fainéantise? Si ces maîtres filous ne vous dupoient pas, la nécessité les obligerait à courir de plus grands risques, & à dépouiller les Voyageurs
sur

sur le grand chemin : c'est donc en partageant ainsi vos revenus , qu'ils évitent la corde.

Cependant considérez , avant que de vous mettre au jeu , que la somme que vous y risquez pourroit payer votre Tailleur. De plus quand vous maniez les dés , ne hazardez-vous jamais votre honneur ? Je ne l'engage jamais , répondez-vous. Je le veux ; mais , ne faut-il pas que vous appaisiez des créanciers de tout état par les plus vils des mensonges ? Ce billet de votre Tailleur , si souvent payé en promesses , n'est pas encore acquitté ; & à quelles flatteries ne vous êtes-vous point abaissé , pour différer l'assignation de votre Boucher ? Vous avez obtenu de lui cette grace ; mais il faut acquitter la dette que vous avez contractée au jeu : votre honneur en ce cas-ci souffriroit du moindre délai : que ferez-vous donc ? Vos

revenus de deux années ne payeroient pas vos filous.

Regardez de toutes parts, & voyez la misère que le jeu entraîne. Voyez ces biens hypothéqués, démembrés, vendus; voyez leurs propriétaires à peine échappés aux prisons, & aussi pauvres en bien qu'en esprit. Plus d'une dupe de ces filous entreprend, mais un peu trop tard, de s'instruire de leur métier : d'autres que la folie d'un instant a forcé de devenir les vils outils de quelques Grands, en accroissent la Cour vénale, & subsistent de leurs charités. Prenez garde, Monsieur, d'éprouver au même point qu'eux, combien cette maxime est vraie : *Les sots sont la proie que les fripons cherchent.*

Déjà une immense forêt s'étoit cent fois revêtue de nouveaux feuillages, lorsque son maître impitoyable résolut de la détruire : mais, entendant ses créanciers redoubler cha-

que jour leur bruit à ses portes , il condamna son Parc à éprouver le même destin. Des Payfans cruels obéissent aux ordres de leur Seigneur. A quoi l'argent ne peut-il pas engager des mains barbares ? Les hêtres, les chênes tombent sous les coups redoublés de leurs bras nerveux : les échos plaintifs les répètent ; tout le bois gémit.

A ce triste spectacle Pan verse des larmes , & bientôt à la douleur le courroux succède en son sein. Il foule aux pieds les dés , & livre aux vents les cartes qu'il a déchirées dans un accès de fureur.

Cet insecte qui dépouille la campagne de sa verdure , le Limaçon, dit-il , est pour moi un objet de haine éternelle : je déteste la chenille , peste dévorante de la parure du Printems, & les fauterelles voraces qui répandent la famine ; mais auprès de ces dégats-ci , qu'est-ce que ceux que font ces

insectes ? Par un seul coup de dés cette forêt a été ruinée. On a tourné une carte , & ce Parc immense a perdu tout son ombrage. Hélas ! vous n'êtes donc plus, magnifiques ornemens, gloire antique de mon Royaume. O Fortune , Fortune ! ce ravage est un de tes coups. Femme aveugle , fourbe Courtisane , tu as conspiré ma ruine , & tu m'as fait plus de mal dans un seul instant , que tous les insectes conjurés ensemble ne pourroient m'en faire en un siècle entier.

Le hazard conduisoit alors la Fortune en ce même endroit ; elle entendit les plaintes du Dieu. Pourquoi ce transport , lui dit - elle , & ce vain langage vulgaire ? Suis - je Déesse des joueurs ? Est - ce moi qui change ou pipe les dés ? Ai-je enseigné l'art trompeur d'arranger ou de marquer les cartes ? Les Joueurs sont de tous les hommes ceux dont je suis la moins occupée ; sur cent , un seul ,

si j'ai bien compté, se fie entièrement à moi ; mais , je ne peux que l'en blâmer , puisque les autres se défient de ma puissance même , & ne me laissent disposer de rien : tout leur espoir est dans leur adresse. On voit autour des tables de Jeu , deux espèces d'hommes ; mais celle des filous est la plus nombreuse. M'objectera-t-on ce qu'on prétend sottement dans les écoles ; *Que les téméraires sont mes favoris* ? Les effets du Jeu , ces bois abattus réfutent assez cette idée de Poëte. Pourquoi donc me soupçonnez-vous ? Et quand voudrez-vous vous appercevoir , ô Pan , que la folie est votre seule ennemie ? Ce Parc , cette forêt immense étoit un de mes présens ; mais la folie vient de la détruire.



FABLE XIII.

Plutus, Cupidon, & le Temps.

DE tous les fardeaux imposés à l'homme, le temps paroît le plus incommode. Il est peu de jours qui ne nous offrent des hommes gémissans sous son poids accablant.

Comment s'en débarrasser ? Je me suis levé à neuf heures, dit *Autéocore* ; de-là jusqu'au dîner il y en a six entières : six heures, bon Dieu ! & rien à faire. Que n'ai-je paresse dans mon lit jusqu'à deux !

Il ouvre un Roman, & à peine en a-t-il lû une demi-page, que lassé de lire, la brochure lui tombe des mains. Il prend sa tabatière, fredonne un air, bâille, & s'allonge dans sa chaise.

Il jette les yeux sur sa montre ; rêvé-je, dit-il ? Quoi ! il n'y a pas

vingt minutes : ma montre est sans doute arrêtée. O ciel ! qu'il est dégoûtant de pâlir ainsi sur les Livres ! Je pensois avoir lû tout au moins une heure. De tous les momens du jour , ce sont ceux du matin que je hais le plus : on ne sçauroit se lever assez tard.

Pour hâter le cours des heures & se délasser de lui-même , *Autéocore* se rend au Caffé voisin. Il prend la feuille des Nouvelles, en lit quelques mots , se promene de chaise en chaise , prend du thé , ronge ses ongles , & découvre enfin un compagnon d'infortune. Ils s'abordent , & en se parlant rendent leur ennui plus léger : ils adoucissent mutuellement leurs peines , & comparent leur affreux destin.

Mais , dit l'un , puisque tous les hommes doivent avouer que le tems leur pèse , ferions-nous si mal de nous occuper d'un piquet jusqu'à deux heures ; le jeu pourroit abréger

l'éternité du matin. Ce sont les cartes qui font supporter les longues nuits de l'hiver; qui pendant toute l'année accourcissent les nuits du beau monde; c'est avec le jeu qu'on trompe le tems. Le jeu dissipe les vapeurs des Belles, & leurs heures s'envolent, sans qu'elles songent à les compter.

Mon sort est donc bien dur, reprend *Chronomochte*; je suis privé de cette ressource; je ne fais ce que c'est que jouer. Les gens de Cour ont au moins mille riens qui les occupent; ils emploient la moitié des jours à faire leur cour; ils sont trop heureux: jamais le tems ne leur est à charge; leurs devoirs le leur enlèvent. Pour moi, sans desseins, sans charge à la Cour, ce que je peux faire de mieux, est de mener dîner avec moi quelques-uns de mes amis: le vin met les soucis en fuite. Chacun de nous laisse les siens à la porte de la Taverne. Mais à six heures, triste moment! on

appelle pour payer : où aller alors ? Je hais le jeu : que faire depuis six heures jusqu'à dix , à moins qu'on ne dorme ? On ne peut employer son tems à meilleur marché. Dès que la Comédie finit , s'il se forme quelque assemblée , je m'y rends exactement , & me promene à pas comptés de chambre en chambre. Je fais la conversation , sans rien dire & sans rien entendre. Horriblement fatigué , je m'assieds près de quelque Belle , & d'un air de mystère lui conte des fadeurs. Mais quoi ! l'on parle déjà de se retirer chez soi : oh ! je crains trop la solitude & les rêveries du logis. Pour hâter la nuit tardive , je retourne à la Taverne avec mes amis , & nous y restons , jusqu'à ce que le sommeil , appesantissant nos mains , arrête nos verres. C'est ainsi qu'ils déploroient mutuellement leurs malheurs.

Eh ! mes amis ! pensez donc qu'aucune heure ne s'écoule, qu'elle n'em-

porte avec elle une partie de votre ennui. Si vous aviez été formés au travail & à l'étude des Arts & des Sciences , vos heures couleroient trop vite , & vous regretteriez le moment passé ; le tems est rapide & léger comme le vent. C'est l'inaction qui rend vos esprits paralitiques ; délivrez-vous de ce poids , & convaincus de votre erreur , vous déplorerez votre ignorance. Dérobez - vous un instant à votre ennui ; tâchez de penser : lisez ma Fable avec attention, si vous êtes capables de faire cet effort.

Plutus accablé de soucis , se promenoit un matin pour prendre l'air & se distraire : l'Amour survint ; tous deux se fixèrent, ils ne se connoissoient que de vue ; mais un moment de réflexion fit bientôt cesser leur surprise. Après plusieurs complimens faits & reçus de part & d'autre , le Tems les trouve , les aborde , & se

promène avec eux. Ils s'entretinrent de sujets divers , mais sur-tout des différens dons que chacun d'eux avoit faits aux hommes. Plutus prenant un air hautain, cet air qu'imitent si bien tous nos Millionnaires , que tous les mortels décident , dit-il , qui de nous répand plus de bien sur l'espèce humaine. Jetez les yeux sur les Cours: est-ce la fidélité ou l'intérêt qui les forme ? Quel instrument politique a élevé cet homme d'Etat au faite des honneurs ? C'est l'or qui l'a rendu puissant. C'est par son moyen , disent les Histoires , qu'autrefois plus d'un fripon a conduit la nation entière , a regné despotiquement , a augmenté ses biens & ruiné le peuple. Cessez de vanter vos bienfaits , & avouez que le bien le plus recherché est aussi le plus digne d'estime. Pensez encore quel est l'état d'un malheureux dont la bourse est vuide : voyez - le sans cesse opprimé par le

besoin , & rongé par le chagrin de la timide indigence , périr abandonné , sans amis comme sans estime.

Vous douteriez de mes lumières , répondit l'Amour , & vous diriez que le cœur humain est pour moi un vrai mystère , si je disputois à l'or un pouvoir que tant d'exemples fameux ont fait connoître. Je fais combien il a d'éloquence : il ne tente presque jamais en vain ceux mêmes qui ont résisté à tous les autres efforts. N'a-t-on pas fait un objet de commerce de la beauté ? Elle est vénale aujourd'hui comme la conscience , & tous les mariages sont formés par un intérêt sordide. On peut acheter un consentement ; mais , Plutus , le prix de l'Amour n'est pas en votre puissance. Je fais que plus d'une brute achète & vend publiquement ce qu'il leur plaît de nommer amour ; mais , ce trafic est une fraude infâme , & tout fraudeur de cette espèce mériterait

d'être noyé dans la boue dont son ame semble être formée. Ceux qui se livrent aux sentimens tendres du véritable amour (les besoins de la vie satisfaits) n'en ressentent plus aucun. Ils ne forment point de souhaits ; ils vivent au sein des plaisirs , & trouvent en eux seuls les plus douces consolations. Ils ne manquent ni d'amis, ni de pouvoir , ni de richesse ; l'amour donne tous les biens : c'est l'amitié ; c'est plus encore ; c'est de l'amour & de l'amitié que naissent tous les plaisirs : oui ne pas me connoître , c'est ne pas connoître la vie.

Si nous prenions les hommes pour arbitres de ce différend , dit alors le Tems , l'or ou l'amour seroit préféré. Attentifs à ces deux objets , ils négligent mes faveurs , ou ils en abusent. C'est moi cependant qui compte leurs jours , & qui mesure leurs années : quoique peu estimé , quoique rarement recherché , c'est à moi que Plu-

tus & l'Amour doivent leur être. Comment l'avare emploie-t-il sa vie ? L'ai-je jamais vu jouir ? A peine je le quitte , que je vois ses trésors dissipés par un fils prodigue.

Ce n'est qu'avec mon secours qu'on exerce tous les arts utiles , qu'on acquiert l'or & la sagesse. On connoît mon vaste pouvoir : qui pourroit croire combien je suis négligé ! Cependant mon cours est si rapide que l'Amour fuit moins légèrement que moi. Qui n'a pas entendu les coquettes déplorer le tems qu'elles ont perdu ! Après avoir abusé de mes dons , elles languissent tristement , & ne goûtent jamais les doux plaisirs de l'Amour. Ceux qui emploient sagement leurs jours , forment peu de vœux inutiles , & soit que la fortune ou l'amour en soit l'objet , je leur en procure la jouissance. Que les hommes sont imprudens , & qu'ils connoissent peu leurs vrais intérêts !

Puisque je ne peux revenir à eux , ne devroient-ils pas songer à moi dans la moindre de leurs entreprises.

Il dit , & les Dieux convaincus avouèrent que ses dons étoient supérieurs , & que le tems bien employé est le plus précieux bien de la terre.

F A B L E X I V.

Le Hibou, le Cygne, le Coq, l'Araignée, l'Ane & le Fermier.

A une Mère.

JE vous ai vue entourée de vos jeunes enfans tout remplis de feu; j'ai vu la joie maternelle briller dans vos yeux : avec quel plaisir , quel amour vous répétiez leurs accens à peine à demi formés !

Je conviens qu'ils sont beaux , qu'ils sont spirituels , & qu'il semble que la Nature les voulut combler de

les dons les plus précieux. Cependant n'y comptez pas trop ; remplissez avec soin vos devoirs de mère : gravez dans leur cœur de sages préceptes , & jugez leurs talens sans partialité : c'est une éducation conduite avec soin , qui des enfans fait de vrais hommes.

Vous ignorez quel est leur génie , & peut-être déjà leur état est déterminé ; le premier sera Magistrat , le second Militaire , le cadet homme d'Eglise. Je ne blâme pas la tendresse qui vous inspire pour eux ces projets d'intérêt & de fortune ; mais ce sont peut-être autant de chimères. Pensez qu'en dirigeant mal leurs talens , ou qu'en les traversant , vous ne pouvez que les perdre.

Un père entretenoit un jour son ami. Pour former mon fils , disoit-il , pour cultiver son esprit , je n'ai , vous le savez , épargné aucune dépense ; je l'ai fait instruire de tous les

Arts : mais les talens de cet enfant sont cachés sans doute ; il étudie tout & ne connoît rien. Enseignez-moi , je vous prie , ce qui me reste encore à faire ; décidez-moi sur son état , votre avis va le fixer. Le voici , répond son ami , mais excusez ma franchise , je ne peux flatter. Si vous m'en croyez , vous en ferez , sans craindre de borner son génie , un Tailleur ou un Huissier. Ce père suivit l'usage ordinaire ; il écouta son ami , & agit à sa fantaisie.

C'est ainsi qu'on voit tous les jours la Nature trompée dans ses vues. Un enfant manque d'esprit ; on l'envoie à l'école , & l'étude l'abrutit encore. Mais ce n'est pas tout ; il faut qu'il aille au Collège puiser des talens , & se former dans les beaux Arts. Que produisent enfin ces soins aveugles ? Soit qu'il fasse retentir le Barreau de ses clameurs , soit qu'il montre publiquement sa lâcheté dans les camps ,

ou son ineptie dans la chaire , nous voyons qu'en l'établissant , on s'est opposé à l'intention de la Nature , qui n'avoit ébauché en lui qu'un Boucher ou un Facteur.

Combien de fois a-t-on vu des Ministres , au mépris de la Nature , du mérite & de l'esprit , dispenser autrefois à des protégés stupides , la faveur , les graces de leur Souverain. Tous leurs amis étoient propres à toute espèce de charges.

Mais malgré votre austérité , convenez, Muse , que de nos jours on n'élève que le vrai mérite. Considérez bien les exemples que notre siècle nous en fournit : où voyez-vous la vertu privée de ses récompenses ? Montrez-nous des talens sans honneur & dans l'inaction , ou des vertus languissantes dans l'oubli & dans l'indigence. Considérez ces chaires sacrées, vous n'y verrez que le savoir , la Religion, la piété ; tout protecteur éclai-

ré veut voir son image en ses créatures , avant de les recommander : oh ! que nos cœurs sont chastes ! Que nos mœurs sont pures !

Qui ne frémit pas en leur comparant celles de ces tems de corruption où l'on ne voyoit élever que l'hypocrisie ; où les premiers rangs de l'Etat étoient occupés par des familles entières : qu'importaient l'orgueil , l'ignorance , pourvu que l'on fût heureusement allié ? Qu'importoit la stupidité , pourvu qu'on fût étayé par un commis intelligent ? Alors assis aux premiers rangs de la Cour & du Clergé , ces esprits chétifs n'en paroissent que plus petits : à n'en juger que par leur conduite , le métier le plus vil leur eût mieux convenu.

O protecteurs futurs ! confiderez donc cette espèce naine qu'ont exhaussée vos prédécesseurs , & voyez que sa petitesse exposée au plus grand jour fut une preuve de leur ineptie ;

qu'ils auroient dû contenir chaque homme dans sa sphère ; qu'ils pouvoient bien donner de l'or à leurs favoris , mais non pas de la raison.

D'un air pédant , d'un ton grave certain Hibou s'arrogéoit la vanité de l'espèce humaine : sa sagesse singulière étoit peinte sur son visage. Je ne veux point railler ici l'air savant, mais j'ai vu maint & maint sot passer pour habile tant qu'il se taisoit , & qui plus est , qu'on prônoit comme tel. Ce Hibou vivoit dans une grange , loin du tumulte du monde qu'il méprisoit, autant qu'il se respectoit lui-même : là , comme un Sage de l'antique Grèce , il tenoit secrètes les folies qu'une vie publique auroit révélées.

Il lisoit dans les écrits des anciens Philosophes , que la Jeunesse de leur Pays étoit instruite de toutes les Sciences , formée & destinée selon ses talens aux différens états de la vi
Quand Xénophon pressé par le nom-

bre sauva tout un peuple en se retirant, le laurier immortel qu'il cueillit alors, ne lui appartint pas tout entier; Socrate en avoit jetté & cultivé les semences. Ce fut de même aux soins d'Aristote, que le Héros Macédonien dut ses victoires les plus éclatantes.

Notre Hibou plein d'orgueil se crut égal à ces deux grands hommes, & s'érigeant en Socrate moderne, il donna publiquement des leçons de Philosophie. Un jargon dogmatique retenu par cœur, des lieux communs, des termes abstraits parurent profonds au Vulgaire, qui crut que le savoir consistoit en sons inintelligibles.

Son école devint fameuse; de toutes parts on y envoya des élèves de toute espèce. Le Cygne y conduisit son héritier, son fils unique, couvert à peine d'un tendre duvet. Quoique passionnée pour les petits, quoi-

qu'affligée pendant leur absence , la Poule consentit à les y mener. L'Araignée, destinée aux Arts, vint y puiser des connoissances plus nobles & plus relevées. L'Âne y apprit à définir le trope & la métaphore , mais les sons & l'harmonie furent sa principale étude.

Les ans des élèves s'accrurent ; il fallut que chacun d'eux prît un état , & le soin de le choisir convenable à leurs talens , fut entièrement remis à leur maître.

Les armes , dit-il d'un ton rauque , doivent illustrer le Cygne ; qu'il embrasse ce noble métier.

La Nature a rendu le Coq propre à acquérir de grands biens ; qu'il mette à la voile , & qu'il brave les flots.

La Cour est l'élément de l'Araignée ; le pouvoir & la fortune y feront le prix de son adresse. Enfin l'Âne , en fait de Musique , égalera *Corelli*.

Chacun d'eux ayant embrassé l'état que leur maître lui avoit marqué, tous devinrent des objets de mépris & de raillerie. Choqué de ces absurdités, un Fermier tança en ces mots ce Précepteur imbécille.

A voir tes disciples, stupide animal, on les prendroit pour tes fils : aveugles, ainsi que toi, les pères ne jugent ni des qualités ni du génie de leurs enfans; ils décident dès le berceau l'état qu'il faut qu'ils remplissent. Si tu eusses vu tes écoliers par les yeux de la raison, leur génie t'eût indiqué les emplois qu'ils devoient remplir : tu aurois assigné au Cygne le métier de Navigateur; le Coq eût été Guerrier, & l'Araignée, filant comme ses ancêtres, auroit excellé dans cet Art. Quant à l'Ânon, le lourdaut, dans tous les états, n'eût jamais été qu'un Âne.



FABLE XV.

La Servante , le Bœuf & le Tournebroche.

A un pauvre Homme.

VOis ton semblable dans tous les états , & dis-moi ensuite , homme injuste , si ton destin est si rigoureux. Ce sont tes mécontentemens , tes murmures qui font tes maux : Dieu est juste.

Je conviens que la faim veut être appaisée , & que ton travail peut seul te nourrir ; qu'en infères-tu ? Que tes besoins sont déplorables ; mais chaque mortel éprouve ces mêmes besoins. Nous sommes tous nés indigens , inquiets : montre-moi un homme plus heureux que toi. Destiné au parfait bonheur , Adam même n'éprouva-t-il pas , qu'il lui manquait une

une compagne. Le frauduleux serpent connut la foiblesse d'Eve , & la rendit criminelle. Il employa les mêmes ruses pour séduire Adam , & le châtiment de l'un & de l'autre fut substitué à leurs descendans.

Lorsqu'Alexandre , guidé par la victoire , eut conquis le monde; lorsqu'il eut vu des autels érigés en son honneur , ses pleurs firent voir qu'il n'étoit qu'un homme.

L'espoir de l'avare est trompé ; l'homme vain toujours tourmenté, ne se croit pas respecté , comme il devroit l'être. Que de besoins divers ont les Grands ! L'ambition est insatiable.

Qui n'a pas entendu les gens riches se plaindre de vapeurs , & d'indigestions ? S'appercevant que leur or n'a pas un usage universel , ils envient la vigueur & la santé du Payfan.

L'un trouve le malheur de sa vie dans les bras d'une épouse charman-

te : les frayeurs de la jalousie , & les querelles domestiques empoisonnent tous les instans. L'autre demande un héritier ; sa famille s'éteint en lui : pour qui seront, dit-il, ces thrésors amassés avec tant de peine ? Enfin , lisez-vous dans le cœur d'autrui ? Qu'enviez-vous ? L'envie est aveugle. Quand elle vous obsédera, dites-lui que mille autres désirent ce que vous avez.

Il faut , crioit une Servante , il faut que je serve à deux heures ; où est allé ce chien maudit ? Si je ne trouve ce matin , mon rôti sera brûlé , & je serai grondée. Aussi furieuse qu'un Coq , elle sort de sa cuisine , prend un bâton , frappe du pied ; le fripon de chien s'enfuit devant elle. Elle le siffle , l'appelle , lui parle avec douceur , mais inutilement : sa fureur s'accroît ; elle menace du poing , du bâton , court à lui de toutes ses forces , & il s'échappe en hurlant de peur.

Fut-il jamais, s'écrie-t-il, un chien aussi malheureux ? Quelle étoile m'a donc vu naître ? Un contrat m'oblige-t-il à tourner cette roue tant que je vivrai ? Quelle tâche indigne ! Dans toute ma race, il n'y a pas un esclave aussi bas que moi. Si le sort m'eût accordé un plus doux emploi, si j'étois né d'espèce gredine, j'eusse vécu noblement dans l'indolence, & dans l'oïfiveté ; caressé, fêté comme un fainéant, j'aurois eu la faveur des Dames : ou si descendu de chiens Epagneuls, j'en avois l'odorat subtil, les Gentilhommes, marchant à ma suite, partageroient avec moi le plaisir de la chasse, & par mon secours ils feroient contribuer les bois & les plaines à leurs fêtes. Avec le feu naturel & le courage que je me sens, que ne puis-je appeller le Lion mon père ? Que dis-je ? Le Lion ! Il est encore indigne de moi. Pourquoi suis-je soumis à l'homme, moi qui

devrois être son égal ? Qui me disputera que j'ai comme lui l'avantage de la raison ? Cependant je suis son esclave, & lui, maître impérieux, tire un tribut immense de toutes les bêtes, & ne vit que pour les plaisirs.

Un Bœuf entendit ces plaintes, & réprimanda ainsi ce stupide paresseux : oses-tu bien accuser le destin de partialité ? Toi dont le sort est si doux, si tu le compares au mien. Destiné au travail depuis ma jeunesse, un coupleau barbare m'a privé de la vie sociale. Excité par l'aiguillon, je dompte la terre opiniâtre : puis, d'un pas lent & pénible, je conduis à la grange le charriot chargé de grains. Je supporte cependant tous ces travaux sans murmurer : mais, ce n'est pas tout encore ; songe qu'un jour (& peut-être il n'est pas éloigné) tu tourneras la broche où l'on rôtera quelques-uns de mes membres, & pour prix

de ta peine , tu rongeras mes os.

Le Chien étonné répond ; jusqu'à présent , j'avois tout vu d'un œil envieux. Que nous jugeons faussement en ne consultant que les apparences ! Je vois que toutes les créatures ont leurs travaux & leurs douleurs. Ce puissant animal se plaint. L'Homme éprouve peut-être de plus grandes peines. Faisons , faisons taire notre envie ; pensons au Bœuf & vivons contents.

Il dit , rentre à la cuisine & monte avec joie dans la roue.



FABLE XVI.

*Les Corneilles , le Fossoyeur , & le
Ver de terre.*

A Laure.

VOtre délicatesse , aimable Laure ,
me paroît un peu trop grande.
Il est vrai que tout cœur pur est en-
nemi de la flatterie ; mais quand la
louange est méritée , on peut louer
sans répugnance : tout homme jouit
de ce droit ; pourquoi voulez-vous
que j'en sois privé ? Vos goûts sont
bien singuliers. Quoi ! vous êtes
femme , & vous souffrez impatiem-
ment qu'on vous loue ? Si des vérités
flatteuses vous blessent , n'en accusez
que vous , trop aimable Laure.

Quoique vos qualités soient con-
nues de tout le monde , je n'ose vous
en parler. Quoique toutes les graces

parent votre aimable & séduisante figure , quoique près de vous les Belles perdent leur éclat comme les étoiles , quand le Soleil brille , je suspends mes chants, & j'admire en silence ce que je n'ose célébrer.

Mais puisque vous dédaignez les tributs qui vous sont dûs , ma Muse s'abandonnant à un vrai dépit de femme , va faire entendre des sons humilians , & vous présenter la beauté sous un jour moral.

Cette vengeance singulière offenserà sans doute nos Belles ; je veux dire cette petite espèce , dont les pensées ne s'élèvent pas au - delà de leur visage : mais si je blesse leurs oreilles puériles , sage Laure , que vous importe ? Toujours semblable à elle-même , la vertu peut faire à tout âge trouver des charmes dans les pensées de l'âge mur. D'ailleurs , quoique le tems doive vous enlever bien plus qu'à toute autre femme ,

vous montrez pour cette perte future une indifférence aussi grande que si votre beauté n'étoit pas à vous.

Cette force d'esprit vous est-elle innée ? Ou les leçons du Sage Antonin vous ont-elles instruite à vous peser ainsi , sans intérêt & sans crainte , à la balance de la raison ?

Ces yeux , d'où partent mille traits vainqueurs , que sont-ils pour vous ? De l'argile. Ces traits qu'a formés une main divine redeviendront un jour , dites-vous , cette poussière méprisable dont ils furent composés. L'hyver flétrit les plus belles fleurs , comme les herbes les plus communes.

Que l'homme est foible & vain dans son arrogance ! Comment ose-t-il se fier à lui-même ? Ce malheureux qui croit que l'or fait son unique gloire , n'amasse-t-il pas en vain pendant tout le cours de sa vie ? Eh ! pourquoi prenons - nous le pénible soin

d'entasser pour l'avenir ? Quand la maladie nous accable , tout l'or de la terre peut-il nous donner un instant de joie, un seul moment de tranquillité ? Peut-il prolonger notre vie , ou nous en faire envisager le terme d'un front serein ?

Qu'est-ce que la beauté ? Pouvez-vous appeller bien une fleur fanée presque aussitôt qu'épanouie ? Qu'est-ce que l'homme lui-même, avec l'empire dont il se vante ? Peut-être , le tyran d'un jour.

Les loix de la Nature sont les mêmes pour tous les hommes. De la même poussière dont je fus tirée , est sorti ce puissant Monarque , qui compte parmi ses ancêtres une longue suite de Rois. Au milieu de sa pompe , peut-il plus que moi , faire couler la santé dans ses veines , ou appaiser l'inquiétude & les douleurs que lui cause la fièvre ? Peut-il, emporté vers sa fin par le torrent de la

Nature , rendre quelque force à ses nerfs affoiblis ? O vaine ombre de pouvoir ! Peut-il étendre sa vie au-delà de l'heure marquée ?

Qui que tu sois, ô mortel , écoute, & connois-toi ; pense que les Souverains & les Bergers ont la même essence : formés de la même poussière , nous respirons tous le même air , & nous ferons tous quelque jour, ce que nous avons tous été.

Deux Corneilles étoient perchées sur un vieux If, dans un Cimetière. Une d'elles adressa ces mots à sa compagne affamée : Je sens , ce me semble , quelque bon repas ; à chaque coup de vent j'en respire une odeur plus forte : ma sœur, ne sentez-vous pas ? Pour moi je crois en goûter déjà. Près de ces arbres que vous voyez, le cheval de quelque Fermier, exempt désormais de son esclavage , a jeté les derniers soupirs. Quelle chère délicate ! quel mets délicieux

pour des oiseaux de bon goût !

Un Fossoyeur qui creusoit une tombe à quelques pas des deux Corneilles , suspendit son travail pour les écouter. La mort n'avoit jamais excité en lui que l'idée des payemens qu'elle lui procuroit. Fut-il jamais , s'écria-t-il , oiseaux plus stupides ? Vous êtes , quant au jugement, inférieures à des hiboux mêmes. Apprenez , sottes , à parler en termes plus respectueux. Savez - vous bien sur le compte de qui vous jasez ? Apprenez que dans cette fosse (que l'on trouvera proprement faite, si l'on veut me rendre justice ,) le Seigneur de ce beau château doit reposer cette nuit ses os. D'où votre lourde méprise provient - elle donc ? Le plus chétif oiseau de proie ne montreroit pas ce manque de sens - là. Pour un odorat bien sain , il y a certainement quelque différence entre le corps d'un homme & celui d'une bête : car si ce-

la n'étoit pas , que deviendrait la dignité de l'espèce humaine ?

Les Corneilles soutinrent leur avis, avec tout le respect qu'elles devoient au Fosfoyeur : éloquentes comme Epicure , quand il vantoit les festins, elles parlèrent du cheval mort , comme du mets le plus délicat. Le Fosfoyeur indigné leur reprocha leur mauvais goût , & l'insensibilité de leur palais. Des deux côtés , les bons mots succédèrent aux argumens , & les injures aux plaisanteries ; c'est ainsi que toutes les disputes se terminent , même entre amis.

Ecoutez , dit l'une des Corneilles, il est impossible de convaincre un homme ; mais établissons la question, & choisissons un arbitre : on peut , je crois , soutenir son goût.

Comme elle parloit encore , un grand Ver sortant de la terre, déploie à leurs yeux sa longueur énorme : ils le prennent à l'instant pour Juge , &

lui exposent leur différend. Le Ver se tait un moment , puis d'un ton grave, il prononce en ces mots son prudent avis :

J'ai fait des repas exquis sur des corps de toutes espèces , & je me suis , au gré de mon besoin , ou de mon caprice , nourri de quadrupèdes , ou d'hommes ou d'oiseaux. En vérité, leur faveur a si peu de différence, que je mange indifféremment de celui que je trouve : cependant la bête humaine , qu'on nomme un *glouton* , est notre mets le plus délicat : ainsi, bon homme Fossoyeur , la question que tu me proposes , étant si douteuse , je la laisserai indécise ; autant de Vers différens , autant de différens goûts.

Que cette Fable , ô mortels , vous rappelle votre égalité ; puisse - t - elle humilier votre orgueil incompréhensible , en vous remettant sous les yeux ce que vous deviendrez tous un jour. Il n'est entre les Grands & le Peu-

ple , entre le Monarque & le Laboureur , que des distinctions éphémères. Songez que la mort vous confondra tous , & ce sera pour lors que vous sentirez que le seul bien réel des hommes , c'est la vertu. Vos corps descendus dans leurs tombeaux se changeront en terre : mais vos ames font incorruptibles. Libres de choisir ici bas entre le vice & la vertu , celle-ci les conduit aux cieux , & l'autre aux enfers ; peut-on balancer entre ces deux guides ?

Fin de la seconde & dernière Partie.



L'ÉVENTAIL, POÈME.

CHANT PREMIER.

E chante ce bijou léger
dont les gracieux mouve-
mens calment l'ardeur de
l'été ; non cet immense Eventail que
les belles Persanes déploient pour
se couvrir d'une ombre agréable , ni
celui que portent les Dames Chinoi-
ses , & qui fatigue la main qui l'agite.
Non , ma Muse ne parcourra point la
brûlante Asie , ni les Bocages de l'In-
doïstan , où mollement étendues entre
des arbres odoriférans , les femmes
évitent l'ardeur du midi , que des
Esclaves appaisent en agitant de

grands Eventails. Aucun insecte ne trouble leurs rêves charmans, & n'imprime sur leurs joues ou leur sein des rougeurs difformes. Les seuls Zéphirs volans autour d'elles calment la chaleur, dont elles sont accablées.

Ma Muse ne sera point arrêtée long-tems par le climat tempéré des Bermudes, dont *Valler* a chanté les forêts fleuries; ces forêts qui parfument l'air, & plient sous le poids de leurs fruits dorés. Elle se reposera cependant sous leur ombrage, pour peindre ce beau palmier qui élevant sa tête superbe au-dessus des plus hauts pins, déploie ses branches avec majesté. Tant que le Soleil est éloigné d'elles, leurs feuilles toutes rassemblées paroissent, comme un éventail fermé, ne composer qu'une seule branche. Le Soleil approche, elles se divisent; le Villageois fatigué se repose sous leur ombrage, & leur feuillage lui sert à hâter le vol des Zéphirs.

Arrêtez , Muse , arrêtez ; quittez les climats étrangers , pour vous consacrer à votre patrie. Vous , doctes sœurs , volez à mon aide ; inspirez-moi vos tons les plus élevés : dites quel Dieu inventa ce bijou charmant ; dites à qui ce bijou d'amour a dû sa naissance , & immortalisez - le dans mes chants.

Depuis long - tems *Stréphon* avoit fait l'aveu de sa flamme , & *Corinne* vive & enjouée railloit l'amoureux *Stréphon*. Quelquefois tremblant, pallissant à la vue de sa maîtresse, il se plaignoit de sa dureté; quelquefois encouragé par une lueur d'espérance, ce jeune amant sembloit se ranimer ; il se paroît ; il chantoit la belle *Corinne* , & avoit recours aux présens , pour la séduire. En des momens plus heureux , il employoit les douces louanges , le charme le plus capable de dompter l'orgueil ; mais *Corinne*, toujours insensible , insultoit à son

captif, & dédaignoit son amour. Le malheureux *Stréphon* voyant ses vœux, ses soins inutiles, crut pouvoir se guérir dans la solitude; mais la solitude augmenta son mal: il adressa enfin sa plainte à *Vénus* & l'appella en ces tendres sons:

O puissante Reine, fille de *Neptune*; toi dont les *Néréides* ont chanté l'illustre naissance; toi qui parcours d'un pied léger l'odoriférante *Cypre*, & dont l'éclat embellit *Cythère* & *Paphos*, où mille & mille sacrifices sont consommés en ton nom, daigne m'instruire, ô Déesse, de l'art de plaire à ce qu'on aime; daigne, *Vénus*, mettre dans ma bouche, tout ce qui peut toucher, enflammer un cœur. Si le bel *Adonis* te fut cher, si les traits que ses yeux lançoient, ont jamais passé au fond de ton ame, rappelle-toi les premiers instans où tu brûlas des feux de l'amour, & dans quelle langueur tu étois plongée loin

de ton berger. Rappelle-toi ces momens, & par les maux que tu as soufferts, ô Vénus, juge des miens. Aconce conduit par toi scut triompher de Cydippe, à l'instant même où, aux pieds de Diane, elle faisoit ferment de vivre fidelle à ses loix. O merveille ! tu forças Cydippe de s'unir à son amant, par respect pour Diane même. Puissé-je, heureux Aconce, avoir tes succès ; puisse Vénus me conduire & récompenser mon amour ! En vain mille amans tentoient de vaincre Athalante, mille amans que la Nature & que la Fortune avoient comblés de leurs dons : contraints d'entrer avec elle dans la carriere, ils l'y suivent d'un pas rapide ; mais Athalante les devançant, comme une Biche légère devance une meute avide, atteignoit presque au but. Heureux amant, tu devins l'objet des soins de Vénus ; Hippomène, Vénus t'enseigna à ralentir Athalante :

éblouie par tes présens , elle s'arrête : tes efforts redoublent , tu touches au but & triomphes d'elle. O Déesse toute-puissante , dis-moi à quels dons Corinne est sensible : est-il un bijou qui puisse fixer ses regards , & l'arrêter dans sa fuite ? C'est ainsi que Stréphon imploroit Vénus , & la Déesse approuva ses vœux.

Il est à Cythère un vaste bois consacré aux Dieux de l'amour ; là le myrthe , s'élevant au-dessus des plus hauts chênes , étend au loin ses branches odoriférantes : la terre y est toujours couverte de fleurs , & la Nature y répand ses biens avec profusion. Au milieu de ce bois est une grotte profonde , creusée dans un rocher couvert d'orangers : quelques jasmins mêlés à des chèvre-feuilles en ornent l'entrée.

C'est-là que les Amours s'occupent à forger leurs arcs & leurs traits funestes. Les uns arment de plumes

leurs dards , d'autres réunissant leurs forces , tournent la roue , qui fait étinceler l'acier que ceux-ci lui opposent , tandis que ceux-là munissent leurs carquois des flèches les plus aigües.

Une autre espèce de travail occupe une seconde troupe d'Amours : celle-ci fait les bijoux des Belles , & les pompons séducteurs dont elles se parent. C'est des mains de ces petits Artistes , experts quoiqu'enfans, qu'ils reçoivent leur première forme. On y voit de ces parures faites des plus beaux diamans, auxquelles de tendres adorateurs rendent leur hommage ; des flacons remplis d'une eau excellente contre les vapeurs à la mode ; de ces tabatières de forme nouvelle , qui servent à faire briller les graces des fats ; des rames de papier à tranche dorée & vignettes de toutes couleurs , régîtres futurs de feux amoureux ; des bagues , des montres , des can-

nes ; enfin mille colifichets qui doivent prouver un jour les plus tendres soins des amans. On y voit aussi des toilettes amplement fournies de mouches , de parfums , de fard , enfin de tout ce qui peut orner , ou même prêter la beauté.

Cet attirail de galanterie coûte à ces enfans bien des peines. Les uns polissent l'acier , d'autres y gravent les triomphes de Vénus & de son fils ; d'autres encore élevant leurs petits bras armés de marteaux , les abaissent vivement l'un après l'autre , & font raisonner l'enclume. Ainsi quand Sémiramis élevoit les murs de la puissante Babylone , mille travaux différens occupoient un peuple entier. Ceux-ci faisoient monter dans les airs des poids énormes ; ceux-là donnoient une forme agréable aux pierres brutes : enfin le ciseau , les marteaux ne cessèrent de frapper , que lorsque

Babylone vit ses tours superbes ren-
fermer ses vastes Palais.

Vénus monte sur son char , agite
les rênes , & ses colombes volent à
Cythère. Elle arrive , descend , va
droit à la Grotte : sa démarche est
toute graces : ses beaux cheveux par-
fumés d'ambroisie flottent derrière
elle ; elle paroît , tous les travaux
cessent : les Amours en silence baissent
leurs marteaux ; les soufflets sont en
repos , & les Amours incertains atten-
dent les ordres de leur Souveraine.

Enfans industrieux , dit-elle , cessez
ces travaux : un ouvrage plus impor-
tant demande vos soins ; ouvrage que
j'ai médité long-tems : il demandoit
à l'être par un esprit inventif , &
mûri par l'expérience. N'avez - vous
point vu l'oiseau magnifique qui con-
duit le char de Junon , & les cou-
leurs variées de sa queue. Ne l'avez-
vous point vu déployer au Soleil ses
plumes brillantes , & soudain les

refermer. Il faut que votre art imite cette beauté de la Nature , que de petites côtes minces & polies , toutes réunies dans un point par une de leurs extrémités , soient couvertes à moitié par un papier blanc qui ait la forme d'un quart de cercle ; que le pinceau l'embellisse de ses graces les plus touchantes, & que ce papier plié plusieurs fois puisse alternativement se fermer & se déployer. Cet instrument sans cesse agité fera briller les graces des Belles ; il excitera les Zéphirs à voltiger autour d'elles , & avec eux les Amours légers se glisseront dans leur sein.

A l'instant le fils aîné de Vénus trace les desseins , & les Amours impatiens voient avec joie le modele naître sous ses faciles crayons. Déjà ils s'empressent de l'exécuter. D'une main sûre & délicate ils fendent le bois de leurs flèches ; ils le polissent , le taillent en côtes pointues. Les souff-
fiers

flots raniment le feu ; le fer des traits s'amollit au milieu des flammes , & ces petits forgerons en forment le clou qui doit réunir les côtes ; ils les rassemblent , les placent à distances égales , plient le papier avec soin , le collent sur ses bâtons , & finissent promptement la nouvelle machine.

Vénus satisfaite reçoit ce bijou , remonte sur son char & quitte Cythère. Avec son Eventail elle agite l'air , & une foule de Zéphirs encore inconnus viennent badiner sur ses belles joues. Malheureux amans ! que deviendrez - vous , quand vos Belles auront ces armes nouvelles ? Lorsque les femmes n'avoient que des pensées pures ; lorsque leurs yeux étoient sans art , leurs regards modestes ; que de larges fraises cachotent leurs beautés les plus séduisantes ; qu'elles n'altéroient point les couleurs que la Nature leur avoit données , & que des peignes de plomb ne far-

doient point leurs cheveux , alors leurs mains cachées dans un manchon n'avoient point recours à l'Eventail pour être admirées.

Que les femmes sont devenues habiles dans l'art de séduire ! Que de pièges d'invention nouvelle ne tendent-elles pas aux cœurs imprudens ! Lorsque la guerre commença ses ravages sur la terre , & l'abreuva de sang humain , alors les javelots , les flèches volèrent , & l'épée étincela aux champs de bataille ; mais aujourd'hui ces armes trop peu destructives sont méprisées par les guerriers. Un seul canon lance mille morts , & en une heure on voit périr plus d'hommes , qu'on ne pouvoit en détruire autrefois dans une semaine. Ainsi l'Amour inspire chaque jour aux Belles des artifices plus dangereux. Il leur enseigne des parures plus avantageuses , des regards plus séducteurs. Il a dévoilé les beautés & les doux mouvemens de leur sein ; il

a rempli leurs yeux de feux invincibles. Tantôt des mouches placées avec art augmentent les graces d'un beau visage , & les desirs de mille amans ; tantôt la coëffure s'élève ou s'abaisse ; les cheveux en boucle flottent sur l'épaule ou couronnent le front symétriquement ; enfin sans cesse de nouvelles modes prêtent aux Belles des charmes nouveaux.

Quelle muse hardie & infatigable pourroit décrire les changemens des habits des femmes ? Quelle langue exprimeroit le nombre infini de leurs parures ? Qui pourroit peindre ces machines qui forcent le corps à devenir mince , & ces paniers qui présentent une très-large surface , rendent la taille plus élégante ? Arrête , Muse présomptueuse ; ne révèle pas témérairement les mystères de la toilette ; du saint respect que l'on doit aux Belles , modère ton feu , Muse , rentre en ton sujet, & garde-

toi de pénétrer dans le labyrinthe
des modes.

CHANT SECON D.

L'Olympe s'ouvre; les Dieux immortels paroissent au haut des cieux. Le grand Jupiter assis sur son trône observe le cours des destinées. A ses pieds est son aigle qui tient la foudre, & le Conseil céleste porté sur des nues d'argent considère l'Univers.

Vénus paroît dans tout son éclat; les Amours badins la devancent; les Graces la suivent, & les Zéphirs jonchant son chemin de roses jouent dans sa robe légère: elle agite son Eventail & adresse à l'assemblée ces mots, d'un ton doux & majestueux: Dieux! qui conduisez ce Monde & gouvernez ses habitans; vous dont ils attendent leur félicité; vous qui répandez sur eux des bontés sans

nombre , grands Dieux , daignez
m'écouter. Bacchus fit connoître la
vigne aux mortels ; ce fut lui qui
leur apprit à en tirer un jus délicieux.
L'industriuse Cérès dompte la terre
opiniâtre & enseigne à couronner les
champs de moissons dorées : Flore
embellit les prairies , pare les jardins,
& Pomone les remplit de fruits; moi,
j'ai appris aux Belles à charmer , à
plaire , à augmenter le pouvoir de
leur beauté naturelle : daignez confi-
derer ce nouveau bijou. Il garantit
le visage des rayons du Soleil cou-
chant , il fait naître les Zéphirs ; il
peut dérober aux yeux d'un amant ,
la rougeur qui décèle un amour se-
cret : enfin postée derrière ce petit
rempart , une belle lance des traits de
feu qui percent les cœurs , & se met
à couvert de ceux qu'on lui darde.
Plusieurs foudres réunies annoncent
le pouvoir du maître des Dieux. On
reconnoît Junon à son sceptre , &

Pallas à son égide. Enfin tous les immortels ont des attributs, & moi seule n'en ai point encore. Que désormais l'Eventail orne ma main, & soit mon sceptre. Mais je voudrois voir ce papier embelli de quelques peintures. A quelles mains le confierai-je ? Quels sujets y doit-on traiter ? Je voudrois y voir danser une chaîne d'Amours & de Graces couronnées de roses, à l'entour d'une plaine émaillée de fleurs, toute remplie d'amoureux bergers & de bergères jeunes & tendres : je voudrois que l'artiste y répandît des traits de feu qui pussent amollir le cœur des vierges sévères.

Diane couronnée d'un croissant d'argent s'avance, & levant la tête d'un air noble & plein de graces, en baissant modestement les yeux, répondit ainsi :

Les femmes ont-elles donc oublié l'art de tromper, & l'usage des regards & des sourires perfides ? Ou

les hommes ont-ils paru insensibles à leurs charmes , & sont-ils aussi devenus novices en amour ? Si ces changemens ne sont pas , pourquoi ces nouvelles armes ? Pourquoi fournir aux Belles un nouveau moyen de triompher par surprise , ou de cacher leur rougeur aux yeux d'un amant ? On ne peut rougir que de honte , & celles dont l'ame est pure n'ont pas besoin d'un pareil secours. Pourquoi leur mettre ces armes en main ? Ah ! que l'Amour leur confie plutôt ses traits & son empire ! Mais tout l'Olympe n'a-t-il pas pris soin de parer les femmes , & de rendre leurs attraits plus touchans , plus dangereux ? Ce que les profonds abîmes de la mer ont de plus précieux , Neptune le donne aux Belles. C'est lui qui pare de perles leurs cous & leurs bras ; c'est Plutus qui fait tirer de la terre cet argent , & cet or qui couvrent leurs robes ; ces pierreries dont l'éclat

imite celui de leurs yeux ; ces diamans qui brillent sur leurs habits , qui attirent les yeux sur une main blanche , sur un sein d'albâtre , sur un cou fait par les Graces. Enfin si Vénus est exaucée , si ce nouveau colifichet devient à la mode , qu'on y peigne au moins quelque trait d'histoire qui retrace le bonheur des ames pures & chastes , & les malheurs de l'hymen.

Qu'on y voie la malheureuse Ariane abandonnée par Thésée sur un rivage désert ; que la tête échevelée , & le visage baigné de pleurs , elle suive d'un œil mourant les voiles qui emportent son amant parjure. Arrêtez , vents , crioit-elle ; arrête , Thésée : mais l'infidele étoit insensible & sourd ainsi que les vents. En vain son Amante désespérée vole sur un rocher , y dresse un signal : déjà les voiles disparoissent , & c'est vainement qu'Ariane appelle & soupire.

Qu'on y peigne Didon expirante ,
le visage pâle , les yeux incertains , le
poignard encore plongé dans son sein,
& le sang coulant de sa blessure : que
les yeux & les mains levés vers le
ciel , sa sœur Anne supplie les Dieux
d'épuiser leurs foudres sur le traître
Enée. Voyez , jeunes vierges , voyez
cette malheureuse Reine , & croyez
encore les amans : croyez plutôt
qu'ils sont tous Troyens , & qu'ils ne
cherchent qu'à vous tromper.

Qu'on y représente Enone dans ce
bosquet sombre où Paris lui avoit
juré mille fois , qu'il ne cesseroit de
l'aimer ; qu'on y voie suspendues à
tous les arbres des guirlandes flétries,
les mêmes que ce berger avoit tissues
pour parer Enone. Ces fleurs ont perdu
leur odeur ; leur éclat s'est évanoui, &
avec lui les sermens du berger vola-
ge. Qu'Enone soutenant de son beau
bras sa tête languissante, comme une
fleur à qui des nuages épais ont déro-

bé long - tems le Soleil , ait les regards fixés sur le Xanthe. Hélas ! ce fleuve entendit les sermens qui fléchirent *Enone* trop tendre : plutôt que je t'oublie , lui disoit *Pâris* , ces flots remonteront à leur source. Remontez , flots , remontez , *Pâris* est infidele ; *Enone* est mourante. Ah ! *Bergère* infortunée , pense à l'heureuse paix dont jouissoit ton ame , lorsqu'ignorant ces troubles mortels , tu parcourois avec plaisir sans ton *Pâris* les bois & les plaines.

Enfin qu'en déployant cet *Eventail* les jeunes *Nymphes* y voient l'homme peint avec les couleurs les plus vraies , & que fuyant les perfides amorces que l'Amour leur offre , elles vivent heureuses sous mes loix paisibles.

Elle dit , *Momus* se lève & promène sur l'assemblée ses regards malins : la gaité brille dans ses yeux , & un sourire moqueur annonce ses railleries.

C'est par les exemples des Dieux, dit-il, que les mortels doivent être instruits. Que cet Eventail enseigne donc aux Belles humaines à imiter nos Déeses. Qu'elles y voyent la chaste Diane sur la cime du mont *Latmos*, à côté du jeune Endimion : que cet amant heureux feigne de dormir. Voyez comme elle lui dérobe les plus doux baisers : sa main ne tient plus une javeline ; voyez, voyez avec quelle ardeur Ne rougissez pas, chaste Diane. Eh ! les vierges sont toujours vierges, tant que cela est ignoré. Qu'on peigne encore la fèvre Diane mollement étendue à l'ombre d'un hêtre, sur un lit de fleurs ; que ses cheveux couvrent à demi son sein ; que son beau corps ne soit voilé que par une gaze ; & qu'un desir pressant anime & colore son visage. Fuyez, Bergers, craignez le sort d'*Actéon*, que Pan seul Pourquoi rougir, chaste Diane, & avouer ainsi vos

secrets? Eh! les vierges sont toujours vierges, tant que cela est ignoré.

Qu'on peigne encore sur cet Eventail l'amour de l'Aurore: qu'une rougeur pudibonde embellisse son visage; que fixant sur Céphale un regard avide, elle déploie à ses yeux tous ses charmes; qu'elle tente d'animer la timide main du Berger qu'elle aime, en la pressant contre son sein: mais que Céphale insensible à ses regards, sourd à ses prières, paroisse prêt à quitter cette amante qu'il dédaigne.

On peut y peindre encore l'heureuse Lédæ, & les Jeux amoureux du Cygne qui la poursuit, ou les plaisirs de Danaë qui cède aux charmes tout-puissans de l'or.

Mais voulez-vous apprendre aux Belles à être modestes & à ne pas chérir trop la fleur trompeuse de la beauté: peignez sur cet Eventail la sage Minerve. Peignez-la au bord du ruisseau où elle vit son image. Jusques-

là , s'ignorant soi-même , elle avoit cherché à plaire , & même alors elle essayoit sur un pipeau des airs amoureux : mais sachant connoître & osant s'avouer les défauts de son visage , elle brise son pipeau , renonce aux graves soins de la coquetterie , & s'adonne à ces bagatelles qu'on appelle sciences.

Désirez - vous que les mortelles soient instruites des devoirs d'épouse : peignez Vénus dans les bras du Dieu de la Guerre , & que , pour plus de vérité , l'Artiste pense que lui-même est Mars. Que le boiteux Vulcain , d'un air marital , & le front orné de l'attribut de sa confrairie , jette son filet imperceptible autour de ces amans criminels. Déesse d'Amour , croyez-moi ; faites exprimer ces histoires sur votre Eventail ; ces histoires qui peignent nos Déeses avec tant de vérité. Ainsi , tant que les mortelles porteront des Eventails , elles auront sous les yeux vos divins exemples.

CHANT TROISIÈME.

MOmus ayant cessé de parler , la sage Minerve se lève , & propose aux Dieux assemblés de peindre elle-même ce nouveau bijou. Sa main tenoit une palette où les couleurs brilloient dans leur ordre , & l'éloquence persuasive animoit ses lèvres. Les Dieux lui accordent sa demande ; à l'instant la Déesse invente, compose, & son pinceau exécute.

Des arbres croissent , des rivières coulent , des tours élèvent leurs têtes superbes , & des montagnes bleuâtres bornent l'horison. Sa main savante anime chaque objet , & l'exprime avec vérité. On diroit que la Nature naît sous son pinceau créateur , telle qu'on la voit peinte sur un papier blanc , dans une chambre obscure où la lumière ne pénètre qu'au tra-

vers d'un verre convexe. On y voit des troupeaux qui paissent au pied des montagnes , des oiseaux qui fendent l'air , des forêts qui cèdent à l'effort des vents , & des nuages qu'ils dispersent.

Minerve trace sur cet Eventail les plus célèbres folies des mortelles. Elle y peint la fière Niobé, victime de Diane , & triste exemple pour les Nymphes que l'orgueil égare. Au milieu d'une plaine terminée par un vaste bois , elle représente Niobé, le regard impérieux , les cheveux flottans , & vêtue d'une longue robe de pourpre enrichie de fleurs d'or. Aveuglée par sa jalousie , elle avoit osé interrompre les sacrifices offerts à Latone , & se faire adorer par son peuple comme plus belle , & mère plus fortunée que cette Déesse. Le ciel lui avoit donné sept filles charmantes , & sept fils beaux comme le jour , à qui les deux enfans de Lato-

ne firent expier le crime de leur mère. A peine ils entendent les blasphèmes de cette superbe Reine, qu'ils courent aux armes. L'aîné des fils de Niobé conduisoit un Courfier dans la plaine : Apollon lui lance un trait ; ses mains trop foibles abandonnent les rênes, il tombe mort sur le sable. Deux de ses frères s'exerçoient à la lutte, & au moment qu'ils s'embrassoient, qu'ils se ferroient avec plus de force, Diane les perce tous deux d'une flèche. Un autre veut fuir en vain ; la vengeance céleste est inévitable : il meurt, les yeux & les mains levées vers le ciel, & tandis qu'un des trois qui restent, tente de tirer de sa cuisse le trait qui l'a frappé, un trait plus sûr lui perce le cœur. Un autre blessé tombe sur son frère, qui voulant le soutenir, expire frappé lui-même. Déjà mourantes de douleur, les sœurs de ces infortunés se jettent sur eux; elles tentent d'arrêter le sang

& de les rappeler à la vie ; mais , hélas ! il n'est plus tems , & elles-mêmes expirent en ce pieux office , victimes des mêmes Dieux. Une seule reste encore , Niobé la couvre , l'enveloppe ; inutile soin : le trait vole , elle est frappée , & meurt aux pieds de sa mère. A l'instant le beau visage de Niobé se couvre de pleurs , comme les fleurs le sont de rosée. Au milieu de ses quatorze enfans morts à ses yeux ; quel affreux spectacle ! on voit cette Reine immobile ; les boucles de ses cheveux ne voltigent plus au gré des Zéphirs ; ses veines sont desséchées , ses yeux & son cœur perdent le mouvement : sa vie cesse ; elle devient marbre.

Voyez , jeunes Nymphes , & considérez ce juste châtiment de l'orgueil. Quoique vos Amans vantent vos beautés , quoiqu'ils vous préfèrent aux Déeses mêmes , & qu'ils vous disent que l'Amour vous emprunte ses

traits les plus sûrs , n'ayez pas la vanité d'écouter ces flatteries ; votre miroir & votre Amant vous trompent tous deux.

Minerve y peint encore Procris , triste victime de sa jalousie. Céphale à genoux la serre dans ses bras. Malheureux époux ! Ses regards mal assurés , sa respiration suspendue , son sein teint de sang , sa tête panchée , tout en elle annonce une mort prochaine. Par quels traits peindre la douleur de l'infortuné Céphale ? Minerve seule pouvoit l'exprimer.

Que cette peinture apprenne aux femmes jalouses , à faire taire leurs vains soupçons. Quand cette passion cruelle , s'emparant d'une ame , y a semé le doute & la crainte , les jours des époux ne s'écoulent plus en d'agréables entretiens ; leurs nuits n'ont plus aucune douceur.

La Déesse peint aussi la Reine des Volsques mourante. Le desir de la

gloire avoit enflammé son cœur. Les armes de *Chlorée* brillent à ses yeux : elle poursuit ce guerrier , croyant déjà posséder ce beau casque surmonté d'un panache éclatant ; mais frappée par un dard mortel , elle tombe, & teint la terre de son sang. Les Nymphes affligées accourent , soutiennent sa tête , & essaient en vain de rappeler son ame à la vie. Ainsi une jeune vierge qui observe la parure d'un de ses Amans avec complaisance , est attendrie tôt ou tard , & sacrifiée au Dieu de Cythère.

On voit de plus sur cet Eventail le jeune Narcisse , qui arrêté près d'une fontaine y contemple son image. En vain l'aimable *Echo* le suit & cherche à lui plaire ; il n'admire , il n'aime que lui , il ne desire que son image ; mais au moment qu'il s'afflige & se consume en vœux, en pleurs inutiles, les Dieux punissent son aveuglement ; ils font couler dans ses veines une

seve étrangère ; ses belles mains deviennent feuilles , & lui-même est changé en fleur de courte durée.

Que le sort de Narcisse apprenne aux mortelles , que la beauté n'est tout au plus qu'un bien passager. Brillante comme les fleurs, le tems la flétrit comme elles. O Araminté , cesse d'être vaine : tes charmes sont trompeurs , ils te quitteront. Au moment même où ton miroir réfléchit le feu de tes yeux, les roses de tes joues perdent leur éclat.

Tels furent les ornemens que donna Minerve à cette nouvelle machine , & tous les Dieux y applaudirent. Vénus reçut avec joie & reconnoissance un don si précieux , & se hâta de quitter l'assemblée céleste. Que faisois-tu alors , malheureux Stréphon ? Errant dans un bosquet solitaire , tu exprimois ton amour & tes douleurs sur l'écorce de tous les arbres ; tu y gravois le nom de Corin-

ne. Mais déjà Vénus a franchi l'espace immense mis entre les cieux & la terre : elle brille aux yeux de Stréphon ; lève-toi , dit-elle : Heureux Amant , vois ce bijou que ma main ferme & déploie. Il va rendre Corinne sensible à tes vœux : oui , Stréphon , Corinne va aimer aussi , & l'Eventail sera un monument éternel de ta victoire. Il brillera dans les mains de toutes les Belles , & la forme en sera diverse en divers pays. On l'ornera d'écaille , d'yvoire & de perles : les Indiens lui donneront leurs couleurs les plus éclatantes ; ils y peindront leurs habits , leurs coutumes , leurs cérémonies , & les Dames Européennes apprendront à plaire en jettant les yeux sur leurs Eventails. Un jour ce papier découpé prêtera un passage aux regards furtifs ; les Belles s'en serviront sur-tout dans les Temples , & couvriront leur amour du voile de la piété. La Fran-

310 *L'EVENTAIL ;*

ce , mon pays chéri , excellera dans l'art de former cette machine galante ; elle va en armer les Belles de toute l'Europe ; & comme un habile Orateur prête par ses gestes & son action , une nouvelle force à son discours , & des graces plus touchantes, ainsi les mouvemens de l'Eventail pourront exprimer tous les sentimens.

Vénus dit , & Stréphon transporté de joie , éperdu , plein d'espoir , vole vers Corinne : mais l'Amour qui vit des maux des Amans , qui se plaît à blesser les cœurs , & à les livrer ensuite aux caprices des femmes , lance un trait certain au cœur de Léandre. Léandre brûle & avoue sa flamme à celle qui l'a excitée. Jusqu'alors insensible , Corinne l'écoute , & lui répond avec complaisance : Corinne aime , & aime un Amant volage.

Cependant Stréphon se présente à elle , offre son présent d'un air timide , & demande encore le prix de

son amour. Corinne empressée déploie l'Eventail, & y voyant Niobé expirante ; qui m'a , dit-elle , remplie d'un orgueil si contraire à mon bonheur ? Elle soupire ; les dédains font , dans son cœur , place à la tendresse , & elle voit dans Stréphon un Amant qui la mérite.

En voyant le funeste trait plongé dans le sein de Procris , elle blâme ses propres frayeurs , n'impute ses malheurs passés qu'à ses vaines craintes , & reconnoît la constance & la sincérité de Stréphon.

En jettant les yeux sur Camille , elle cesse d'estimer l'extérieur brillant & la décoration frivole ; elle méprise les feux légers de Léandre , & ne desire plus qu'un amour durable.

En considérant Narcisse , elle apprend que la beauté n'est qu'une fleur qui passe comme la jeunesse à qui elle est accordée. Aimez , aimez , jeunes Nymphes , avant que le tems qui

312 *L'EVENTAIL, POÈME.*

fuit toujours , vous enlève l'une & l'autre.

Corinne instruite ainsi par Minerve se livre à Stréphon , & le flambeau de l'Hymen brilla pour eux de la flamme la plus pure.

Epitaphe de M. Gay faite par lui-même.

Tout nous dit que la vie est un vrai jeu d'enfant :

Je le pensois jadis ; je le fais maintenant.

F I N.







Gay, John,

Fables de Gay Suivies Du Poëme De L'Éventail

Londres [u.a.] 1759

Bamberg, Staatsbibliothek -- Bip.L.angl.d.14

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11430570-0